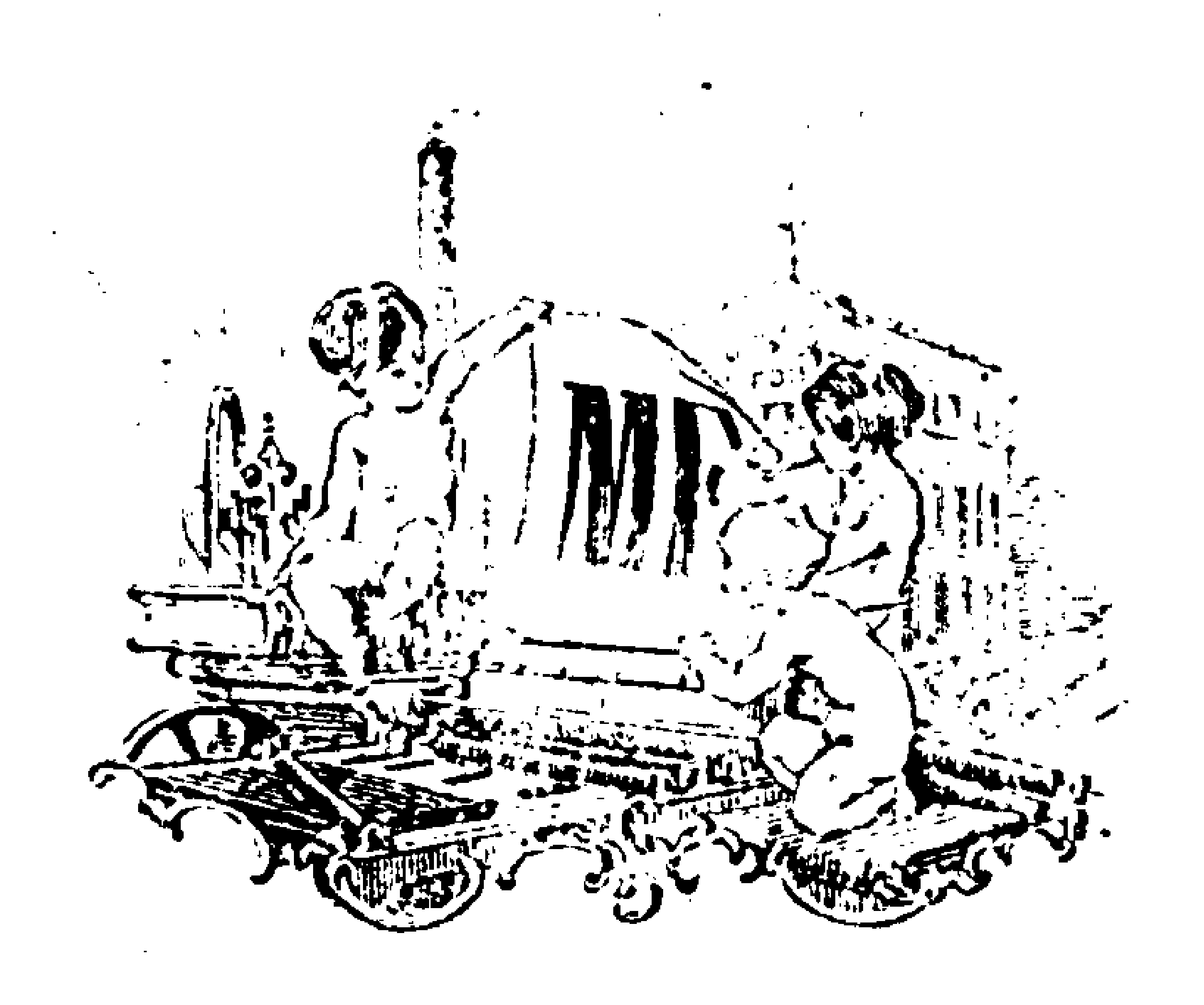
JUDITH GAUTIER



L'USURPATEUR

TOME SECOND



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

L'USURPATEUR

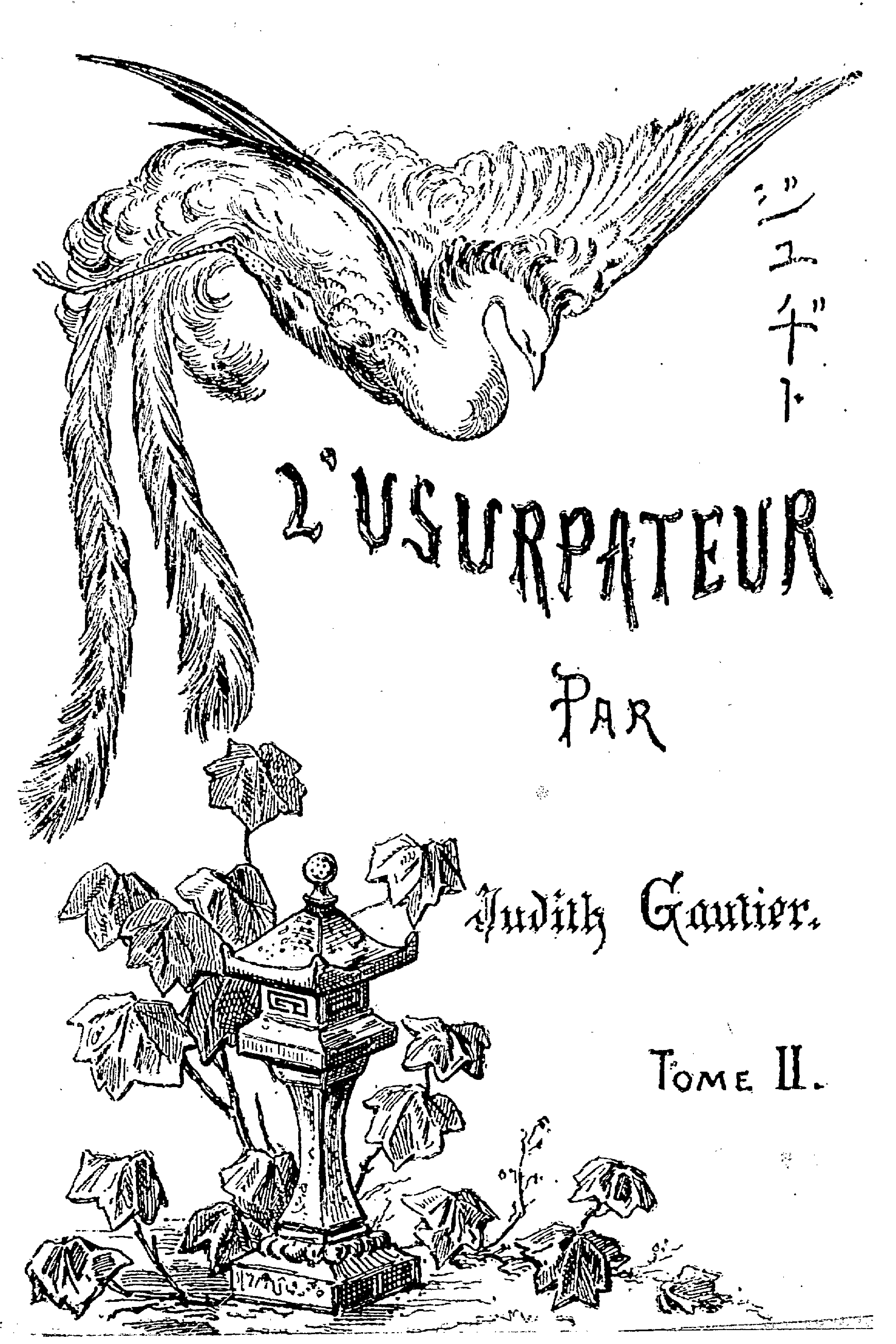
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

	fr.	c.
LE LIVRE DE JADE (poésies Chinoises), 1 beau volume : Prix.	6	»
LE DRAGON IMPÉRIAL (roman Chinois), nouvelle édition, chez Alphonse Lemerre, 1 volume.	3	50

SOUS PRESSE

LES CRUAUTÉS DE L'AMOUR, chez E. Dentu, 1 volume.............................. ..	3	50
BAR-KOKEBA, chez A. Lacroix et Ce, éditeurs, 1 volume in-8° de luxe.................	»	»
CHRISTINE DULCIUS, chez A. Lacroix et Ce, éditeurs, 1 volume gr. in-18 jésus.......	3	50

Paris. — Imp. A. WITTERSHEIM et Cie, quai Voltaire 31.


ジュデト
L'USURPATEUR
PAR
Judith Gautier.
TOME II.

L'USURPATEUR

ÉPISODE DE L'HISTOIRE JAPONAISE

(1615)

XVIII

LA PRINCIPAUTÉ DE NAGATO

Fatkoura était partie avec toute sa maison, tous ses bagages et une garde d'honneur que lui donnait la reine à cause des dangers de la route. Elle s'était rendue à Hagui, dans le château de son fiancé.

La jeune femme éprouvait une sorte de joie cruelle au milieu du désespoir de son amour déçu.

— Nous sommes trois malheureux maintenant, disait-elle.

Elle avait consenti à épouser le prince dans une pensée de vengeance. D'ailleurs, pouvait-

elle se refuser? La Kisaki ordonnait en sacrifiant noblement son amour inavoué; de plus, tout le monde au palais connaissait les sentiments de Fatkoura pour le prince de Nagato : elle les avait laissé voir audacieusement dans l'orgueil de sa joie, lorsqu'elle se croyait aimée.

Elle quitta la cour précipitamment, lasse de montrer un masque souriant à ses amis, dont les félicitations l'accablaient.

Pendant le voyage, elle ne regarda rien du charmant pays qu'elle traversait, elle tenait continuellement son regard fixé sur le tapis de son norimono, approfondissant sa douleur.

Quelquefois elle faisait venir Tika.

La jeune suivante s'accroupissait en face d'elle et la regardait avec une compassion inquiète. Elle essayait de la distraire de son rêve douloureux.

— Regarde donc, maîtresse, disait-elle, regarde la jolie rivière couleur d'absinthe qui coule entre ces coteaux de velours. Toutes les nuances de vert sont ici réunies : le saule pâle, le cyprès obscur, le bouleau glacé d'argent, le gazon clair comme une émeraude; chacun donne sa note. Vois, pour qu'il soit vert aussi, la mousse a envahi ce moulin à eau dont la rivière répète l'image; et là-bas ces roseaux qui ressemblent à des sabres et ces canards qui battent des ailes sur l'eau et

fuient le cou tendu, ils sont verts comme tout le paysage.

Fatkoura n'écoutait pas.

— Il te reviendra, disait alors Tika, renonçant à détourner l'esprit de sa maîtresse de son chagrin obstiné, quand tu seras sa femme il t'aimera de nouveau : tu es si belle!

— Il ne m'a jamais aimée et je ne veux pas qu'il m'aime, disait Fatkoura, car je le hais.

Tika soupirait.

— Je n'ai qu'une joie, c'est de savoir qu'il souffre; qu'elle aussi, celle qui m'écrase de sa puissance et de sa beauté sans pareille, est mordue par la douleur. Ils s'aiment et ils ne peuvent l'avouer. Je suis un obstacle de plus entre eux : le mikado pouvait mourir, elle l'eût épousé.

— Une kisaki! épouser un prince! s'écria Tika.

— Oublies-tu, dit Fatkoura, que l'aïeul de Nagato fut le premier après le mikado, les insignes d'Ivakoura le disent encore, puisqu'ils sont composés de deux caractères chinois signifiant : « Le premier grade. » Du temps où j'aimais le prince de Nagato, le fils des dieux lui-même n'aurait pu le chasser de mon cœur.

— Tu l'aimes plus que jamais, murmura Tika.

Parfois Fatkoura s'attendrissait sur elle-

même, elle se souvenait du temps où le bonheur d'être aimée emplissait son âme, et elle pleurait abondamment.

Mais ces larmes ne la soulageaient pas.

— Je suis folle! disait-elle; c'est sur son épaule que je voudrais pleurer; c'est dans ce cœur cruel et froid que je voudrais verser ma douleur!

Puis la colère lui revenait.

Elle atteignit la ville d'Hagui, située au bord de la mer du Japon. Elle franchit la porte magnifique de l'antique forteresse des princes de Nagato.

Dans la première cour, le père d'Ivakoura vint au-devant d'elle; il la salua amicalement.

— Princesse de Nagato, dit-il, sois la bienvenue chez toi.

Ce seigneur avait soixante ans; il était droit, fort. Dans la noblesse de ses traits la jeune femme retrouvait quelque chose du visage d'Ivakoura. Depuis plusieurs années le vieux prince avait abdiqué sa puissance en faveur de son fils aîné; il s'occupait de l'éducation de son plus jeune fils, un enfant de treize ans, debout près de lui en ce moment, et sur la tête duquel il appuyait sa main.

Fatkoura fut obligée de sourire encore et de paraître joyeuse. Elle cacha sa bouche derrière la manche de sa robe, avec ce mouve-

ment pudique et affectueux familier aux femmes japonaises, puis elle s'agenouilla un instant devant le seigneur.

Il la traita paternellement, l'installa dans les appartements d'honneur, donna des fêtes pour elle, organisa des chasses. Il lui montra sès domaines, lui fit des cadeaux splendides.

Fatkoura éprouvait une étrange sensation dans ce milieu où tout lui parlait de son fiancé. Elle vit la chambre où il était né, on lui montra les jouets brisés par ses mains d'enfant, ses premiers vêtements, qui gardaient le souvenir d'une forme déjà gracieuse. On lui racontait mille traits charmants de cette enfance adorée, puis les actions héroïques de l'adolescent, du jeune homme, ses succès littéraires, la noblesse de son âme, sa bonté, son dévouement. Le seigneur ne tarissait pas; l'amour du père torturait et avivait l'amour douloureux de la femme.

Puis une sorte de résignation lui vint. A force de cacher sa douleur, elle l'ensevelit au fond d'elle-même et l'atténua; elle s'efforça d'oublier qu'elle n'était pas aimée; elle trouva une consolation dans la force du sentiment qu'elle éprouvait.

— J'aime, se disait-elle ; cela suffit ; je me contenterai de le voir, de l'entendre, de porter son nom; je serai patiente; le temps peut-être le guérira, il aura pitié alors de ma

longue résignation, il se souviendra de tout ce que j'ai souffert pour lui; son cœur s'attendrira, il m'aimera; je finirai ma vie heureuse près de lui; je serai la mère de ses enfants.

Bientôt les bruits de guerre s'affirmèrent. L'inquiétude envahit les cœurs, la vie de l'absent était en péril.

— Où est-il en ce moment? disait Fatkoura.

— Il est au poste le plus périlleux, j'en suis sûr! répliquait le vieux seigneur.

Il disait cela avec orgueil en redressant la tête, mais sa voix tremblait et des larmes lui venaient aux yeux.

Les nouvelles se précisèrent. Les princes de Figo et de Toza menaçaient Osaka; ils menaçaient aussi la province de Nagato.

Le père d'Ivakoura mit l'armée sur pied; il envoya des troupes vers les frontières.

— Nous avons un allié, le prince d'Aki, disait-il, d'ailleurs on ne nous attaquera pas, ce n'est pas à nous qu'on en veut.

Il se trompait. Les soldats envoyés par lui n'avaient pas encore atteint les limites du royaume que déjà le prince de Toza débarquait sur les côtes de la mer intérieure.

Plein d'inquiétude, le prince fit parvenir une députation au seigneur d'Aki, son voisin. Celui-ci déclara qu'il désirait rester neutre dans cette guerre.

— C'est un traître! un infâme! s'écria le vieux Nagato, quand ses envoyés lui rapportèrent cette réponse; eh bien, nous nous défendrons seuls, sans l'espoir de triompher, c'est vrai, mais avec la certitude de ne pas amoindrir l'éclat de notre gloire ancienne.

Lorsqu'il fut seul avec Fatkoura, le seigneur laissa paraître son abattement.

— Je fais des vœux, lui dit-il, pour que mon fils demeure auprès du siogoun et ne revienne pas ici. Attaqué par trois puissances nous ne pouvons vaincre; s'il était là, il se ferait tuer, et qui nous vengerait?

Des cavaliers entrèrent au château. Le seigneur pâlit lorsqu'il les vit. Ils portaient les insignes de Nagato sur leur bouclier.

— Vous apportez des nouvelles de mon fils? dit-il d'une voix mal assurée.

— Illustre seigneur, le prince de Nagato est en bonne santé, dit un samouraï. Il est en ce moment sur la limite de son royaume, occupé à réunir l'armée autour de lui; il va marcher contre le prince de Figo.

— Aki trahit; mon fils sait-il cela? dit le seigneur.

— Il le sait, maître. Le prince a traversé la province que domine cet infâme; il la croyait amie, mais il a été attaqué traîtreusement. Grâce à sa bravoure sans égale, il a

dispersé les assaillants; mais la moitié de ses bagages ont été perdus.

— Quels sont les ordres qu'il t'a dit de nous transmettre?

— Voici, seigneur; le prince de Nagato te prie de faire une levée extraordinaire de troupes et de les envoyer à la rencontre du prince de Toza, qui s'avance vers Chozan; puis de doubler les défenseurs de la forteresse, d'y accumuler des vivres et de t'y enfermer; il te prie encore de me donner le commandement des troupes que tu enverras contre Toza.

On se hâta d'exécuter ces ordres.

Les événements se succédaient rapidement. D'autres messagers arrivèrent. Le prince de Nagato avait livré bataille au nord du royaume, sur le territoire de Souvo; le seigneur de Souvo, vassal du prince d'Aki, avait favorisé le débarquement des soldats de Figo; mais Ivakoura avait culbuté ces soldats dans la mer intérieure; beaucoup s'étaient noyés, les autres avaient regagné les navires à l'ancre. Pendant ce temps, la petite armée du seigneur de Souvo avait attaqué le prince par derrière, s'efforçant de le séparer de la province de Nagato; mais cette armée avait été complètement battue et le prince avait pu regagner son royaume.

Maintenant Figo appuyé par de nouvelles forces reparaissait sur les côtes de Nagato,

Toute chose ne est qu'en proportion de l'effet qu'on en fait par la attendre. Je suis aimé (dans l'effet de moi); je peux être dédaigné une heure plus tard, et je reste anéanti.

Mais si j'ai aimé, c'est un élan de mon âme et leur mère que je suis dédaigné, je reste avec mon amour, avec cet état où je me suis mis (?)

Ivakoura se préparait à repousser une seconde attaque.

Mais tandis que le prince de Nagato triomphait au nord de ses domaines, le prince de Toza les envahissait du côté du sud.

La province de Nagato, pointe extrême de l'île Nipon, est de trois côtés limitée par la mer : au sud-est c'est la mer intérieure séparée de l'océan Pacifique par l'île Sikof et l'île de Kiou-Siou, à l'occident le détroit Coréen, au nord la mer du Japon, à l'orient enfin une chaîne de montagnes la sépare des principautés de Souvo et d'Aki.

Le prince de Toza était venu de l'île Sikof par le canal de Boungo, et avait traversé la mer intérieure tout droit, jusqu'à Chozan ; il voulait franchir la province dans sa largeur et marcher sur Hagui, la capitale, située de l'autre côté sur les rivages de la mer du Japon.

Toza rencontra les troupes levées précipitamment et envoyées par le vieux seigneur de Nagato, mais ces troupes mal aguerries ployèrent devant l'armée bien disciplinée de l'envahisseur ; elles battirent en retraite et refluèrent sur Hagui.

On se prépara à soutenir un siége.

Le château-fort s'élevait à quelque distance de la ville sur une éminence environnée d'un fossé ; du haut de ses tours on apercevait les champs, la mer.

Bientôt l'armée de Toza couvrit la plaine. Le vieux seigneur la regardait du haut de la forteresse.

— Ma fille, disait-il à Fatkoura, que n'es-tu restée à Kioto !

— Mon père, répondait la jeune femme, être ici dans le château de mon époux au moment où il est menacé, c'est mon devoir et c'est mon plaisir.

Les dangers qu'elle courait d'ailleurs l'inquiétaient peu, toute sa colère était partie, elle n'avait plus que de l'amour, elle tremblait pour la vie du bien-aimé, des angoisses affreuses la torturaient, l'arrivée d'un messager ne la tranquillisait pas.

— Depuis que cet homme l'a quitté, se disait-elle, il a pu mourir vingt fois.

Mais le château fut bloqué, les messagers n'arrivèrent plus.

La ville fit une vive résistance, elle fut prise le cinquième jour; puis on commença le siége du château-fort.

C'était le prince de Toza lui-même qui surveillait les travaux de ses soldats.

Ils construisirent d'abord une longue toiture en bois recouverte de plaques de fer, puis ils la soulevèrent sur de très-hauts poteaux et l'assujettirent. Cela fit une sorte de hangar qu'ils mirent dans le fossé. Ils apportèrent alors de la terre, des pierres, des brous-

sailles et les jetèrent dans l'eau. Les flèches qu'on leur lançait rebondissaient sur la toiture. On poussa du haut de l'éminence des quartiers de roche, des blocs énormes, pour écraser ce dangereux abri; mais en roulant sur la pente leur force s'amortissait; la plupart tombaient dans le fossé. Ils fortifiaient le travail des assiégeants, qui tranquillement, sous le bouclier qu'ils s'étaient construit, comblaient une partie du fossé.

On cessa de jeter des projectiles du haut des murailles.

Les soldats tentèrent une sortie; ils descendirent le chemin qui s'enroulait comme un ruban à la colline et s'approchèrent du fossé. Pour gagner l'endroit où les ennemis travaillaient, il fallait quitter le chemin abrité par un double rang de cyprès et marcher sur l'herbe glissante qui tapissait la pente roide de la colline. Les soldats s'y enforcèrent, mais ils étaient mal à l'aise pour tirer, tandis qu'ils s'offraient comme des cibles aux coups de leurs adversaires. Les blessés roulaient et tombaient dans le fossé.

Ils renoncèrent et rentrèrent dans les murs. Les assaillants achevèrent leur travail sans être inquiétés; ils firent une chaussée assez large qui rejoignait le pied de la colline et sur laquelle l'armée put passer.

On donna l'assaut.

Le château fit une résistance héroïque, il refusa de capituler. Sur ses murs croulants, les assiégés se défendaient encore. Il fut envahi. Les vainqueurs ouvrirent les portes, on abaissa les ponts et le prince de Toza pénétra dans le château de Nagato au son d'une musique triomphale.

Dans la première cour où il entra, le spectacle qui frappa ses yeux l'impressionna désagréablement.

On n'avait pas eu le temps d'enterrer les morts ; on les avait réunis dans cette cour, assis à terre, adossés à la muraille; ils étaient là une centaine avec leur face verte, leur bouche et leurs yeux grands ouverts, leurs bras pendants : ils étaient terribles.

Le prince de Toza s'imaginait qu'ils le regardaient et lui défendaient d'entrer. Comme il était superstitieux, il fut sur le point de rebrousser chemin.

Il domina vite cette faiblesse cependant, il pénétra dans une salle du palais et ordonna qu'on amenât devant lui le seigneur, ses femmes, ses enfants et toute sa maison.

Ils parurent bientôt.

Il y avait là des femmes âgées, quelques-unes accompagnant leur père très-vieux et tremblant, quelques jeunes filles, des enfants. Le seigneur s'avança, tenant son fils par la main, Fatkoura marchait près de lui.

— Si tu veux faire périr les femmes, dit le vieux Nagato en regardant Toza avec mépris, hâte-toi de le dire, que je puisse te maudire et appeler sur toi toutes les afflictions.

— Que m'importe que ces femmes vivent ou meurent, s'écria Toza, toi-même ayant abdiqué, tu n'es plus rien, et j'épargnerai ta vieillesse. Je cherche parmi vous un otage assez précieux pour qu'il puisse me répondre de la soumission du prince de Nagato, car après la victoire je ne puis m'établir sur ses terres, la guerre m'appelle d'un autre côté. Qui prendrai-je, continua-t-il, le fils ou le père? L'enfant est encore bien jeune et sans valeur; faute de mieux, j'emmènerai le père.

— Emmène-moi avec lui alors! s'écria l'enfant.

Fatkoura s'avança tout à coup.

— Puisque tu trouves le père trop vieux et le frère trop jeune, s'écria-t-elle, fais prisonnière l'épouse du souverain, si tu la crois digne d'être regrettée.

— Certes, je t'emmène, car tu dois être passionnément aimée, dit Toza frappé de la beauté de Fatkoura.

— Ma fille, murmurait le vieux Nagato, pourquoi t'être trahie? pourquoi ne m'avoir pas laissé partir?

— Est-elle vraiment l'épouse d'Ivakoura? demanda le vainqueur inquiété par un doute;

je te somme de me répondre en toute vérité, Nagato.

— Toute parole sortie de ma bouche est parole de vérité, dit Nagato, cette femme est l'épouse de mon fils, puisque les promesses ont été échangées, la guerre seule a retardé les noces.

— Eh bien, Ivakoura viendra chercher sa fiancée dans le château des princes de Toza et la rançon qu'il devra donner pour la ravoir sera proportionnée à la valeur du trésor que j'emmène avec moi.

— Qu'as-tu fait? qu'as-tu fait? disait le vieux prince en soupirant. Comment oserai-je annoncer à mon fils que son épouse est prisonnière?

— Réjouis-toi, au contraire, dit le prince de Toza, car vois à quel point je suis magnanime, je te laisse la vie, à toi et à ton fils, et à tous ceux de ta maison, je te permets de relever les murs effondrés de ton château, je me contente de cette seule captive.

— Je suis prête à te suivre, dit Fatkoura, heureuse d'être sacrifiée au salut de tous; puis-je emmener avec moi une suivante?

— Une ou plusieurs et le bagage que tu voudras, dit le prince de Toza, tu seras traitée par moi comme doit l'être une souveraine.

Le soir même, Fatkoura quitta le château de Nagato. Elle essaya en vain de retenir ses

larmes en franchissant la porte dans son norimono porté par les gens du vainqueur.

— Jamais je ne rentrerai dans cette demeure! s'écria-t-elle.

Tika pleurait aussi.

Lorsqu'on fut à une petite distance, Fatkoura fit arrêter les porteurs du palanquin et, penchée hors de la fenêtre, elle regarda une dernière fois la forteresse d'Hagui qui se découpait au faîte de la colline, en noir, sur le ciel rouge.

— Adieu! adieu! cria-t-elle, dernier refuge de mon espoir tenace. Derrière tes murs, château du bien-aimé, j'ai pu rêver encore un bonheur tardif et lointain, mais c'est fini, je suis vouée au désespoir; la dernière lueur qui brillait pour moi s'éteint avec le jour qui fuit. On se remit en route et le château disparut. Le prince de Toza laissa la moitié de son armée sur le territoire de Nagato. Des messagers lui annonçaient que Figo n'avait pas pu rompre les lignes ennemies, mais qu'en apprenant la nouvelle du siége d'Hagui, Ivakoura s'était subitement éloigné pour marcher au secours de la forteresse. Il était parti la nuit sans bruit; le matin on avait trouvé la plaine déserte. Figo allait le poursuivre, mais la victoire serait certaine si l'on pouvait barrer la route à l'ennemi et l'écraser entre deux armées.

Toza donna des ordres aux chefs des troupes qu'il laissait, puis il se hâta de gagner Chozan, où ses navires l'attendaient. Ce seigneur ne voulait pas laisser plus longtemps ses Etats sans défense, il craignait le voisinage du prince d'Awa qu'il croyait dévoué à Fidé-Yori.

Lorsque les jonques eurent quitté la côte et firent voile dans la mer intérieure vers le canal de Boungo, le prince vint saluer sa prisonnière. Il l'avait installée sous une tente superbe, à l'arrière du plus beau navire, celui qu'il montait lui-même. Fatkoura était assise sur un banc recouvert d'un riche tapis; elle fixait ses regards sur les rivages de Nagato, qui disparaissaient dans le lointain inondé de lumière.

— As-tu quelque désir, belle princesse? demanda Toza, veux-tu que je te fasse monter des friandises? Aimerais-tu à entendre le son de la flûte ou du biva (1)?

— Tous mes désirs sont restés sur cette terre que je quitte, dit-elle, je n'en emporte qu'un seul, celui de la mort.

— Je respecte ta douleur, dit le prince, qui se retira.

Mais il s'éloigna peu; il se promenait sur le pont, et, comme malgré lui, revenait sou-

(1) Sorte de guitare.

vent près de la tente qui abritait Fatkoura. Tika l'observait du coin de l'œil.

Il avait quitté son costume militaire et était vêtu avec une certaine recherche. Le prince de Toza avait trente ans, il était un peu gros et petit, son teint bistré faisait éclater vivement la blancheur de ses dents, ses yeux, très-voilés par le pli des paupières relevées ver-les tempes, avaient une certaine douceur.

Tika trouvait que le prince n'était pas sans charme, et elle souriait à demi chaque fois qu'il laissait échapper un soupir ou jetait un furtif regard sur Fatkoura, qui regardait le sillage du vaisseau.

— Elle est belle, n'est-ce pas? disait-elle tout bas; tu trouves que le prince de Nagato est bien heureux d'avoir une pareille fiancée, tu voudrais la lui prendre. Je t'ai deviné tout de suite. Dès que tu l'as vue au château d'Hagui, tu n'as plus regardé qu'elle, et tu l'as emmenée en toute hâte; tu craignais que le fiancé n'arrivât à temps pour te l'arracher. Mais tu perds tes peines, elle ne t'aimera jamais... Ce n'est pas que je ne fasse des vœux pour toi, continua Tika poursuivant son monologue, si elle pouvait guérir et devenir princesse de Toza, je me réjouirais sincèrement. Le prince de Nagato, lui aussi, consentirait avec plaisir à ce mariage; mais de cela, tu ne t'en doutes pas.

Le prince de Toza examinait aussi par instant la jeune suivante.

— Oui! oui! je comprends, murmurait Tika. Tu regardes l'échelon qui pourrait peut-être te servir à arriver jusqu'à elle.

Bientôt la jeune fille se leva, et, comme pour respirer plus à l'aise, s'avança sur le pont; elle s'accouda au parapet et regarda la mer.

En dessous cependant, elle surveillait les mouvements du prince.

— Oh! tu viendras vers moi, disait-elle, j'en suis bien sûre. Voyons comment tu entameras la conversation?

Le prince s'approchait, en effet, lentement avec une certaine hésitation.

Tika regardait au loin.

— L'air est plus frais ici, n'est-ce pas, jeune fille? dit enfin le prince en s'arrêtant devant elle.

— C'est assez banal, cela, pensa Tika qui répondit en inclinant la tête.

— Pourquoi ta maîtresse ne se promène-t-elle pas un peu? pourquoi ne permet-elle pas à cette brise légère de rafraîchir son front?

— Le vent qui souffle de la terre d'exil est plus brûlant qu'une flamme, dit Tika d'une voix solennelle.

— Est-ce donc si terrible d'habiter dans un château plutôt que dans un autre? dit le

prince; Fatkoura sera traitée comme une souveraine. Je te jure que je veux que sa captivité soit plus douce que la liberté d'une autre. Dis-moi quels sont ses goûts.

— Ne t'a-t-elle pas dit elle-même qu'elle n'a plus goût à rien? Autrefois elle aimait la parure, les fêtes, la musique; elle aimait surtout entendre les pas de son fiancé sur la galerie extérieure.

— Elle l'aime donc beaucoup ce Nagato?

— Comme il mérite d'être aimé; c'est le plus parfait seigneur qui soit.

— Il y en a qui le valent bien, dit Toza.

— Tu crois! s'écria Tika d'un air incrédule, je ne l'ai jamais entendu dire.

— Il l'aime éperdûment, n'est-ce pas?

— Comment pourrait-on ne pas l'aimer!

— Elle est belle, c'est vrai, dit le prince en jetant un regard vers Fatkoura.

— Tu la trouves belle aujourd'hui que ses yeux sont noyés dans les larmes, qu'elle dédaigne les fards et la parure. Si tu l'avais vue lorsqu'elle était heureuse!

— Je ferai tous mes efforts pour ramener le sourire sur ses lèvres, dit Toza.

— Il n'est qu'un moyen pour cela.

— Lequel? Indique-le moi.

— C'est de la rendre à son époux.

— Tu te moques de moi, s'écria le prince en fronçant le sourcil.

— Moi, seigneur! dit Tika qui joignit les mains; crois-tu que je te trompe et que ce ne serait pas le meilleur moyen de rendre ma maîtresse heureuse? Je sais bien que tu ne l'emploieras pas, aussi tu ne la verras jamais sourire.

— Eh bien! elle restera triste, dit Toza; je la garderai près de moi.

— Hélas! soupira Tika.

— Tais-toi! s'écria le prince en frappant du pied, pourquoi dis-tu : hélas! que t'importe à toi de la servir ici ou là-bas, ne vois-tu pas qu'elle m'a charmé et que je suis malheureux?

Le prince s'éloigna après avoir dit ces mots, tandis que Tika feignait d'être plongée dans une stupéfaction profonde.

— Je ne croyais pas que tu en vins si vite aux confidences, murmura-t-elle quand il fut loin, je t'avais bien deviné d'ailleurs, mais toi tu ne soupçonnes pas encore que je veux protéger ton amour.

Tika revint s'asseoir aux pieds de sa maîtresse.

— Tu me laisses seule pour causer avec notre geôlier, lui dit Fatkoura.

— C'est lui qui est venu me parler, maîtresse, dit Tika, et, en quelques minutes, il m'a appris des choses fort étranges.

— Que t'a-t-il appris?

— Faut-il te le dire ? Tu ne te courrouceras pas ?

— Je ne sais ; parle donc.

— Eh bien, c'est toi le geôlier, c'est lui le prisonnier.

— Que veux-tu dire?

— Que le prince de Toza aime Fatkoura et que, si elle sait s'y prendre, elle fera de lui tout ce qu'elle voudra.

— Qu'importe à mon mépris qu'il m'aime ou me haïsse? dit Fatkoura en détournant la tête.

— Il n'est pas si méprisable, dit Tika, c'est un prince très-puissant et très-illustre.

— Tu parles ainsi de notre mortel ennemi, Tika? dit Fatkoura en la regardant sévèrement.

— Ne me gronde pas, dit Tika d'un air caressant, je ne puis m'empêcher de le haïr moins depuis que je sais que ta grâce l'a subjugué et que, en quelques heures, tu as envahi son cœur.

— Oui, tu songes qu'un autre, au contraire, détourne ses yeux de moi, et tu sais gré à celui-ci de réparer l'outrage qui m'a été fait! dit Fatkoura en cachant son front dans sa main.

Comme la mer était belle et le voyage facile, au lieu de traverser les terres, on longea les côtes de l'île Sikof, on doubla

le cap de Toza, et, après avoir remonté vers le nord pendant quelques heures dans l'océan Pacifique, les jonques entrèrent dans le port de Kotsi. La ville était toute frissonnante de bannières, de banderoles, de lanternes, les rues étaient jonchées de branches en fleur. Le souverain, à la tête de ses troupes victorieuses, faisait une rentrée triomphale.

Quand ils eurent dépassé la ville et franchi l'enceinte du château, le prince conduisit lui-même Fatkoura au pavillon qu'il lui destinait. C'était le palais de la reine de Toza, morte depuis quelques années.

— Je suis très-peiné que les clameurs joyeuses qui m'ont accueilli aient frappé ton oreille, dit le prince à sa prisonnière; je ne pouvais m'opposer à ce que mon peuple fît éclater sa satisfaction, mais je souffrais à cause de toi.

— Je n'ai rien entendu, ma pensée était ailleurs, répondit Fatkoura.

Le prince fut quelques jours sans rendre visite à la jeune femme. Son amour naissant le rendait timide, et il s'étonnait de ce sentiment nouveau pour lui.

Un matin il vint se promener seul dans la partie du parc occupée par Fatkoura.

Tika le guettait, elle ne dit rien à sa maîtresse et se laissa voir sur la galerie. Le

prince lui fit signe de venir près de lui, elle obéit.

— Est-elle toujours aussi triste? lui demanda-t-il.

— Toujours.

— Elle me hait, n'est-ce pas?

— Je ne sais, dit Tika.

— J'ai laissé échapper l'autre jour devant toi un aveu que j'aurais dû taire, dit le prince; l'as-tu rapporté à ta maîtresse?

— J'ai l'habitude de ne lui rien cacher, seigneur.

— Ah! demanda vivement le prince, qu'a-t-elle dit en apprenant mon amour pour elle?

— Elle n'a rien dit, elle a caché son visage dans ses mains.

Le prince soupira.

— Je veux la voir à tout prix! s'écria-t-il. Depuis trois jours, je me prive de sa présence et l'ennui m'accable, j'oublie trop que je suis le maître.

— Je vais lui annoncer ta visite, dit Tika, qui rentra brusquement dans l'habitation.

Un instant après Toza parut devant Fatkoura. Il la trouva plus belle encore que la dernière fois qu'il l'avait vue; la tristesse ennoblissait sa beauté; son teint, oublieux du fard, laissait voir sa pâleur fiévreuse, et ses yeux avaient une expression résignée et fière des plus touchantes.

Le prince était ému devant elle et se taisait. Elle l'avait salué en élevant la manche de sa robe à la hauteur de sa bouche.

Ce fut elle qui parla la première.

— Si tu as quelque pitié dans l'âme, lui dit-elle d'une voix où tremblaient des larmes, ne me laisse pas dans cette incertitude terrible, donne-moi des nouvelles de mon époux !

— Je crains de t'attrister davantage en t'apprenant des nouvelles heureuses pour moi, déplorables pour toi, puisque tu es mon ennemie.

— Achève ! je t'en conjure ! s'écria Fatkoura épouvantée.

— Eh bien, l'armée du prince de Figo, secondée par mes soldats, a triomphé du prince de Nagato, qui s'est défendu héroïquement, je l'avoue ; en ce moment, il doit être prisonnier ; la dernière nouvelle m'annonce qu'avec une centaine d'hommes à peine, Nagato s'est retranché dans un petit bois, mes troupes l'ont cerné et il ne peut échapper.

Fatkoura baissa la tête avec accablement. Lui, vaincu ! elle ne pouvait le croire, elle ne pouvait se l'imaginer malheureux. A ses yeux il triomphait toujours, il était le premier, le plus beau, le plus noble : comment serait-il prisonnier, d'ailleurs, lorsqu'il pouvait échapper à la captivité par la mort ?

Elle releva les yeux vers le seigneur de Toza, doutant de ses paroles.

— Tu me caches la vérité, dit-elle avec une effrayante intensité de regard, tu veux me préparer au coup fatal, il est mort?

— J'ai parlé avec franchise, dit Toza ; il sera pris vivant. Mais je veux te donner un conseil : oublie cet homme, ajouta-t-il, irrité par la douleur de Fatkoura.

— Moi, l'oublier ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Il le faut. Tout est fini pour lui. Crois-tu que je lui rende la liberté, à celui que Hiéyas déteste au point de faire le premier du royaume l'homme qui le délivrera de cet adversaire, celui qui nous a tous humiliés par son luxe, par son esprit, par sa beauté, celui que tu aimes enfin, et qui est mon rival, puisque je t'aime?

— Tu m'aimes! s'écria Fatkoura avec horreur.

— Oui, soupira le prince, et j'étais venu pour te dire de douces paroles; mais tu m'as entraîné à parler de choses que je voulais taire. Je sais bien que mon amour te sera odieux d'abord; mais il faudra t'y accoutumer; il n'a rien d'offensant pour toi. Je suis libre et je t'offre d'être mon épouse. Songe que le prince de Nagato n'existe plus.

Toza se retira pour ne pas entendre la ré-

ponse de Fatkoura. Il était irrité contre elle, mécontent de lui-même.

— J'ai été brutal, pensait-il, je n'ai pas dit ce qu'il fallait, mais la jalousie m'a soudain mordu le cœur; c'est une torture très-violente que je ne connaissais pas.

Il erra tout le reste du jour dans les jardins, rudoyant tous ceux qui l'approchaient.

— Jamais elle ne voudra m'aimer, se disait-il, je n'ai aucun moyen de dompter son cœur; mais si le prince de Nagato tombe en mon pouvoir, c'est sur lui que je me vengerai.

Fatkoura, elle aussi, ne pouvait tenir en place; elle allait d'une chambre à l'autre dans ses appartements, se tordant les mains, pleurant silencieusement. Elle n'osait plus interroger, mais chaque heure écoulée augmentait son inquiétude.

Une nuit, elle entendit un bruit inaccoutumé dans le château : on abaissait les ponts, des chocs d'armures résonnaient.

Elle se leva et courut à une fenêtre; elle vit briller des lumières à travers les arbres.

— Lève-toi, Tika, dit-elle en éveillant la jeune fille; tâche de te glisser sans être vue et de surprendre ce qui se dit; efforce-toi de savoir ce qui se passe au château.

Tika s'habilla rapidement et sortit silencieusement du pavillon. Sa maîtresse la sui-

vait du regard, mais elle disparut bientôt dans l'obscurité.

Lorsqu'elle revint, elle était très-pâle et appuyait la main sur son cœur.

— Le prince de Nagato vient d'entrer au palais, dit-elle, je l'ai vu passer entre les soldats, il est chargé de chaînes, on l'a dépouillé de ses armes.

Fatkoura, à ces mots, poussa un grand cri et tomba sur le plancher.

— Est-ce qu'elle serait morte? s'écria Tika épouvantée en s'agenouillant près de sa maîtresse.

Elle appuya son oreille sur la poitrine de Fatkoura; le cœur battait rapidement, mais ses yeux étaient clos, elle était froide et immobile.

— Que faire? que faire? disait Tika qui n'osait appeler, sa maîtresse lui ayant défendu de laisser pénétrer près d'elle aucun des serviteurs mis à sa disposition par le prince de Toza.

L'évanouissement dura longtemps. Lorsque Fatkoura rouvrit les yeux, il faisait jour. Elle regarda Tika un instant avec surprise; mais la mémoire lui revint vite. Elle se leva brusquement.

— Il faut le sauver, Tika, s'écria-t-elle avec une surexcitation fiévreuse, il faut le faire sortir de ce château.

— Est-elle devenue folle? se dit Tika.

— Sortons, continua Fatkoura; tâchons de savoir dans quelle partie du palais il est enfermé.

— Y songes-tu, maîtresse? à l'heure qu'il est? le soleil n'a pas encore bu les vapeurs du matin, on se défiera de nous si l'on nous voit nous promener si tôt, d'autant plus que depuis que nous sommes ici tu n'es pas encore sortie une seule fois de ton appartement.

— N'importe, tu diras que la fièvre m'a chassée de mon lit. Allons.

Fatkoura descendit dans le jardin et se mit à marcher devant elle, l'herbe était toute mouillée, les arbres, les buissons baignaient dans une atmosphère rose qui se confondait avec le ciel, les plus hautes toitures de la grande tour du château recevaient déjà les rayons du soleil et brillaient, humides de rosée.

Tika suivait sa maîtresse. Elles arrivèrent à la palissade qui entourait leur enclos particulier, la porte n'était fermée qu'au loquet, les prisonnières étaient libres dans la forteresse bien gardée.

Les soldats qui avaient amené le prince de Nagato campaient dans les allées du parc; la plupart dormaient à plat ventre, la tête dans leurs bras; d'autres, accroupis autour d'un

feu mourant, mangeaient du riz dans des grands bols enveloppés de paille.

— Tika, dit Fatkoura en regardant ces hommes et les armes qui brillaient près d'eux, un sabre est un compagnon fidèle qui vous ouvre la porte de l'autre vie et vous permet d'échapper au déshonneur. Le vainqueur m'a pris le poignard que je portais avec moi. Tâche de voler le sabre d'un de ces soldats.

— Maîtresse! dit Tika en jetant un regard effrayé sur la jeune femme.

— Obéis, dit Fatkoura.

— Alors, éloignons-nous de ceux qui sont éveillés et reste en arrière, le bruit de tes robes pourrait nous dénoncer.

Tika se coula entre les touffes de fleurs, puis elle s'étendit sur l'herbe et s'allongea le plus qu'elle put vers un soldat couché au bord de l'allée. Il dormait sur le dos, le nez en l'air; son sabre était posé à côté de lui.

La jeune fille toucha l'arme du bout des doigts, ses ongles contre le fourreau firent un petit bruit; le cœur de Tika battait très-fort.

Le soldat ne remua pas.

Elle s'avança encore un peu et saisit le sabre par le milieu, puis elle se recula lentement en glissant sur l'herbe.

— Je l'ai, maîtresse! dit-elle tout bas en revenant vers Fatkoura.

— Donne! donne! je me sentirai plus calme avec ce défenseur près de moi.

Fatkoura cacha le sabre contre sa poitrine, puis elle se remit à marcher rapidement sans savoir où elle allait.

Tout à coup elle se trouva à quelques pas du palais habité par le prince de Toza; des gens allaient et venaient, elle entendait un bruit de voix; elle s'approcha encore et s'agenouilla derrière un buisson.

Elle prêta l'oreille.

Elle surprit quelques mots et comprit que l'on félicitait le prince sur la capture qu'il venait de faire. Les inférieurs s'exprimant à demi-voix, respectueusement, Fatkoura entendait mal, mais le prince de Toza prit la parole à voix haute et alors elle n'entendit que trop.

— Je vous remercie, dit-il, de prendre part à la joie que me cause l'événement dont il s'agit; Nagato est l'ennemi le plus acharné de notre grand Hiéyas, c'est donc une grande gloire pour moi de le délivrer de cet adversaire détesté, je l'ai condamné au dernier supplice, il sera exécuté demain au milieu du jour dans l'enceinte de la forteresse et l'on portera de ma part sa tête à Hiéyas.

Fatkoura eut la force de ne pas crier. Elle alla rejoindre Tika, elle en savait assez. Sa pâleur était effrayante, mais elle était calme,

elle écrasait le sabre contre sa chair, il lui faisait mal, mais la tranquillisait.

— Je t'en conjure, rentre, maîtresse, dit Tika; si l'on te surprenait, on se défierait de nous et on nous enfermerait.

— Tu as raison, dit Fatkoura, mais il faut absolument que je sache dans quelle partie du palais on a conduit Nagato. Ils veulent me le tuer, ils le condamnent à une mort ignominieuse. Si je ne puis le sauver, je lui porterai du moins de quoi mourir noblement.

— Moi je puis passer inaperçue, dit Tika, je puis causer avec les serviteurs sans éveiller de soupçon, je saurai découvrir ce que tu veux savoir.

Fatkoura rentra dans le palais, et accablée se laissa tomber sur des coussins presque sans pensée.

Tika resta longtemps absente; lorsqu'elle revint, sa maîtresse était encore à la même place, immobile.

— Eh bien, Tika? dit-elle dès qu'elle aperçut la jeune fille.

— Je sais où il est, maîtresse, on m'a montré de loin le pavillon qui l'abrite, je saurai t'y conduire.

— Allons! dit Fatkoura en se levant.

— Y songes-tu? s'écria Tika; il fait encore grand jour; il faut attendre la nuit.

— C'est vrai, dit Fatkoura, attendons.

Elle retomba.

Jusqu'au soir elle demeura sans mouvement, sans parole, le regard fixé sur le même point du plancher.

Lorsque la nuit fut tout à fait venue, elle se leva.

— Partons ! dit-elle.

Tika n'objecta rien et marcha devant. Elles traversèrent de nouveau les jardins, longèrent d'autres habitations, des cours; la jeune fille s'orientait en regardant de temps à autre la grande tour sur laquelle brillait un fanal.

— Tu vois ce pavillon surmonté de deux toitures, on peut les distinguer sur le ciel. C'est là.

— La fenêtre est éclairée, dit Fatkoura, il est là, est-ce bien possible? vaincu, prisonnier, prêt à mourir.

Elles avancèrent encore.

— Y a-t-il des soldats? demanda Fatkoura à voix basse.

— Je ne sais, dit Tika, je ne vois personne.

— Si je ne puis lui parler, je jetterai le sabre par cette fenêtre ouverte, devant lui.

Elles marchaient toujours, elles descendaient une petite pente.

Tout à coup Fatkoura se sentit enlacée par un bras vigoureux qui la retint en arrière.

— Encore un pas et tu tombais dans un

fossé profond qui est là, à fleur de terre, dit une voix.

Fatkoura reconnut le prince de Toza.

— Tout est fini, murmura-t-elle.

Il la tenait toujours; elle faisait tous ses efforts pour se dégager de cette étreinte; elle n'y parvenait pas.

— C'est ainsi que tu me remercies de t'avoir sauvé la vie, dit-il; heureusement, j'étais prévenu de la promenade que tu comptais faire ce soir, et je t'ai suivie pour te préserver de tout danger. Crois-tu donc que chacune de tes paroles, chacun de tes mouvements ne me sont pas rapportés fidèlement? crois-tu que j'ignorais le projet insensé que tu as formé de délivrer ton fiancé ou de lui fournir le moyen d'échapper à ma vengeance?

— Lâche-moi, infâme! gémissait Fatkoura en se débattant.

— Non, dit le prince, tu resteras sur mon cœur. Le contact de ta taille souple m'enchante. Je suis décidé à t'aimer malgré toi. Cependant je veux faire une dernière tentative pour conquérir ton amour. Accorde-le-moi et je te permets d'aller porter à Nagato ce sabre que tu as dérobé à un de mes soldats.

— Cette proposition est bien digne de toi, dit Fatkoura avec mépris.

— Tu refuses?

— La princesse de Nagato ne déshonorera pas son nom.

— Alors, il va falloir me rendre cette arme, dit le prince qui la reprit lui-même sur la poitrine de Fatkoura, tu pourrais m'échapper par la mort, ce qui me serait un amer chagrin. Réfléchis à la proposition que je viens de te faire, tu as jusqu'à demain pour te décider. Jusqu'à l'heure du supplice, auquel tu assisteras, il sera en ton pouvoir de procurer à ton époux une mort plus douce.

Le prince reconduisit à son palais la jeune femme, puis il la quitta.

Elle était tellement accablée par l'épouvante et le désespoir qu'il lui semblait qu'elle n'existait plus.

Elle s'endormit d'un sommeil plein de cauchemars, mais tout ce que le rêve fiévreux peut enfanter de terreur était moins horrible que la réalité. Lorsqu'elle s'éveilla, sa première pensée lui serra le cœur et baigna son front d'une sueur froide.

Le prince de Toza lui fit demander ce qu'elle avait décidé et à quel genre de mort devait se préparer le seigneur de Nagato.

— Dites à Toza, répondit la princesse fièrement, qu'il cesse de m'insulter en feignant de croire que je suis capable de ternir le nom de Nagato en commettant une action infâme.

On lui annonça alors que l'exécution aurait

lieu devant ses fenêtres, au moment où le soleil commencerait à descendre vers l'occident.

— Cet odieux seigneur s'imagine peut-être, dit Fatkoura lorsqu'elle fut de nouveau seule avec Tika, que je vais survivre à la mort de celui qui m'est plus cher que moi-même. Il croit que le coup qui le frappera sous mes yeux ne me tuera pas. Il ignore ce que c'est qu'un cœur de femme.

Tika, atterrée, ne disait rien. Assise aux pieds de sa maîtresse, elle laissait couler ses larmes silencieusement.

On allait et venait devant l'habitation, des pas nombreux faisaient craquer le sable.

Fatkoura s'approcha de la fenêtre, elle regarda à travers le store.

On plantait des poteaux tout autour de la place nue qui s'étendait devant la façade du palais. Des hommes montés sur des échelles frappaient avec des maillets sur l'extrémité des poteaux, pour les faire entrer en terre. Puis, on apporta des caisses de laque noire aux encoignures d'argent et on en tira des draperies de soie blanche que l'on accrocha aux poteaux, de façon à enfermer la place dans une muraille d'étoffe. On étendit sur le sol plusieurs nattes et au centre une toute blanche, bordée d'une frange rouge; sur cette natte, devait s'asseoir le condamné.

On posa un pliant sous la fenêtre de Fatkoura pour le prince de Toza qui voulait assister au supplice.

La malheureuse jeune femme marchait fiévreusement dans sa chambre; elle s'éloignait de la fenêtre, puis y revenait malgré elle. Ses dents s'entrechoquaient; une sorte d'horrible impatience l'agitait : elle était épouvantée d'attendre.

Des soldats arrivèrent sur la place, puis des samouraïs, vassaux du prince de Toza.

Ceux-ci se réunirent par groupes et, la main appuyée sur leurs sabres, causèrent à demi-voix; ils blâmaient tout bas la conduite de leur seigneur.

— Refuser le Hara-Kiri à un des plus nobles parmi les souverains du Japon, je ne peux comprendre cette décision, disait quelqu'un.

— Cela ne s'est jamais vu, disait un autre, même lorsqu'il s'agissait de simples samouraïs comme nous.

— Il veut envoyer la tête du prince de Nagato à Hiéyas.

— Lorsque le prince se serait fait justice lui-même, on pouvait trancher la tête au cadavre secrètement, sans déshonneur pour la mémoire du noble condamné.

— Le seigneur de Toza a sans doute un motif de haine contre Nagato.

— N'importe! la haine n'excuse pas l'injustice.

Lorsque l'heure de l'exécution fut arrivée, on vint relever les stores dans le palais de Fatkoura.

La jeune femme éperdue s'enfuit au fond de l'appartement; elle alla cacher sa tête dans les plis d'une draperie de satin pour être aveugle et sourde, pour étouffer l'éclat de ses sanglots.

Mais tout à coup elle se releva et essuya ses yeux.

— Viens, Tika, s'écria-t-elle, ce n'est pas ainsi que doit se conduire l'épouse d'Ivakoura, je saurai enfermer ma douleur en moi-même, aide-moi à gagner cette fenêtre.

Lorsqu'elle parut appuyée sur Tika, un grand silence s'établit parmi les assistants, silence plein de respect et de compassion.

Le prince de Toza arriva en même temps, il leva les yeux vers elle, mais elle laissa tomber sur lui un regard si chargé de haine et de mépris qu'il baissa la tête.

Il vint s'asseoir sur le pliant, et fit signe d'amener le prisonnier.

Il s'avança bientôt nonchalamment avec un sourire dédaigneux sur les lèvres; on l'avait délivré de ses chaînes, il jouait avec son éventail.

Deux bourreaux marchaient derrière lui,

jambes nues, vêtus de tuniques noires serrées par une ceinture traversée d'un long sabre.

Il mit le pied sur la natte blanche qui devait, quelques minutes plus tard, être rougie par son sang, puis il leva la tête.

Fatkoura eut alors un singulier tressaillement.

Celui qui était devant elle n'était pas le prince de Nagato.

Le regard de la femme éprise qui s'était si souvent et si longuement arrêté sur le visage du bien-aimé ne pouvait se tromper même à une ressemblance qui trompait tout le monde. Elle n'hésita pas une minute. Elle ne retrouva ni l'éclat du regard, ni la mélancolie du sourire, ni l'orgueil du front de celui qui emplissait son cœur.

— Je savais bien qu'il ne pouvait être vaincu et humilié, se disait-elle, prise d'une folle joie qu'elle avait peine à dissimuler.

On lisait la sentence au prisonnier.

Elle le condamnait à avoir les mains, puis la tête tranchées.

— L'infamie que tu viens de m'annoncer, c'est toi qu'elle déshonore, s'écria le condamné. Mes mains n'ont jamais commis que de nobles actions et ne méritent pas d'être détachées des bras qui les ont guidées. Mais invente les supplices qui te plairont, torture-

moi comme tu le voudras, je demeure le prince et tu t'abaisses au rang de bourreau. Moi, je me suis battu de toute ma puissance contre les ennemis de notre légitime seigneur; toi, tu l'as trahi pour un autre qui le trahissait, et tu es venu sournoisement, sans motif de guerre entre nous, attaquer mon royaume. Tu voulais ma tête pour te la faire payer un bon prix par Hiéyas; le déshonneur est pour toi. Que m'importe ta ridicule sentence!

— Quel est donc cet homme qui parle avec tant de courage? se disait Fatkoura.

Les samouraïs approuvaient les paroles du prisonnier, ils laissaient voir leur mécontentement au prince de Toza.

— Ne lui refuse pas la mort des nobles, disaient-ils, il n'a rien fait pour mériter une telle rigueur.

Toza avait la rage dans l'âme.

— Je ne trouve pas ma vengeance suffisante, disait-il les dents serrées, je voudrais trouver quelque chose de plus terrible encore.

— Mais tu ne trouves rien, dit le condamné en riant, tu as toujours manqué d'imagination. Te souviens-tu, lorsque tu me suivais, dans les fêtes, dans les joyeuses aventures que j'organisais? tu n'as jamais su rien inventer, mais ton esprit du lendemain se souvenait de notre esprit de la veille.

— Assez! s'écria Toza, je t'arracherai la chair avec des tenailles et je coulerai dans tes plaies de la poix bouillante.

— Tu n'as trouvé là qu'un perfectionnement aux moxas inventés par les médecins : cherche encore, c'est trop peu de chose.

— Je ne m'explique pas la conduite héroïque de cet homme, pensait Fatkoura ; il sait qu'il est pris pour un autre et il soutient un rôle qui le conduit à une mort affreuse.

Elle avait envie de crier la vérité, de dire que cet homme n'était pas le prince de Nagato ; mais elle pensait qu'on ne la croirait pas ; d'ailleurs, puisqu'il se taisait lui-même il devait avoir de graves râisons pour agir ainsi.

— Je te jure que tu seras vengé d'une façon éclatante, s'écria-t-elle, c'est l'épouse du prince de Nagato qui fait ce serment et elle le tiendra.

— Merci, divine princesse, dit le condamné, toi, le seul regret que puisse laisser le monde que je quitte ; dis à mon maître que je suis mort gaiement pour lui, en voyant dans la rage mal assouvie de mon bourreau une preuve de notre supériorité et de notre gloire future.

— Tu ne parleras plus, s'écria le prince de Toza en faisant un signe au bourreau.

La tête de Sado fut tranchée d'un seul coup.

Un flot de sang inonda la natte blanche. Le corps tomba.

Fatkoura n'avait pu retenir un cri d'horreur.

Les samouraïs détournaient la tête en fronçant le sourcil. Ils s'éloignèrent après avoir salué silencieusement le prince de Toza.

Celui-ci, plein de colère et de honte, alla s'enfermer dans son palais.

Le soir même, un messager, portant une tête sanglante, enveloppée de soie rouge et enfermée dans un sac de paille, quitta le château de Toza.

XIX

UNE TOMBE

La nouvelle de la victoire remportée à Soumiossi par le général Harounaga était rapidement parvenue à Osaka. Yodogimi elle-même était venue, avec une joie impétueuse, l'annoncer à Fidé-Yori. Elle ne cachait pas l'orgueil que lui inspirait le triomphe de son amant. Bientôt cependant des paysans arrivant de Soumiossi racontèrent en détail les péripéties de la bataille. Le nom du prince de Nagato remplaça partout celui de Harounaga. Yodogimi défendit sous des peines sévères de répéter une pareille calomnie, elle s'emporta, fatigua son fils de folles récriminations. Fidé-Yori la laissait dire, il louait tout haut Harounaga et tout bas remerciait son ami fidèle, au dévouement insatiable.

Malheureusement d'autres événements, tristes cette fois, vinrent effacer la joie causée par la première victoire. Hiéyas n'accomplissait aucun des mouvements que l'on

avait prévus, il n'attaquait pas Osaka du côté du sud; le général Signénari était donc inactif dans l'île d'Avadsi et on n'osait le rappeler cependant; il ne s'efforçait pas non plus de rompre les lignes qui barraient l'île de Nipon. Son armée, divisée en petits détachements, venait par la mer, abordait sur différents points de la côte près d'Osaka, puis, la nuit, surprenait et enlevait une position.

Attiska, général de Hiéyas, s'empara ainsi d'un village voisin de la capitale. Cette nouvelle se répandit dans Osaka et y jeta l'épouvante. Les soldats du siogoun avaient été massacrés. Au moment de l'attaque, leur chef, Oussouda, était absent; il s'enivrait de saké dans une maison de thé des environs.

Le général Sanada-Sayemon-Yoké-Moura voulait attaquer immédiatement les vainqueurs et s'efforcer de les déloger de la position conquise. Fidé-Yori le pria de n'en rien faire.

— Ton armée n'est pas assez nombreuse pour faire le siége d'un village, lui dit-il, et si par malheur tu étais vaincu la ville serait sans défenseurs. Rappelle les troupes que tu as envoyées à Yamasiro, et jusqu'à leur arrivée contentons-nous de défendre Osaka.

Yoké-Moura obéit à regret. Il fit surveiller l'ennemi par d'habiles espions.

Bientôt les troupes de Yamasiro revinrent,

Un combat était imminent. Cependant c'était Yoké-Moura, cette fois, qui refusait de sortir de la ville et de livrer bataille.

Il ne quittait même plus l'intérieur de la forteresse; on le voyait s'y promener jour et nuit, agité, inquiet, paraissant chercher quelque chose. La nuit surtout, accompagné seulement de son fils Daïské, qui n'avait que seize ans, il errait sans relâche le long de la première muraille.

Les sentinelles, qui le voyaient passer et repasser avec son fils portant une lanterne, ne comprenaient rien à sa conduite et croyaient que le général était devenu fou.

Par instant Yoké-Moura se précipitait à genoux et collait son oreille à terre.

Daïské retenait son souffle.

Une fois, le général se releva vivement, tout ému.

— Est-ce mon sang qui bourdonne à mes oreilles? dit-il; j'ai cru entendre quelque chose. Ecoute, mon fils, et vois si je ne me suis pas trompé.

L'enfant s'agenouilla à son tour et posa son oreille contre la terre.

— Mon père, dit-il, j'entends distinctement des coups lointains, sourds, réguliers.

Le général écouta de nouveau.

— Oui, oui, dit-il, je les entends très-bien aussi; ce sont des coups de pioche contre la

terre; c'est là! Nous les tenons, nous sommes sauvés d'un danger terrible!

— Qu'est-ce donc, mon père? demanda Daïské.

— Ce que c'est! Les soldats de Hiéyas sont occupés à construire un souterrain qui part de leur camp, passe sous la ville et sous le fossé et va aboutir ici.

— Est-ce possible? s'écria Daïské.

— Un espion m'a prévenu, par bonheur, de l'ouvrage qu'ils entreprenaient; mais personne ne savait où aboutirait le souterrain. Si j'avais quitté le château, comme le voulait Fidé-Yori, nous étions perdus.

— Il était temps de découvrir le point qu'ils ont choisi pour envahir la forteresse, dit Daïské, qui écoutait toujours; ils ne sont pas loin.

— Ils ont encore pour une journée de travail, dit Yoké-Moura. Maintenant que je sais où ils sont, je les surveillerai. Mais, suis-moi, mon fils; je ne veux confier qu'à toi la mission délicate qu'il faut remplir à présent.

Le général rentra dans le pavillon qu'il habitait au château.

Il écrivit une longue lettre à l'homme qui commandait les troupes revenues de Yamasiro, il se nommait Aroufza, c'était un frère de Harounaga. Il donnait à ce chef toutes les

instructions nécessaires pour le combat du lendemain.

Lorsqu'il eut fini, il appela un paysan qui attendait dans la pièce voisine.

— Celui-ci connaît le lieu où commence le souterrain, dit Yoké-Moura à son fils; lorsque le moment sera venu, il y conduira l'armée. Tu vas partir avec lui; tâche de n'être vu de personne; tu porteras cette lettre à Aroufza, et tu lui diras qu'il accomplisse mes ordres scrupuleusement, et qu'il se laisse guider par l'homme que voici. Sois prudent, sois adroit, mon fils; il est aisé d'atteindre le camp d'Aroufza; mais songe qu'il faut l'atteindre sans être vu, afin de ne pas donner l'éveil aux espions que Hiéyas a, sans nul doute, parmi nous. Dès que tu seras arrivé, envoie vers moi un messager.

— Je vais partir sur-le-champ et profiter de l'obscurité, dit Daïské; dans quelques heures, mon père, tu auras de mes nouvelles.

Le jeune homme s'en alla avec l'espion.

Dès que le jour fut venu, Yoké-Moura se rendit chez le siogoun pour le saluer.

Fidé-Yori le reçut froidement; il était mécontent du général, ne s'expliquant pas son inaction.

— Yoké-Moura, lui dit-il, ma confiance en ta grande valeur et en ton dévouement pour ma personne m'empêchent seuls de

t'ordonner de commencer immédiatement l'attaque. Voici trois grands jours de perdus. Que fais-tu donc? Pourquoi t'attardes-tu ainsi?

— Je ne pouvais commencer avant d'avoir trouvé quelque chose que je cherchais, dit Yoké-Moura.

— Que veut dire ceci? s'écria le siogoun saisi par une affreuse inquiétude.

A son tour il se demandait si le général avait perdu l'esprit; il le regarda, le visage du guerrier exprimait une tranquillité joyeuse.

— On m'a dit en effet, reprit Fidé-Yori, que depuis quelque temps tu erres nuit et jour comme un insensé.

— Je me repose à présent, dit le général, j'ai trouvé ce que je cherchais.

Le siogoun baissa la tête.

— Décidément, pensa-t-il, il est fou.

Mais Yoké-Moura répondit à sa pensée.

— Attends à demain pour me juger, dit-il, et ne t'inquiète pas, maître, si tu entends du bruit cette nuit.

Il s'éloigna après avoir dit ces mots, et alla donner des ordres à ses soldats.

Il fit sortir deux mille hommes de la ville qui allèrent camper sur une petite éminence en vue de l'ennemi.

— On se prépare à l'attaque, disait-on dans Osaka.

Le peuple envahit les collines, les tours des pagodes, tous les lieux élevés.

Fidé-Yori lui-même monta avec quelques courtisans au dernier étage de la grande tour des Poissons d'or, au centre de la forteresse.

De là il voyait dans la plaine les soldats d'Aroufza, huit mille hommes environ, et plus loin, dénoncés par quelques miroitements des armes et des cuirasses, les ennemis campés près d'un petit bois. Du côté de la mer, dans la baie, la flotte de guerre finissait d'appareiller; plus près, les rues de la ville, coupées d'innombrables canaux pareils à des rubans d'azur, étaient remplies d'une foule anxieuse. Les travaux avaient été suspendus; tout le monde attendait.

Les troupes ne bougeaient pas.

Fidé-Yori se lassait de regarder : une sourde irritation commençait à gronder en lui. Il fit demander Yoké-Moura.

— Le général est introuvable, lui répondit-on, son armée est sous les armes, prête à sortir au premier signal, mais jusqu'à présent deux mille hommes seulement ont quitté la forteresse.

Enfin, vers le soir, l'ennemi fit un mouvement. Il s'avança du côté de la ville. Aussitôt les soldats placés sur la colline par Yoké-Moura descendirent impétueusement. Quel-

ques coups de feu brillèrent, le combat commença. L'ennemi était supérieur en nombre. Au premier choc, il repoussa les hommes du siogoun.

— Pourquoi Aroufza ne s'ébranle-t-il pas? disait le siogoun; est-ce une trahison? je ne comprends vraiment rien à ce qui se passe.

On entendit des pas nombreux et précipités dans la tour, et tout à coup Yoké-Moura sortit sur la plate-forme.

Il tenait entre ses bras une grosse botte de paille de riz. Les hommes qui le suivaient portaient des broussailles.

Le général écarta vivement les courtisans et même le siogoun. Il forma un énorme bûcher, puis il y mit le feu.

La flamme s'éleva bientôt, claire, brillante; sa lueur illumina la tour et empêcha de voir dans la plaine que le crépuscule envahissait.

Yoké-Moura, penché par-dessus la balustrade, abritait ses yeux avec ses mains et s'efforçait de percer la pénombre du regard; il distingua une oscillation de l'armée d'Aroufza.

— Bien, dit-il.

Et il redescendit rapidement, sans répondre aux nombreuses questions dont on l'accablait.

Il alla se poster à quelque distance du point où devait aboutir le souterrain. Il était ter-

miné, car depuis le milieu du jour les coups de pioche avaient cessé; on avait laissé seulement une mince épaisseur de terre, qu'on devait percer au dernier moment.

A la tombée du jour le général avait prêté l'oreille, il avait alors entendu un bourdonnement de pas; l'ennemi était engagé dans le souterrain. C'est alors qu'il avait allumé cette flamme sur la tour. A ce signal Aroufza devait s'ébranler et aller assaillir l'ennemi à l'autre extrémité du souterrain.

La nuit était tout à fait venue. Yoké-Moura et ses soldats attendaient dans le plus profond silence.

Enfin des petits coups commencèrent à se faire entendre. On frappait avec précaution pour produire le moins de bruit possible.

Le général et ses hommes, immobiles dans l'ombre, tendaient l'oreille. Ils entendaient la terre tomber par mottes, puis elle se crevassa et l'on put percevoir le bruit de la respiration de ceux qui travaillaient.

Bientôt un homme laissa voir son torse hors de l'ouverture; il se détachait par une ombre plus intense que l'obscurité. Il sortit, un autre le suivit.

On ne bougea pas.

Ils s'avançaient avec précaution, regardant de tous côtés, on en laissa sortir environ cin-

quante; puis, tout à coup, avec des cris féroces, on se rua sur eux.

Ils tentèrent de se replier vers le souterrain.

— Nous sommes trahis ! crièrent-ils à leurs compagnons. N'avancez pas, fuyez.

— Oui, traîtres, vos menées sont découvertes, dit Yoké-Moura, et vous avez creusé vous-mêmes votre tombe.

Tous ceux qui étaient sortis du souterrain furent massacrés. Les cris des mourants emplissaient le palais.

On courait avec des lumières. Fidé-Yori vint lui-même entre deux haies de serviteurs portant des torches.

— Voici ce que je cherchais, maître, lui dit le général en lui montrant l'ouverture béante. Crois-tu maintenant que j'aie bien fait de ne pas quitter la forteresse ?

Le siogoun était muet de surprise à la vue du danger qu'il avait couru.

— Personne ne sortira plus vivant de là ! s'écria le général.

— Mais ils vont fuir, je pense, par l'autre issue, dit Fidé-Yori.

— Tu étais surpris tout à l'heure de l'immobilité d'Aroufza dans la plaine : il attendait que la meilleure partie de l'armée ennemie fût entrée dans ce chemin pour fermer la porte sur eux.

— Ils sont perdus alors! dit le siogoun. Pardonne-moi, le plus brave de mes guerriers, d'avoir un instant douté de toi, mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ce qui allait se passer?

— Maître, dit le général, les espions sont partout : il y en a dans la forteresse, dans ton palais, dans ma chambre. Un mot surpris, et ils étaient prévenus. Au moindre bruit, l'oiseau qu'on voulait prendre s'envole.

Personne ne s'avançait plus hors du souterrain.

— Ils croient pouvoir s'échapper, disait Yoké-Moura; ils vont revenir lorsqu'ils s'apercevront que la retraite leur est coupée.

Bientôt, en effet, des cris de détresse se firent entendre. Ils étaient tellement déchirants que Fidé-Yori tressaillit.

— Les malheureux! murmura-t-il.

Leur situation était horrible, en effet: dans cet étroit couloir, où deux hommes pouvaient à peine s'avancer de front, où on respirait mal, ces soldats éperdus, fous de peur, se poussaient, s'écrasaient dans l'obscurité, voulant à tout prix de la lumière, fût-ce celle de la nuit, qui leur eût paru brillante à côté de cette ombre sinistre.

Une poussée terrible fit jaillir quelques hommes hors du souterrain, ils tombèrent sous le glaive des soldats.

Au milieu des cris, on entendait ces paroles confusément :

— Grâce ! nous nous rendons.

— Ouvrez ! laissez-nous sortir.

— Non, dit Yoké-Moura, pas de pitié pour des traîtres tels que vous. Je vous l'ai dit, vous avez creusé votre propre tombeau.

Le général faisait apporter des pierres et de la terre pour combler l'ouverture.

— Ne fais pas cela, je t'en conjure, dit Fidé-Yori, pâle d'émotion, ces cris me déchirent le cœur; ils demandent à se rendre; faisons-les prisonniers, cela suffit.

— Tu n'as pas à me prier, maître, dit Yoké-Moura; tes paroles sont des ordres. Holà ! vous autres, ajouta-t-il, cessez de hurler, on vous fait grâce; vous pouvez sortir.

Les cris redoublèrent.

Sortir était impossible. L'effroyable poussée avait étouffé beaucoup d'hommes, les cadavres bouchaient l'ouverture; ils formaient un rempart compacte, grossi d'instants en instants, infranchissable. Tous devaient périr; leurs trépignements faisaient trembler le sol; ils s'écrasaient, se mordaient les uns les autres, leurs sabres leur enfonçaient les côtes; leurs cuirasses se brisaient avec leurs os; ils mouraient au milieu d'une ombre intense, étouffés dans un sépulcre trop étroit.

On essayait en vain du dehors de déblayer l'entrée.

— Quelle chose horrible, la guerre! s'écria Fidé-Yori qui s'enfuit bouleversé.

Bientôt les cris devinrent plus rares, puis le silence s'établit tout à fait.

— C'est fini, ils sont tous morts, dit Yoké-Moura, il ne reste qu'à refermer la tombe.

Cinq mille hommes avaient péri dans ce souterrain long de plusieurs lieues.

XX

LES MESSAGERS

Hiéyas s'était lui-même avancé avec cinquante mille hommes à quelques lieues de Soumiossi. Il était venu par la mer, en passant très-loin des côtes pour ne pas être aperçu par les soldats de Massa-Nori, campés sur les rives de la province d'Issé.

Tous les plans de défense mis en œuvre par les généraux de Fidé-Yori, Hiéyas les connut promptement, et il s'ingénia à déjouer toutes les prévisions de ses adversaires. Il les laissa barrer l'île Nipon, et, prenant la mer, il s'avança en deçà de leurs lignes et vint débarquer entre Osaka et Kioto. Il voulait arriver le plus rapidement possible à faire le siége d'Osaka, dont la prise mettrait fin à la guerre.

Bien qu'il fût malade, il était venu jusque-là afin d'être au cœur même de la lutte, ses nerfs affaiblis ne pouvant pas supporter l'attente fiévreuse des nouvelles.

C'était lui qui avait imaginé de creuser un

souterrain sous la ville et sous les fossés pour pénétrer dans la forteresse; il la savait imprenable de vive force, et cette tentative hardie pouvait réussir. La perte des deux mille soldats pris à l'île de la Libellule l'avait contrarié; mais le succès du général Atiska s'emparant d'un village tout proche d'Osaka, le consola. Il attendait impatiemment l'issue de l'aventure assis sous sa tente, regardant devant lui l'océan qui secouait ses jonques de guerre. La mer était très-houleuse; un vent de tempête soufflait du large et soulevait de hautes vagues dont les cimes aiguës écumaient.

Il ne faisait pas bon pour les petites embarcations, pour les bateaux de pêcheurs.

La flotte du prince de Nagato justement était en mer.

Elle était partie de Soumiossi dans l'intention de se rapprocher du point occupé par l'ennemi pour voir s'il était en force et si vraiment Hiéyas s'était avancé jusque-là. Nagato ne voulait pas le croire.

Mais le vent se leva et brusquement devint furieux.

— Cinglons vers la terre, et promptement, s'écria Raïden en regardant l'horizon duquel s'élevaient comme des montagnes des nuages couleur d'ardoise.

— Tu crois que nous ne pouvons pas tenir la mer? demanda le prince.

— Si nous sommes encore ici dans une heure, nous ne reverrons plus la terre.

— Par bonheur, la bourrasque souffle du large, dit Nata, et nous serons poussés droit à la côte.

— Allons, dit Nagato, d'autant plus que l'allure que prend le bateau me convient médiocrement. Est-ce que cela va durer ainsi?

— Certes, dit Raïden, la voile nous soutiendra bien un peu, mais nous danserons.

— Le vent va m'emporter, disait Loo qui accumulait sur lui des paquets de cordages et des chaînes pour se rendre plus lourd.

On hissa la voile et on commença à fuir; la barque bondissait, puis semblait s'enfoncer, elle penchait à droite ou à gauche, la voile touchait l'eau. On ne voyait plus l'horizon d'aucun côté, mais seulement une succession de collines et de vallées qui se déformaient et se reformaient, parfois une vague sautait dans le bateau et tombait avec un bruit sec comme si on eût jeté un paquet de pierres.

Loo était abasourdi par le souffle de ce vent qui ne reprenait pas haleine et lui envoyait au visage une pluie d'écume; il retrouvait sur ses lèvres le goût salé qui lui avait si fort déplu lorsqu'il avait failli se noyer.

— Passe-moi donc l'écope, lui dit Nata, le bateau est plein d'eau.

Loo chercha un instant.

— Je ne la trouve pas, dit Loo: je n'y vois rien, le vent me fait entrer les cils dans les yeux.

Le prince ramassa lui-même l'écope et la donna au matelot.

— Sommes-nous encore loin de la terre? demanda-t-il.

Raïden monta sur une banquette en se tenant au mât et regarda par-dessus les vagues.

— Non maître, dit-il, nous filons rapidement. Dans quelques minutes nous serons arrivés.

— Et les autres bateaux, dit Loo, on ne les voit plus.

— Je les vois, moi, dit Raïden. Quelques-uns sont tout proches de la terre, d'autres en sont plus éloignés que nous.

— Où allons-nous aborder? demanda le prince, sur une terre ennemie peut-être, car à l'heure qu'il est le Japon ressemble à un échiquier; les carrés blancs sont à Fidé-Yori, les carrés rouges à Hiéyas.

— Pourvu que nous ne soyons pas jetés sur des rochers, tout ira bien, dit Nata, l'usurpateur ne s'inquiétera pas de pauvres matelots comme nous.

— Je ne suis pas un matelot, moi, dit Loo en montrant son sabre, je suis un seigneur.

Le ciel s'assombrissait, un sourd grondement roulait autour de l'horizon.

— Voici mon patron qui prend la parole, dit Raïden. Gouverne à gauche, Nata, ajouta-t-il; nous donnons droit dans un banc de rochers. Encore! encore! Attention, prince! Tiens-toi bien, Loo, nous y sommes, c'est le plus dur.

En effet, la tempête se déchaînait et près des rives les vagues bondissaient avec une sorte de folie. Elles arrivaient dans un galop furieux, leur crête écumeuse chassée en avant; puis elles se versaient comme des cataractes. D'autres revenaient en arrière, laissant sur le sable une large nappe de mousse blanche.

On abaissa la voile rapidement; on coucha le mât: il n'y avait plus qu'à se laisser pousser par la mer. Mais il semblait impossible de n'être pas mis en pièces par ces lames formidables qui frappaient à coups redoublés l'embarcation, se brisaient contre elle et la franchissaient d'un bond par instant.

Heureusement, le fond se rapprochait rapidement.

Raïden sauta tout à coup au milieu des vagues désordonnées. Il avait pied. Il poussa la barque par l'arrière de toutes ses forces.

Nata descendit aussi et la tira par une chaîne. Bientôt sa quille s'enfonça profondément dans le sable.

On débarqua en toute hâte.

— C'est terrible, la mer! dit le prince de Nagato lorsqu'il fut sur le rivage, comme elle hurle! comme elle sanglote! Quel désespoir, quelle épouvante, l'affole ainsi? Ne dirait-on pas qu'elle fuit devant la poursuite d'un ennemi formidable? C'est vraiment un miracle que nous ayons pu lui échapper!

— On ne lui échappe pas toujours, par malheur, dit Raïden, elle dévore beaucoup de marins. Combien de mes compagnons sont couchés sous ses flots! J'y pense souvent, dans la tempête, je crois les entendre et je me dis que c'est avec la voix des naufragés que la mer se lamente et pleure.

Toutes les barques avaient l'une après l'autre atteint la côte sans accident grave; quelques-unes étaient à demi brisées par le choc contre la rive.

— Où sommes-nous? dit le prince; tâchons de nous renseigner.

On tira le plus possible les bateaux hors de la portée de la mer et l'on quitta la plage blanche, plate, qui s'étendait à perte de vue.

Au-dessus de la falaise basse, formée par l'amoncellement des sables, on trouva une

grande plaine à demi cultivée, qui semblait avoir été abandonnée. Quelques huttes s'élevaient, on marcha vers elles.

On appela, personne ne répondit.

— Le bruit du vent les a rendus sourds, dit Loo.

Il se mit à cogner des poings et des pieds contre les portes.

Les huttes étaient vides.

— Il paraît que nous sommes dans le jeu de Hiéyas sur l'échiquier dont tu parlais tout à l'heure, dit Raïden, les paysans ne fuient pas devant les troupes du siogoun.

— Si nous sommes près de l'ennemi, tant mieux, dit le prince, puisque c'est lui que nous cherchions.

— Comme il fait noir, s'écria Loo, on dirait la nuit.

— C'est l'orage, dit Nata, ces huttes se trouvent là fort à propos pour nous abriter.

En effet, la pluie se mit à tomber par torrents, les quelques arbres disséminés dans la plaine se courbaient jusqu'à terre avec toutes leurs branches chassées d'un seul côté. Le tonnerre grondait.

Les matelots envahirent les huttes désertes; ils étaient las, ils se couchèrent et s'endormirent.

Pendant ce temps le prince, adossé au chambranle d'une porte, regardait au dehors

la pluie rude comme des tiges d'épis tomber en creusant le sol, parfois le vent la rompait et l'emportait en poussière.

En réalité, Ivakoura ne voyait pas ce qu'il regardait; ce qu'il voyait, c'était le palais de Kioto, la verandah au milieu des fleurs, la reine descendant les degrés, lentement, le cherchant du regard, lui souriant à demi. Il commençait à éprouver une douleur insupportable de cette longue séparation. Il se disait que peut-être il mourrait sans l'avoir revue.

Deux hommes parurent dans la plaine. Maltraités par la tempête, ils se hâtaient le long du sentier.

Instinctivement, Nagato se dissimula dans l'ouverture de la porte et observa ces hommes.

Ils étaient vêtus comme des paysans ; mais le vent, qui soulevait leurs vêtements d'une façon désordonnée, montrait qu'ils étaient armés de sabres.

Ils marchaient droit vers les huttes.

Le prince réveilla Raïden et Nata et leur montra ces paysans armés qui approchaient toujours, aveuglés par la pluie.

— Vous voyez, dit-il, en temps de guerre, les pêcheurs ne sont pas ce qu'ils paraissent être, ni les paysans non plus.

— Ceux-ci ont remplacé leurs bêches par des sabres, dit Raïden. Où allaient-ils ainsi? sont-ils nos ennemis ou nos alliés?

— Nous le saurons, dit Nagato, car nous allons les faire prisonniers.

Les deux hommes s'avançaient tête baissée pour préserver leur visage de la pluie; ils croyaient les huttes désertes et ils couraient vers elles pour s'abriter.

— Allons! entrez; venez vous sécher, cria Raïden lorsqu'ils furent tout près, la pluie rebondit sur votre crâne comme l'eau d'une cascade sur un rocher.

En entendant cette voix les nouveaux arrivants firent un bond en arrière et s'enfuirent.

On les eut bientôt rejoints.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Raïden, pourquoi fuyez-vous avec cette promptitude; vous avez donc quelque chose à cacher?

— Vous allez nous montrer cela, dit Nata avec son bon rire bête.

Tous les matelots étaient éveillés, ils se rassemblaient dans la même hutte.

On amena les deux hommes devant le prince. Ils avaient sur la tête un chapeau pareil à un champignon qui leur cachait la moitié du visage, sur les épaules un grossier manteau, la paille non tressée, qui les faisait ressembler à un toit de chaume. Ils ruisselaient.

— Qui êtes-vous? demanda Nagato.

Ils regardaient le prince d'un air niais et

ahuri ; l'un d'eux balbutia quelque chose d'inintelligible.

— Parlez plus clairement, dit Nagato. Qui êtes-vous?

Alors, tous deux ensemble crièrent :

— Des paysans.

Loo, assis à terre, le menton dans sa main, les regardait. Il éclata de rire.

— Des paysans! dit-il, des singes plutôt, votre feinte niaiserie cache mal votre malice.

— Pourquoi avez-vous essayé de fuir? dit le prince.

— J'ai eu peur, dit l'un en piétinant sur place et en se grattant la tête.

— J'ai eu peur, répéta l'autre.

— Vous n'êtes pas des paysans, dit le prince, pourquoi cachez-vous deux sabres à votre ceinture?

— C'est que... il y a la guerre partout, il fait bon être armé.

— Il y a la guerre partout, répéta l'autre.

— Voyons! s'écria Raïden, dites la vérité; nous sommes des amis de Hiéyas; si vous êtes des nôtres, vous n'avez rien à craindre.

L'un des hommes jeta un rapide regard à Raïden.

— Dépouille-les de leurs armes et fouilleles, dit le prince au matelot.

— Par tous les Kamis, vous avez de beaux

sabres! s'écria Raïden; ils ont dû vous coûter fort cher. Vous êtes décidément de riches paysans.

— Nous les avons pris à des soldats morts.

— Alors, vous êtes des voleurs! s'écria Loo.

— Qu'est-ce que cela? dit le matelot en saisissant un papier soigneusement caché sous les vêtements d'un des inconnus.

— Puisque nous ne pouvons pas nous échapper, autant avouer la vérité; nous sommes des messagers, dit un des hommes en quittant son air stupide. Ceci est une lettre écrite par le général Attiska à Hiéyas.

— Très-bien, dit Raïden en passant la lettre à Nagato.

— Si vous êtes vraiment les serviteurs du même maître que nous, dit l'autre messager, ne nous retenez pas plus longtemps, laissez-nous remplir notre mission.

— Quand il ne pleuvra plus, dit Loo.

Le prince ouvrit le petit sac de papier fermé à une de ses extrémités par de la colle de riz et en tira la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Le général Attiska se précipite le front contre terre devant l'illustre et tout-puissant Minamoto Hiéyas.

« Les jours heureux sont suivis par des jours malheureux, et c'est un désastre que

j'ai la honte et la douleur de t'annoncer aujourd'hui. L'affaire du souterrain, si bien imaginée par ton grand esprit, a été mise à exécution. Avec des peines énormes, des milliers de soldats, travaillant nuit et jour, sont venus à bout du travail; nous étions sûrs de la victoire. Mais Marisiten, le génie des batailles, nous a été cruel. Par je ne sais quelle trahison, Yoké-Moura était prévenu, et j'ose à peine t'avouer que cinq mille héros ont trouvé la mort dans cette route étroite que nous avions creusée, sans que l'ennemi ait perdu un seul homme. Nous avons repris la position dans le village que nous avions un instant perdue. Rien n'est donc compromis encore, et je compte t'annoncer prochainement une éclatante revanche.

« Ecrit sous les murs d'Osaka le cinquième jour de la septième lune, la première année du siogoun Fidé-Tadda. »

— Voici une heureuse nouvelle, mes amis, dit le prince qui avait lu la lettre à haute voix, et je veux la porter moi-même à Hiéyas. Je serais curieux de pénétrer dans son camp, de me glisser jusque sous sa tente.

— Vous n'êtes donc pas des amis de Hiéyas, comme vous le disiez? dit un des messagers.

— Non, nous ne sommes pas de ses amis,

dit Nagato, mais que t'importe, puisque je me charge de porter le message à ta place.

— C'est vrai, en somme, cela m'est égal, d'autant plus que lorsqu'on apporte une mauvaise nouvelle on est toujours mal reçu.

— Où est le camp de Hiéyas?

— A une demi-heure d'ici.

— De quel côté?

— A gauche, sur la lisière de la plaine, il est établi dans un bois.

— Hiéyas est là en personne?

— Il est là.

— Y a-t-il un mot de passe pour pénétrer dans le camp?

— Il y en a un, dit le messager avec hésitation.

— Tu le sais?

— Certes, mais je ne dois pas le dire.

— Alors, Hiéyas n'aura pas le message.

— C'est vrai! Vous êtes bien décidé à nous garder?

— Tout à fait décidé, dit Nagato, et à ne vous faire aucun mal si vous dites la vérité, à vous tuer si vous nous trompez.

— Eh bien, le mot de passe est : Mikava.

— Le nom de la province dont Hiéyas est prince, dit Nagato.

— Justement. De plus il faut montrer aux sentinelles trois feuilles de chrysanthème gravées sur une lame de fer.

Celui qui parlait tira de sa ceinture une petite plaque de fer et la donna au prince.

— C'est bien tout, demanda Nagato, tu as dis la vérité?

— J'en fais serment. D'ailleurs, notre vie est entre vos mains et répond de notre sincérité.

— Reposez-vous, alors; donnez-nous seulement vos chapeaux et vos manteaux de paille.

Les messagers obéirent, puis ils allèrent se coucher dans un coin.

— Tu m'accompagneras, Raïden, dit le prince.

Le matelot, fier d'être choisi, se rengorgea.

— Et moi? dit Loo en faisant la moue.

— Toi, tu resteras avec Nata, dit le prince. Plus tard, cette nuit peut-être, j'aurai besoin de vous tous.

Loo se retira désappointé.

On attendit que le soir fût venu; puis le prince et Raïden, déguisés à leur tour en paysans, se dirigèrent vers le camp de Hiéyas.

Les matelots regardaient partir leur chef avec inquiétude.

— Puisse ton entreprise réussir! lui criaient-ils.

— Que Marisiten te protége!

La pluie avait cessé, mais le vent soufflait toujours, il passait sur les herbes couchées avec un sifflement soyeux; au ciel encore

clair, de gros nuages filaient rapidement, couvrant et découvrant le fin croissant de la lune. On voyait au bout de la plaine le bois se découper sur l'horizon.

— N'as-tu aucune instruction à me donner, maître? demanda Raïden lorsqu'ils furent tout près de ce bois.

— Observe et souviens-toi de ce que tu auras vu, dit le prince; je veux savoir si le camp de l'ennemi n'est pas attaquable par un point quelconque; en ce cas j'appellerai Harounaga, qui est encore à Soumiossi, et nous essaierons de battre Hiéyas. De toute façon nous tâcherons de surprendre quelques-uns de ses projets.

Déjà les sentinelles avaient signalé les arrivants. Elles crièrent :

— Qui vient là ?

— Des messagers ! répondit Raïden.

— D'où viennent-ils ?

— D'Osaka ; c'est le général Attiska qui les envoie.

— Savent-ils le mot de passe ?

— Mikava ! cria le matelot.

Un soldat s'approcha avec une lanterne. Alors, le prince tira de sa ceinture la plaque de fer sur laquelle était gravées les feuilles de chrysanthème.

— Venez, dit le soldat; le maître vous attend avec impatience.

Ils pénétrèrent dans le bois.

Quelques lanternes étaient accrochées aux arbres et abritées du vent par deux boucliers, on marchait sur de la paille entraînée hors des tentes par les allées et venues.

De loin en loin un soldat tenant une haute lance, le carquois au dos, apparaissait debout et immobile ; derrière les arbres on apercevait, sous les tentes entr'ouvertes, d'autres soldats buvant ou dormant. Au delà, le regard se perdait dans une obscurité profonde.

La tente de Hiéyas était dressée au centre d'une clairière que l'on avait taillée carrément comme une chambre et entourée d'une draperie rouge fixée à des pieux, sur la tente flottait une grande bannière tourmentée par le vent, deux archers s'appuyaient de chaque côté de l'ouverture ménagée dans la muraille d'étoffe.

On introduisit les messagers.

Hiéyas était assis sur un pliant, il semblait accablé par l'âge, affaissé sur lui-même, la tête inclinée sur la poitrine, la lèvre inférieure pendante, les yeux larmoyants et las. A voir cette attitude et cette expression d'hébétement, on ne pouvait croire au génie puissant, à la volonté tenace enfermés dans cette enveloppe débile et hideuse. Cependant l'esprit veillait, lucide et ardent, épuisant le corps, l'accablant de fatigue avec un mépris héroïque.

—Des nouvelles d'Osaka? dit-il, donnez vite.

On lui remit la lettre, qu'il déploya précipitamment.

Le vent pénétrait jusque sous la tente, agitant la flamme des lanternes accrochées au poteau central. La forêt bruissait violemment et on entendait la mer tombant sur les rivages.

Hiéyas ne laissait rien voir des sentiments qu'il éprouvait en lisant la lettre du général Attiska. Il fit signe à quelques chefs présents sous sa tente de s'approcher de lui, et il leur tendit l'écrit.

Puis il se tourna vers les messagers.

— Attiska vous a-t-il donné un message verbal outre cette lettre ? dit-il.

Raïden allait répondre lorsque plusieurs hommes entrèrent sous la tente.

— Maître ! cria un soldat, voici d'autres messagers qui arrivent en même temps de différents points.

— Bien ! bien ! dit Hiéyas, qu'ils approchent.

L'un des nouveaux venus s'avança et s'agenouilla. Il portait quelque chose sous son manteau.

— Seigneur illustre, dit-il d'une voix ferme et triomphante, je viens du château de Toza. Je t'apporte, de la part de mon maître, la tête du prince de Nagato.

Cette fois Hiéyas ne put dissimuler son émotion; ses lèvres s'agitèrent, il tendit ses mains tremblantes avec une impatience sénile.

Raïden, en entendant le messager, avait fait un soubresaut; mais le prince, d'un geste, lui recommanda le silence.

— Je suis curieux de voir cette tête, murmurait le matelot.

L'homme avait mis à découvert un sac de paille tressée, fermé à son extrémité par une corde, il la déliait.

Hiéyas fit signe de décrocher une lanterne et de l'approcher de lui.

— Est-ce bien vrai? est-ce bien vrai? disait-il, je ne puis le croire.

L'envoyé tira la tête hors du sac, elle était enveloppée dans un morceau de soie rouge qui semblait teinte avec du sang.

On enleva l'étoffe, alors Hiéyas prit la tête entre ses mains et l'appuya sur ses genoux. Un homme, près de lui, dirigeait sur elle la lueur de la lanterne.

Cette tête était si blême qu'elle semblait en marbre; les cheveux d'un noir profond, noués sur le sommet du crâne, luisaient avec des éclats bleus, les sourcils étaient légèrement contractés, les yeux clos, un sourire moqueur crispait les lèvres décolorées.

— Si le prince n'était pas près de moi, je

jurerais que cette tête a été coupée sur ses épaules, se disait Raïden stupéfait.

Nagato, douloureusement ému, avait saisi la main du matelot dans un mouvement nerveux.

— Mon pauvre Sado! murmurait-il, dévoué jusqu'à la mort, tu l'avais dit!

Hiéyas, le front penché, regardait avec avidité cette tête sur ses genoux.

— C'est lui! c'est lui! disait-il, il est vaincu enfin, il est mort celui qui m'a si souvent insulté et qui toujours échappait à ma vengeance! Oui, tu es là immobile, effrayant, toi que les femmes suivaient du regard en soupirant, que les hommes enviaient tout bas et s'efforçaient d'imiter. Tu es plus pâle encore que de coutume, et malgré l'expression méprisante que tes traits gardent encore, tu ne mépriseras plus personne, ton regard ne se heurtera plus au mien comme un glaive contre un glaive, tu ne te mettras plus en travers de mon chemin. Tu étais un noble cœur, un grand esprit, je l'avoue, par malheur tu n'as pas su comprendre combien mes projets étaient désintéressés et utiles au pays. Tu t'es dévoué à une cause perdue et j'ai dû te briser.

— Vraiment! murmura Raïden.

Le messager raconta comment la capture du prince et son exécution avaient eu lieu.

— On l'a désarmé ! s'écria Hiéyas ; on ne lui a pas permis de se donner la mort lui-même.

— Non, seigneur, il a été décapité vivant, et jusqu'au moment où sa tête est tombée il n'a cessé d'insulter son vainqueur.

— Toza est un serviteur zélé, dit Hiéyas avec une nuance d'ironie.

— C'est un infâme, murmura le prince de Nagato, et il expiera durement son crime. Je te vengerai, brave Sado.

— Comme c'est froid, la mort ! dit Hiéyas dont les mains se glaçaient au contact de cette chair pâle et qui donna la tête de Sado à l'un des chefs debout près de lui. Toza peut me demander ce qu'il voudra, ajouta-t-il en s'adressant à l'envoyé, je ne lui refuserai rien ; mais il y avait un autre messager, que nous annonce-t-il ?

Le second messager s'avança à son tour et se prosterna.

— Une bonne nouvelle encore, maître, dit-il ; tes soldats ont pris Fusimi et ils vont commencer l'attaque de Kioto.

En entendant ces paroles, le prince de Nagato, qui tenait toujours la main de Raïden, la lui serra avec une telle force que celui-ci faillit crier.

— L'attaque de Kioto ! Que signifie cela ? disait tout bas le prince avec épouvante.

— S'il en est ainsi, dit Hiéyas en se frottant les mains, la guerre sera bientôt finie. Une fois le mikado en notre pouvoir, Osaka tombera d'elle-même.

— Il faut sortir d'ici, dit le prince à l'oreille de Raïden.

— Justement Hiéyas congédie les messagers, dit Raïden.

Au moment où on souleva la draperie qui fermait la tente, une lueur rouge illumina le bois.

— Qu'est-ce donc? demanda Hiéyas.

Plusieurs chefs sortirent de la tente; on s'informa. Une grande flamme s'élevait du côté de la mer; le vent l'activait et apportait un bruit de bois craquant et pétillant.

— Qu'est-ce qui peut brûler sur cette plage? disait-on.

— Il n'y a pas de village de ce côté.

Les renseignements arrivaient.

— Ce sont des bateaux, dit quelqu'un.

— Nos bateaux! soupira Raïden, eh bien, c'est joli!

— On ne sait d'où ils venaient; tout à coup, on les a aperçus échoués sur la plage.

— Ils sont nombreux?

— Une cinquantaine. On a marché vers eux; ils étaient déserts. Ces grandes barques bien équipées ont paru suspectes.

— On s'est souvenu de Soumiossi.

— Alors, on y a mis le feu. Maintenant elles flambent gaiement.

— Quel malheur! quel malheur! disait Raïden, nos belles barques! Qu'allons-nous faire?

— Silence, dit le prince; tâchons de sortir d'ici.

— C'est peut-être moins facile que d'y entrer.

Ils s'aperçurent qu'ils étaient libres dans le camp, personne ne faisait attention à eux, ils s'éloignèrent cherchant une issue.

— Ils attaquent Kioto et je suis ici! disait le prince en proie à une agitation extraordinaire; notre flottille est détruite, il me faudrait deux cents chevaux; où les prendre?

— Il n'en manque pas ici, dit Raïden, mais comment s'en emparer?

— Nous reviendrons avec nos compagnons, dit le prince, regarde comment ces chevaux sont attachés.

— Tout simplement par la bride aux troncs des arbres.

— Ils sont placés derrière les tentes par groupes de cinq à six, autant que je puis le voir dans l'obscurité?

— Oui, maître.

— Il faudra les prendre.

— Nous ferons ce que tu nous commanderas, dit Raïden, sans objecter que c'était peut-être impossible.

Ils étaient arrivés à la lisière du bois, au point par lequel ils étaient entrés dans le camp. On relevait les sentinelles et celle qui les avait introduits les reconnut.

— Vous repartez déjà ? dit-elle.

— Oui, dit Raïden, nous emportons des ordres.

— Bon voyage ! dit le soldat.

Et il fit signe à celui qui le remplaçait de les laisser passer.

— Eh bien ! l'on nous met presque dehors, dit Raïden lorsqu'ils furent dans la plaine.

Le prince marchait rapidement. On eut bientôt regagné les huttes. Tous les matelots étaient sur pied et en proie au désespoir. Ils coururent au-devant du prince.

— Maître ! maître ! crièrent-ils, nos barques sont brûlées. Qu'allons-nous devenir ?

— C'est cet infâme Hiéyas qui a fait cela, s'écria Loo ; mais je me vengerai de lui.

— Avez-vous vos armes ? demanda Nagato.

— Certes ! nous avons nos sabres et nos fusils.

— Eh bien, c'est à présent qu'il faut me montrer que votre courage est digne de la confiance que j'ai en lui. Il faut accomplir une action héroïque qui nous coûtera peut-être la vie. Nous allons pénétrer dans le camp de Hiéyas, sauter sur ses chevaux et

fuir du côté de Kioto. Si nous ne sommes pas morts, nous serons dans la ville sacrée avant le lever du soleil.

— Très-bien ! dit Loo, entrons dans le camp de Hiéyas, j'ai mon idée.

— Nous sommes prêts à te suivre, dirent les matelots ; notre vie t'appartient.

— Ce camp est mal gardé d'ailleurs, dit le prince, l'entreprise peut réussir, l'obscurité nous dérobera aux yeux de nos ennemis, le bruit du vent agitant les feuilles empêchera d'entendre le bruit de nos pas. Nous passerons peut-être. Une seule chose me chagrine, c'est que nous n'ayons pas le temps de dérober la tête du brave serviteur qui est mort pour moi, afin de l'ensevelir avec le respect qu'il mérite.

— Quelle tête? demanda Loo tout bas à Raïden.

— Je te dirai ce que j'en sais, chuchota le matelot.

— Séparons-nous, dit le prince, nous avons plus de chances un à un d'être inaperçus ; si nous devons nous retrouver ce sera de l'autre côté du bois. Que les Kamis nous protégent!

Les matelots se dispersèrent. L'obscurité étant profonde, ils disparurent brusquement.

Loo était resté à côté de Raïden, il l'interrogeait sur tout ce qu'il avait vu dans le

camp. Lorsqu'il en sut assez, l'enfant s'échappa et courut devant.

Il avait un projet, il en avait même deux depuis qu'il connaissait l'aventure de la tête coupée : il voulait dérober cette tête, ensuite se venger de l'incendie des barques. Pour lui, pénétrer dans le camp sans être vu n'était qu'un jeu : il avait la marche silencieuse des chats; il savait bondir, se glisser, se couler à plat ventre sans faire remuer une herbe; il n'eût pas éveillé un chien de garde.

Les lumières du camp le guidaient; il courait droit vers la lisière du bois ; il voulait entrer le premier.

Il arriva presque sur la sentinelle sans la voir; il se jeta à plat ventre : elle ne le vit pas; dès qu'elle fut passée, il passa.

— J'y suis, dit-il, en se glissant dans un fourré; le plus difficile est fait.

Le vent soufflait toujours; de grands éclairs bleus, par instant, emplissaient la nuit.

— Ah! dieu des orages! disait Loo tout en courant à quatre pattes sous les feuilles, tu te conduis mal; frappe sur tes gongs tant que tu voudras, mais éteins ta lanterne. Quant à toi, Futen, génie du vent, souffle! souffle! encore plus fort!

Excepté les sentinelles, tout le camp dormait; dans les intermittences du vent, on

entendait des respirations régulières, quelques ronflements. Loo se dirigeait, d'après les indications de Raïden, vers la tente de Hiéyas. Il l'atteignit et reconnut les draperies rouges qui faisaient comme une muraille autour de la tente. Deux archers se tenaient devant l'entrée. Au-dessus d'eux, à des poteaux, étaient accrochées des lanternes; ils s'appuyaient du dos aux poteaux.

— Oui! oui! regardez du côté de la mer les dernières lueurs de nos barques qui brûlent, disait Loo, cela vous empêchera de me voir passer.

Il se glissa au-dessous de la draperie en s'aplatissant contre terre; mais, pour atteindre la tente, il lui restait un assez large espace nu et éclairé à franchir.

Il hésita un instant et jeta un regard aux archers.

— Ils me tournent le dos, dit-il; de plus, je crois qu'ils dorment debout.

Il se leva et, en trois bonds, atteignit le bord de la toile; puis, il se coula dessous.

Une lanterne bleue éclairait l'intérieur de la tente. Hiéyas, couché sur un matelas de soie, le haut du corps soulevé par un grand nombre de coussins, dormait d'un sommeil pénible; la sueur perlait sur son front; il respirait bruyamment.

Loo leva les yeux sur l'ancien régent et

lui fit une grimace, puis il promena son regard autour de la tente.

Sur une natte, non loin du maître, un serviteur dormait.

Une écritoire, quelques tasses de porcelaine rare étaient posées sur un escabeau très-bas, en bois noir; dans un coin, une cuirasse complète, affaissée sur elle-même, faisait l'effet d'être un homme coupé par morceaux. Un grand coffre de laque rouge sur lequel saillissaient en or les trois feuilles de chrysanthème, insignes de Hiéyas, attirait la lumière et luisait.

Contre ce coffre était appuyé le sac de paille contenant la tête de Sado. Hiéyas l'avait voulu garder pour la montrer le lendemain à tous ses soldats.

Loo devina que la tête coupée devait être enfermée dans ce sac; il rampa jusqu'à lui et l'ouvrit; mais à ce moment Hiéyas s'éveilla. Il poussa plusieurs gémissements de douleur, s'essuya le front et but quelques gorgées d'une boisson préparée pour lui. L'enfant s'était dissimulé derrière le coffre, il retenait sa respiration. Bientôt le vieillard retomba sur les coussins et s'assoupit de nouveau.

Alors Loo tira la tête hors du sac et l'emporta.

A peine était-il hors de la tente que des cris d'alarme retentirent de tous côtés. On

entendait des piétinements de chevaux, des chocs d'armes à travers le bruissement continuel des arbres dans le vent.

Hiéyas s'éveilla une seconde fois et se leva tout essoufflé par le sursaut. Il écarta la draperie qui fermait la tente.

Un éclair l'éblouit, puis il ne vit rien qu'une obscurité profonde. Mais bientôt, à la lueur d'un nouvel éclair plus long, plus brillant que le premier, il aperçut avec une horrible épouvante celui qu'il croyait mort, celui dont il avait tenu entre les mains, quelques instants auparavant, la tête inanimée, le prince de Nagato, le glaive à la main, passant sur un cheval qui sembla à Hiéyas ne faire aucun bruit.

Ses nerfs affaiblis, son esprit surexcité par la fièvre ne lui permirent pas de réagir contre cette terreur superstitieuse; sa force d'âme l'abandonna; il poussa un cri effrayant :

— Un fantôme ! un fantôme ! hurla-t-il, répandant l'effroi dans le camp entier. Puis il tomba rudement à terre sans connaissance. On le crut mort.

Quelques chefs reconnurent aussi le prince de Nagato et, non moins effrayés que Hiéyas, achevèrent de mettre le désordre dans l'armée.

Le cri : « Un fantôme! » courait de bou-

che en bouche. Les soldats, qui étaient sortis au cri d'alarme, rentraient précipitamment sous leurs tentes.

Quelqu'un d'héroïque eut l'idée de s'approcher du sac pour voir si la tête coupée y était toujours. Lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait disparu, cet incrédule se mit à pousser des clameurs effroyables en annonçant la nouvelle; la confusion était à son comble; tous les hommes se jetaient à plat ventre en invoquant à hauts cris les Kamis ou Bouddha, selon leur croyance.

Le prince de Nagato et ses hommes furent très-surpris de l'accueil qu'on leur faisait, mais ils en profitèrent et traversèrent le bois sans être inquiétés.

Lorsqu'ils furent de l'autre côté de la forêt, ils s'attendirent les uns les autres, puis se comptèrent; pas un ne manquait, ils étaient tous à cheval.

— Vraiment les kamis nous protégent, disaient les matelots; qui aurait cru que l'aventure se terminerait ainsi!

— Et qu'on nous prendrait pour des fantômes!

On allait se mettre en route.

— Et Loo! s'écria tout à coup Raïden, où est-il?

— C'est vrai, dit le prince, lui seul n'est pas revenu.

— Il était pourtant parti le premier, dit Raïden.

On attendit quelques instants.

— Par malheur, dit le prince, le devoir qui m'appelle ne souffre pas de retard, il nous faut partir ; c'est avec douleur que j'abandonne cet enfant dévoué.

Abandonner Loo, la joie de tous, celui qui rappelait aux pères leurs enfants, ce petit héros moqueur, un peu cruel, qui ne craignait rien et riait de tout! On se mit en route, le cœur serré, tous soupiraient.

— Qu'a-t-il pu lui arriver? il s'est peut-être perdu dans l'obscurité, disait Raïden en se retournant fréquemment.

On marchait depuis dix minutes, lorsque ceux qui étaient en arrière crurent entendre un galop précipité. Ils s'arrêtèrent et écoutèrent. Un cheval arrivait en effet; au bruit des pas se mêlèrent bientôt des éclats de rire : c'était Loo.

— Raïden! criait-il, viens me prendre, je vais tomber, je n'en puis plus, j'ai trop ri!

Raïden se hâta d'aller au-devant de l'enfant.

— Eh bien! te voilà? lui dit-il; pourquoi es-tu resté en arrière? Tu nous as effrayés.

— C'est que j'avais beaucoup de choses à faire, dit Loo; vous avez eu fini avant moi.

— Qu'as-tu fait?

— Prends-moi cela, d'abord, dit Loo en tendant à Raïden la tête coupée; elle est lourde comme si elle était en pierre.

— Comment! tu as réussi à la dérober?

— Oui, dit Loo qui, à chaque moment, regardait derrière lui, et ils croient là-bas qu'elle est partie toute seule, de sorte qu'ils sont tous fous en ce moment.

On se remit au galop pour rejoindre le prince et ceux qui l'accompagnaient.

— L'enfant est revenu? demanda Nagato.

— Oui, maître, et il apporte la tête de l'homme qui te ressemblait, s'écria Raïden avec une sorte d'orgueil paternel.

— Je n'ai pas fait que cela, dit Loo qui regardait toujours en arrière, voyez là-bas ces lueurs roses, ne croirait-on pas que le soleil se lève.

— En effet, le ciel est illuminé, dit le prince, on dirait un reflet d'incendie.

— C'est justement cela, dit Loo en battant des mains, la forêt brûle.

— Tu as mis le feu! s'écria Raïden.

— N'avais-je pas juré de venger nos belles barques qui sont là-bas sur la plage, réduites en cendres? dit Loo avec dignité.

— Comment as-tu fait? raconte-nous cela, dit le matelot.

— Ah! s'écria Loo, jamais je n'ai tant ri! Dès que j'eus volé la tête du supplicié, j'entendis des cris de toutes parts. Alors je cherchai un cheval pour être prêt à m'enfuir. Cependant je n'avais pas l'idée de m'en aller encore. Lorsque je fus sur la monture de mon choix, je cassai une branche résineuse, et je l'allumai à une lanterne que je décrochai et que je jetai ensuite dans la paille des litières. Cette paille s'enflamma aussitôt, et le vent soufflant sur ma torche l'activait. Je m'éloignai mettant le feu partout. A ma grande surprise, les soldats, au lieu de sauter sur moi et de me tordre le cou, se jetaient à genoux en m'apercevant, tendaient les mains vers moi et me suppliaient de les épargner, les uns me prenant pour Tatsi-Maki, le dragon des Typhons, les autres pour Marisiten, et ils croyaient voir en mon cheval le sanglier sur lequel se tient debout le dieu des batailles. Je me tordais de rire, et plus je riais, plus ils avaient peur; alors, je traversai la forêt au pas, prenant mes aises, allumant ici une bannière, là un arbre mort ou un paquet de fourrage.

— Jamais je n'aurais cru qu'une armée puisse être terrifiée ainsi par un enfant! s'écria Raïden, qui riait de tout son cœur.

— Si tu les avais vus, disait Loo, comme ils marmottaient, comme ils tremblaient.

Aussi, il y avait de quoi, on disait de tous côtés qu'un revenant avait étendu son bras armé d'un glaive vers Hiéyas, qui était aussitôt tombé mort.

— Oui, dit Nata, nous avons été pris pour une légion de fantômes.

La lueur de la forêt en flammes envahissait le ciel jusqu'au zénith. Le prince tournait la tête et regardait.

— Loo, dit-il, j'ai à me louer tous les jours de t'avoir emmené avec moi; tu as l'intrépidité d'un héros et, sous ta frêle enveloppe, le cœur d'un lion. Les deux actions que tu viens d'accomplir méritent une récompense éclatante : je te donne le titre de samouraï.

Loo, en entendant cela, demeura tout interdit d'émotion. Il regarda Raïden qui chevauchait à côté de lui, puis tout à coup se jeta dans ses bras.

Sur l'ordre du prince quelques hommes descendirent de cheval et, du bout de leurs sabres, creusèrent une tombe au bord du chemin pour y ensevelir la tête de l'héroïque Sado.

— Nous viendrons la reprendre plus tard afin de lui rendre les honneurs qu'elle mérite, dit le prince.

On accumula des pierres sur cette tombe, lorsqu'elle fut refermée, pour la retrouver.

— Maintenant, dit le prince, hâtons-nous ; il faut avant l'aurore être à Kioto.

On mit les chevaux au galop. Quelques hommes marchaient devant en éclaireurs.

Le prince devança aussi le reste de sa troupe. Il voulait être seul, afin de cacher son émotion et son inquiétude. Il n'avait pas rêvé; le messager avait bien dit à Hiéyas que l'attaque de Kioto allait commencer. Attaquer la capitale sacrée des mikados ! vouloir porter la main sur la personne divine du Fils des dieux! Nagato ne pouvait croire à un tel sacrilége; de plus, l'idée que la Kisaki était en danger le bouleversait. Elle, insultée dans sa puissance souveraine par un de ses sujets, effrayée par les cris de guerre, par le bruit d'un combat, contrainte à fuir peut-être, cette pensée le plongeait dans une rage folle. Il s'étonnait de n'avoir pas sauté à la gorge de Hiéyas pour l'étrangler de ses mains au moment où il avait parlé de Kioto.

— J'ai eu pitié et respect de sa vieillesse, se disait-il; un tel homme mérite-t-il la pitié?

Cependant, à travers ces pensées de colère et d'inquiétude, il se défendait mal d'un sentiment de joie profonde. Se rapprocher d'elle, la revoir, entendre encore cette voix dont son oreille était si avide! était-ce possible? Son cœur se gonflait dans sa poitrine, un sourire

entr'ouvrait ses lèvres, il ne voyait plus qu'elle.

— C'est le destin qui l'a voulu, se disait-il, il m'a empêché de m'éloigner de Kioto ; un pressentiment m'avertissait qu'elle aurait besoin de moi.

Que comptait-il faire pour défendre la ville sacrée contre des forces sans doute considérables? Il n'aurait pu le dire. Cependant il ne doutait pas qu'il n'arrivât à triompher de ses adversaires quels qu'ils fussent. Il est des volontés souveraines qui domptent les événements, qui, dans une bataille, entraînent les combattants, exaltent leur courage, les rendent formidables. Le prince de Nagato sentait en lui une de ces volontés irrésistibles. Pour la sauver, elle, il lui semblait qu'il eût à lui seul dispersé une armée.

XXI

LA KISAKI

Kioto était à cinq lieues seulement du camp de Hiéyas, mais le prince de Nagato fit faire un détour afin de ne pas entrer dans la ville du côté de Fusimi, occupée par les vainqueurs; ils gagnèrent les rives du lac de Biva et les longèrent.

Le jour commençait à poindre. L'obscurité était encore partout sur la terre, mais le ciel et l'eau blanchissaient; un brouillard fin traînait çà et là.

Le lac a la forme de l'instrument de musique nommé biva; il s'étend derrière les montagnes qui entourent Kioto et le séparent de la ville; la partie qui figure le manche de la guitare s'allonge en s'amincissant, devient une rivière et, décrivant un demi-cercle, pénètre dans Kioto du côté du sud.

Par l'ordre du général Sanada-Sayemon-Yoké-Moura, le général Yama-Kava devait avec ses cinq mille hommes camper sur le bord du lac au pied des montagnes, mais

à mesure qu'il avançait, le prince de Nagato acquérait la certitude que Yama-Kava avait abandonné la position. Il retrouvait les traces du camp, des cendres de feux éteints, les trous creusés par les poteaux des tentes.

— Qu'est-ce que cela présage? se disait-il; si le général a quitté son poste c'est que le danger l'appelait ailleurs; le combat est peut-être commencé, peut-être tout est-il fini et arriverai-je trop tard!

A cette pensée le prince, saisi par une angoisse affreuse, lança son cheval vers la montagne et le poussa dans un sentier âpre et peu accessible. S'il réussissait à gravir la côte, il atteindrait Kioto en quelques instants, au lieu d'employer plusieurs heures à faire le long détour des rives du lac et de la rivière.

Loo fut le premier qui s'engagea derrière son maître; tous les matelots le suivirent bientôt, après avoir rappelé l'avant-garde. A grand'peine on atteignit la crête de la colline; elle se rattachait par une courbe peu profonde à une autre cime plus haute : c'était la montagne d'Oudji, sur laquelle on récolte le thé le plus délicat.

Le Verger occidental où avait eu lieu la lutte poétique présidée par la Kisakì était situé sur cette montagne. Le prince trouva

cet enclos devant lui, il fit franchir la palissade à son cheval et traversa le verger, c'était plus court.

Les arbres étaient chargés de fruits, les branches trop lourdes ployaient jusqu'au gazon.

Le prince s'arrêta au bord de la terrasse, d'où l'on découvrait la ville, juste à l'endroit où quelques mois auparavant la reine s'était approchée de lui et lui avait parlé avec des larmes dans les yeux.

Il jeta un rapide regard sur Kioto.

De différents points une fumée noire s'élevait. On en voyait aussi dans l'enceinte du daïri. On avait donc incendié le palais et la ville. La forteresse de Nisio-Nosiro, sur la rivière de l'Oie-Sauvage, était assiégée; les cavaliers du ciel sans doute la défendaient. Le mikado devait s'être réfugié derrière ses remparts. Plus loin, de l'autre côté de la ville, une lutte était engagée entre les hommes de Yama-Kava et les soldats de Hiéyas. Ces derniers étaient à peu près maîtres de Kioto. Yama-Kava tenait encore la partie orientale de la ville; mais sur tous les autres points flottait la bannière de Hiéyas.

Le prince de Nagato, les sourcils contractés, dévorait du regard la scène qui se déroulait à ses pieds; il se mordait les lèvres jusqu'au sang, plein de colère, mais conservait

sa lucidité d'esprit et examinait froidement la situation.

Lorsqu'un combat a lieu dans une ville, les combattants sont forcément éparpillés : le dessin des rues, leur peu de largeur, les contraignent à se diviser. La bataille se morcelle, ses mouvements n'ont plus d'unité, chaque rue, chaque carrefour a son combat spécial et isolé, ignorant les phases des luttes voisines.

Le prince de Nagato comprit tout de suite l'avantage que lui offrait cette disposition de la bataille. Sa petite troupe, nulle dans la plaine où son exiguïté aurait été à découvert, par un élan impétueux pouvait produire un heureux effet en surprenant l'ennemi par derrière, en jetant peut-être la confusion dans ses rangs.

Le prince se décida vite, il poussa un cri pour rallier ses hommes qui, à grand'peine, étaient parvenus à le rejoindre, puis il lança son cheval sur l'autre versant de la haute colline et cria :

— Suivez-moi.

La descente était des plus périlleuses, mais l'énergie des hommes semblait se communiquer aux chevaux : ils arrivèrent jusqu'au bas de la pente sans accident, puis s'engouffrèrent, avec une impétuosité formidable, dans la rue la plus encombrée de soldats.

Le bruit produit par ce galop précipité sur

les dalles du sol était énorme. Les soldats se retournèrent, ils virent la rue toute pleine de cavaliers et, avec cette crainte instinctive qu'éprouvent des hommes à pied devant des hommes à cheval, ils voulurent se garer. Pour cela ils se bousculèrent et se culbutèrent les uns les autres, tâchant d'envahir les ruelles transversales. Les cavaliers lâchèrent quelques coups de feu, ce qui rendit plus prompte encore la fuite des piétons. En un instant la rue fut vidée, et les fuyards allèrent jeter l'inquiétude dans les quartiers voisins.

On se crut pris entre deux armées.

La rue dans laquelle s'était engagé Nagato, très-longue, traversant presque toute la ville, aboutissait à une petite place. De l'autre côté, les voies qui débouchaient sur elle étaient occupées par les soldats de Yama-Kava ; sur la place même, les adversaires s'étaient rejoints.

Le combat venait seulement de commencer. Bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, les partisans de Fidé-Yori ne reculaient pas.

A l'entrée de la place le prince s'arrêta, il était maître de la rue, il fallait la conserver.

— Que vingt hommes aillent défendre l'autre issue de cette rue, cria-t-il, et que deux hommes s'établissent devant chaque

ruelle qui s'ouvre sur elle; maintenant il faudrait faire savoir aux soldats de Yama-Kava qu'ils doivent s'efforcer de se joindre à nous.

Raïden s'élança, une grêle de flèches l'enveloppa, son cheval s'abattit, le matelot se releva, il était blessé, mais il put atteindre l'autre côté du carrefour.

Une décharge de mousquets éclata et fit tomber beaucoup d'hommes. Un espace vide se formait devant la rue occupée par le prince, les soldats ennemis se réunissaient autour de leurs chefs, ils se concertaient; ils étaient d'avis de se reployer dans les rues avoisinantes et d'abandonner la place.

Ils exécutèrent ce mouvement, c'était presque une retraite.

Rien n'était plus facile, désormais, pour les hommes de Yama-Kava, que d'opérer leur jonction avec ceux de Nagato. Les premiers traversèrent la place au pas de course et s'engagèrent dans la rue conquise. Bientôt leur général apparut lui-même, à cheval, masqué, cuirassé de corne noire, la lance à la main.

— C'est le seigneur de Nagato! s'écria-t-il en reconnaissant le prince. Je ne m'étonne plus alors d'avoir vu les ennemis si rudement repoussés. La victoire semble être ta captive.

— S'il est vrai que je l'ai enchaînée, puisse-t-elle ne jamais recouvrer la liberté! dit le

prince. Que se passe-t-il donc ici ? ajouta-t-il. A quel sacrilége, à quel crime sans précédent, assistons-nous?

— C'est, en effet, incroyable, dit le général. Hiéyas veut enlever le mikado et brûler la ville.

— Dans quel but?

— Je l'ignore.

— Je crois le deviner, dit le prince; une fois le mikado entre ses mains, il l'eût obligé à le proclamer siogoun, le peuple entier se fût déclaré pour Hiéyas et Fidé-Yori eût été contraint de déposer les armes.

— Cet homme a toutes les audaces!

— Où est le mikado en ce moment? demanda le prince.

— Dans la forteresse de Nisio-Nosiro.

— Je l'avais pensé, et je crois m'être rencontré avec toi dans le plan du combat.

— Ce serait pour moi un honneur, dit le général.

— Ton armée va s'étendre, je pense, par cette rue, comme un lac qui devient fleuve, et envelopper l'ennemi. De cette manière elle le séparera des rives du Kamon-Gava, et isolera les assaillants assez peu nombreux, il me semble, de la forteresse. C'est vers elle que tu dois te replier, afin de t'abriter derrière ses murs.

— C'était, en effet, mon projet d'agir ainsi,

dit le général; mais, sans ton secours, je n'aurais sans doute pu parvenir à forcer les rangs ennemis.

— Eh bien, maintenant conduis tes hommes vers la forteresse, tandis que je vais retenir ici aussi longtemps que possible nos adversaires.

Le général s'éloigna.

Les soldats d'Hiéyas revenaient; le commencement de panique s'était calmé; par toutes les ruelles de gauche, ils attaquèrent la rue qui les séparait de la rivière; on les reçut par des coups de fusil et des volées de flèches; ils reculaient, puis ils revenaient.

— Il faut barricader ces ruelles, dit le prince.

— Avec quoi?

Les maisons hermétiquement closes semblaient mortes, leur seul aspect muet et aveugle faisait comprendre que frapper serait inutile et n'éveillerait aucun écho dans l'âme des habitants terrifiés.

On arracha les volets, on effondra les fenêtres, les maisons furent envahies, une sorte de pillage commença, on jetait tout au dehors : des paravents, des vases de bronze, des coffres de laque, des matelas, des lanternes. Avec une rapidité étonnante tout cela allait s'accumuler pêle-mêle à l'entrée des ruelles. Un marchand de thé fut entiè-

rement dévalisé, toutes les variétés exquises de la feuille aromatique, enveloppées dans du papier de soie, dans des boîtes de plomb ou dans des coffrets précieux, allèrent s'amonceler sur le sol, s'offrirent aux flèches et aux balles : l'air était embaumé.

L'ennemi s'acharnait, mais ne pouvait franchir la rue.

Vers la rivière, on entendait le bruit d'un autre combat qui s'engageait.

Le prince envoya un de ses hommes de ce côté.

— Dès que Yama-Kava aura triomphé, viens nous le dire.

La lutte devenait terrible : quelques barricades étaient forcées ; on se battait corps à corps dans la rue pleine de poussière et de fumée.

— Courage ! courage ! criait Nagato à ses hommes ; encore un instant !

Enfin l'envoyé revint.

— Victoire ! cria-t-il, Yama-Kava a passé la rivière.

Alors les hommes de Nagato commencèrent à se replier.

Yama-Kava, protégé par les cavaliers du ciel, qui du haut des tours accablaient de flèches les assaillants, était entré avec ses cinq mille hommes dans la forteresse. Le mikado était désormais hors de danger, sept

mille hommes derrière des remparts valaient bien les dix mille hommes à découvert du général ennemi. Celui-ci, plein de colère, mal obéi, comprenant la faute qu'il avait faite en engageant ses soldats dans l'enchevêtrement des rues, s'élança à la tête de ses hommes pour relever leur courage, forcer ce passage si bien défendu et gagner les rives du Kamon-Gava.

Il trouva en face de lui le prince de Nagato; tous deux étaient à cheval. Ils se regardèrent un instant.

— C'est donc toi, s'écria le prince, qui sers d'instrument à ce crime tellement odieux qu'il est invraisemblable; c'est toi qui aurais l'audace de porter la main sur le divin mikado!

Pour toute réponse, le général lança à Nagato une flèche qui vint effleurer sa manche. Le prince riposta par un coup de fusil tiré presque à bout portant. Le guerrier tomba pour ne plus se relever sur le cou de son cheval, sans pousser un cri.

La nouvelle de cette mort se répandit vite; les soldats, restés sans chef, hésitèrent.

— Son audace sacrilége lui a porté malheur, disait-on, elle pourrait bien nous être funeste à nous aussi.

Le prince, qui s'aperçut de cette hésitation et du remords confus qui naissait dans l'âme

des soldats, eut un projet propre à rendre la victoire décisive s'il produisait l'effet qu'il en attendait.

Il courut au bord de la rivière de l'Oie-Sauvage et cria aux soldats qui gardaient la forteresse :

— Faites paraître le mikado au faîte de la tour.

Sa pensée fut comprise, on se hâta d'aller chercher Go-Mitsou-No, on l'amena presque de force, plus mort que vif, sur la tour la plus haute du château.

La déesse Soleil sembla jeter tous ses rayons sur cet homme divin dont elle n'était que l'égale; les robes rouges du mikado resplendirent, la haute lame d'or de sa couronne étincela sur son front.

— Le Fils des dieux! le Fils des dieux! cria-t-on.

Les soldats levèrent la tête : ils virent cet éblouissement de pourpre et d'or au sommet de la tour, l'homme qu'on ne devait pas voir, celui qu'un prestige effrayant environnait et qu'ils venaient d'outrager; ils crurent que le mikado allait prendre son vol et quitter la terre pour la punir de la méchanceté des hommes.

Ils jetèrent leurs armes et se précipitèrent à genoux.

— Grâce ! criaient-ils, ne nous quitte pas ; que deviendrions-nous sans toi ?

— Seigneur sublime! maître tout-puissant! nous sommes des misérables, mais ta bonté est infinie!

— Nous nous traînons dans la poussière, nous l'inondons de nos larmes de repentir!

Puis ils récriminèrent contre leurs chefs.

— Ils nous ont poussés, ils nous ont entraînés!

— Ils nous ont enivrés de saké pour nous faire perdre l'esprit.

— Le général a payé son crime de sa vie.

— Qu'il soit maudit!

— Puisse-t-il être emporté par les renards!

— Que le grand juge des enfers lui soit inexorable!

Le mikado promenait son regard sur la ville; il la voyait de tous côtés pleine de fumée. Il étendit le bras et désigna du doigt les points incendiés.

Les soldats d'en bas crurent voir un ordre dans ce geste; ils se relevèrent et s'élancèrent pour aller éteindre les incendies qu'ils avaient allumés.

La victoire était complète. Le prince de Nagato souriait en voyant combien l'effet produit par l'apparition du mikado avait répondu à ses prévisions.

Mais tout à coup, au moment où il allait mettre le pied sur le pont-levis et pénétrer à son tour dans la forteresse, des serviteurs af-

folés, accoururent sur les rives du Kamon-Gava.

— La reine! crièrent-ils, on enlève la reine !

— Que dites-vous ? s'écria le prince en blêmissant, la reine n'est donc pas dans la forteresse ?

— Elle n'a pas eu le temps de s'y réfugier, elle est à la résidence d'été.

Sans en écouter davantage, Nagato s'élança comme une flèche, dans la direction du palais, suivi par ce qui restait de ses matelots, cinquante hommes valides à peu près.

Mais ces hommes perdirent le prince de vue, ils ne connaissaient pas la route, ils s'égarèrent.

Nagato eut vite atteint la porte du palais d'été. Des pages étaient debout sur le seuil.

— Par là ! par là ! crièrent-ils au prince en lui montrant la route au pied des montagnes.

Nagato enfila cette route, bordée de grands arbres; elle ondulait, faisait des courbes; on avait peu de distance devant les yeux ; il ne vit rien. Il ensanglantait les flancs de sa monture; elle bondissait. Il jeta son fusil pour s'alléger.

Après dix minutes d'une course folle, il aperçut la croupe d'un cheval dans un nuage

de poussière; le prince gagnait du terrain; il vit bientôt un voile qui flottait et un homme qui tournait la tête avec inquiétude.

— Quel est cet homme qui a osé la prendre dans ses bras ? se disait Nagato en grinçant des dents.

Le ravisseur se jeta dans une vallée, le prince l'eut bientôt rejoint. Alors l'homme se voyant perdu se laissa glisser à bas de son cheval et s'enfuit à pied, abandonnant la reine.

Le prince crut reconnaître dans celui qui fuyait, Faxibo, l'ancien palefrenier devenu le confident de Hiéyas.

C'était lui en effet. Cet homme qui ne respectait rien, voyant la bataille perdue et le mikado hors d'atteinte, se souvint de la Kisaki, isolée et sans défenseur au palais d'été; il comprit toute la valeur d'une telle capture et résolut d'enlever la souveraine. Il entra au palais en se donnant pour un envoyé de Yama-Kava. Il était à cheval, la reine s'avança sur la verandah, alors il la saisit et s'enfuit du palais avant que les serviteurs fussent revenus de leur surprise.

Le prince n'eut pas le loisir de poursuivre Faxibo, le cheval qui portait la reine continuait à courir.

Nagato s'élança vers elle et la reçut dans ses bras, elle était évanouie.

Il la porta à l'ombre d'un buisson de thé et l'étendit sur l'herbe, puis il se laissa tomber sur un genou, tremblant d'émotion, éperdu, fou. L'étourdissement de la course qu'il venait de faire, la fatigue du combat et de la nuit passée sans sommeil troublait son esprit; il s'imaginait rêver; il regardait celle qui sans relâche emplissait sa pensée et bénissait l'illusion qui lui faisait croire qu'elle était devant lui.

Etendue dans une pose abandonnée et souple, très-pâle, la tête renversée, le corps enveloppé par les plis fins de sa robe en crêpe lilas que soulevaient les battements précipités de son cœur, elle semblait dormir. Sa manche s'était un peu relevée, découvrait son bras; sa petite main posée sur l'herbe, la paume en l'air, semblait une fleur de nénuphar.

— Quelle souveraine beauté! se disait le prince extasié; certes la déesse Soleil n'est pas plus resplendissante! Il semble qu'une lumière transparaît à travers la blancheur de sa peau, sa bouche est rougie par le sang d'une fleur, ses grands yeux sous leurs longs cils noirs ressemblent à deux hirondelles noyées dans du lait. Ne te dissipe pas, vision céleste, reste toujours ainsi, mon regard rivé à toi!

Peu à peu le sentiment de la réalité lui re-

vint, il songea qu'elle souffrait et qu'il oubliait de lui porter secours.

Mais que pouvait-il faire ? Il regarda autour de lui, cherchant un ruisseau, une cascade ; il ne vit rien. Alors il déploya son éventail et l'agita doucement au-dessus du visage de la reine. Elle demeura sans mouvement.

Le prince lui prit la main, pensant que peut-être elle avait froid ; mais il se releva vivement et se recula de quelques pas, effrayé par le trouble profond que lui fit éprouver le contact de cette main douce et tiède.

Il appela. Personne ne répondit. Ceux qui comme lui poursuivaient le ravisseur de la reine, au lieu de s'engager dans la vallée, avaient continué leur chemin tout droit.

Nagato revint vers la Kisaki ; il lui semblait qu'elle avait fait un mouvement ; il s'agenouilla de nouveau et la contempla.

Elle ouvrit les yeux, puis les referma comme éblouie par la lumière. Le prince se pencha au-dessus d'elle.

— Reine bien-aimée, murmura-t-il, reviens à toi !

Elle ouvrit les yeux une seconde fois et vit le prince. Alors un ravissant sourire entr'ouvrit ses lèvres.

Un oiseau chantait au-dessus d'eux.

— C'est toi, Ivakoura, dit-elle d'une voix

faible, tu es près de moi enfin! tu vois bien que la mort est clémente et qu'elle nous a réunis!

— Hélas! dit le prince, nous sommes vivants encore.

La Kisaki se souleva et s'appuya sur une main, elle regarda tout autour d'elle, cherchant à se souvenir, puis elle reporta ses yeux sur Nagato.

— Un homme ne m'a-t-il pas arrachée à mon palais et emportée brutalement? demanda-t-elle.

— Un misérable s'est rendu coupable en effet de ce crime qui mérite mille morts.

— Que me voulait-il?

— Il voulait te faire prisonnière afin de pouvoir imposer des conditions au mikado.

— L'infâme! s'écria la reine. Le reste, je le devine, ajouta-t-elle, tu as poursuivi mon ravisseur et tu m'as sauvée. Cela ne me surprend pas. Dans le danger, c'est toi que j'invoquais! Tout à l'heure, lorsque j'ai perdu connaissance, j'ai songé à toi. Je t'appelais.

Après avoir dit ces mots, la Kisaki baissa les yeux et détourna la tête, comme honteuse d'un tel aveu.

— Oh! je t'en conjure, s'écria le prince, ne rétracte pas tes paroles, ne te repens pas de les avoir prononcées, laisse cette rosée divine à une plante brûlée par un soleil implacable.

La Kisaki leva ses grands yeux sur le prince et le regarda longuement.

— Je ne me repens pas, dit-elle, je t'aime, je l'avoue fièrement. Mon amour est pur comme un rayon d'étoile, il n'a nulle raison de se cacher. J'ai beaucoup songé en ton absence, j'étais effrayée par le sentiment qui pénétrait en moi de plus en plus, je me croyais criminelle, je voulais dompter mon cœur, faire taire ma pensée, à quoi bon? La fleur peut-elle se défendre de naître et de s'épanouir, l'astre peut-il refuser de resplendir, la nuit peut-elle se révolter lorsque le jour l'envahit comme tu as envahi mon âme?

— Ai-je bien entendu! c'est à moi qu'une telle bouche adresse de telles paroles, s'écria le prince, tu m'aimes! toi, la Fille des dieux! Laisse-moi t'emporter alors; fuyons hors du royaume, dans une contrée lointaine, qui sera le paradis. Tu es à moi, puisque tu m'aimes. J'ai été si malheureux! Maintenant le bonheur m'écrase. Viens, hâtons-nous; la vie est courte pour enfermer un tel amour.

— Prince, dit la reine, l'aveu que je viens de te faire, étant ce que je suis, doit te montrer à quel point mon amour est dégagé des préoccupations terrestres. Je ne m'appartiens pas en ce monde, je suis épouse, je suis souveraine, aucune action coupable ne sera com-

mise par moi. Mon âme, sans ma volonté, s'est donnée à toi ; pouvais-je te le cacher ? Mais si j'ai parlé aujourd'hui, c'est que nous ne devons plus nous revoir dans ce monde.

— Ne plus te voir ! s'écria le prince avec épouvante. Pourquoi dis-tu une chose aussi cruelle ? Pourquoi après avoir un instant entr'ouvert le ciel devant mes yeux, me précipites-tu soudainement dans les tortures de l'enfer ? Etre privé de ta présence me tuera aussi sûrement qu'être privé d'air et de lumière.

Nagato se couvrit le visage pour cacher les larmes qu'il ne pouvait retenir ; mais la reine lui écarta doucement les mains.

— Ne pleure pas, dit-elle. Qu'est donc la vie ? Peu de chose à côté de l'éternité. Nous nous retrouverons, j'en suis sûre.

— Mais si la mort allait être décevante, dit le prince, si la vie aboutissait au néant, si tout était fini après le dernier soupir ?

— C'est impossible, dit-elle, en souriant, puisque mon amour est infini.

— C'est bien, dit le prince ; je me tuerai.

— Jure-moi de n'en rien faire ! s'écria la Kisaki. Que savons-nous des volontés du ciel ? Peut-être n'avons-nous pas le droit de nous soustraire à notre destinée, et si nous ne la subissons pas sommes-nous contraints de revenir sur la terre.

— Mais c'est impossible, je ne puis supporter la vie, dit le prince. Tu ne comprends donc pas ce que je souffre? Tu dis que tu m'aimes et tu me tortures ainsi!

— Crois-tu donc que je ne souffre pas? Je te jure, moi, de mourir de cet amour sans avoir recours au suicide.

Le prince s'était jeté sur le sol, le visage dans l'herbe; de grands sanglots le secouaient.

— Tu me désespères, Ivakoura! s'écria la reine, toute ma force d'âme se brise devant ta douleur. Je ne suis qu'une femme en face de toi; ma volonté n'est plus souveraine: que faut-il faire pour sécher tes larmes?

— Me permettre de te voir de temps en temps comme autrefois, dit le prince; alors seulement je pourrai laisser venir la mort.

— Nous revoir après ce que je t'ai dit!

— Je l'oublierai s'il le faut, divine amie; je resterai ton sujet humble et soumis. Jamais un regard, jamais un mot ne trahiront l'orgueil dont mon âme est pleine.

La reine souriait en voyant le bonheur éclairer de nouveau les yeux encore humides du prince.

— Tu m'as vaincue, disait-elle; je croyais pourtant ma résolution irrévocable; puissé-je ne pas être punie de ma faiblesse!

— Punie! pourquoi? dit le prince, quel mal faisons-nous? Tous les seigneurs de la

cour ne sont-ils pas admis en ta présence? Moi seul, parce que je suis aveugle à tout ce qui n'est pas ta beauté, j'en aurais été exilé. N'était-ce pas injuste?

— C'était sage et prudent, dit la reine qui soupira, mais j'ai cédé, ne parlons plus de cela. Retournons vers le palais, ajouta-t-elle, on doit me chercher encore; allons faire savoir au peuple que je suis sauvée.

— Oh! reste encore un instant, murmura le prince, jamais nous ne nous retrouverons ainsi, au milieu de la nature, seuls, loin de tout regard. Il a fallu, pour amener cette circonstance, la guerre civile, le crime, le sacrilége. Demain toute la pompe de ton rang t'enveloppera de nouveau, je ne pourrai plus te parler que de loin.

— Qui sait ce qui adviendra encore? dit la reine, le mikado s'est réfugié dans la forteresse qui a été aussitôt cernée par les soldats, j'ai été contrainte de rester au palais d'été, tout cela s'est passé ce matin, les révoltés avaient le dessus...

— Mais, depuis, ils ont été complétement vaincus, dit le prince; le général ennemi a été tué et l'armée s'est soumise; le mikado est libre. Mais ne parlons pas de cela. Qu'importe la guerre! Dis-moi : depuis combien de temps m'aimes-tu?

— Depuis que je te connais, dit la Kisaki

en baissant les yeux. Je ne me doutais de rien, lorsqu'un jour la jalousie m'a révélé mon amour.

— Toi, jalouse?

— Oui, et follement; j'éprouvais une douleur étrange, continuelle, je ne dormais plus, les plaisirs m'irritaient, la colère à chaque instant m'emportait et je rudoyais mes femmes; celle que je croyais aimée de toi, je la pris en haine; un soir, je la chassai de ma présence parce qu'elle avait, en te voyant, trahi son amour par un cri. Tu étais là adossé à un arbre. Je rentrai dans mon palais. Je te vois encore éclairé par la lune, pâle avec tes yeux ardents.

— N'as-tu pas vu qu'ils ne regardaient que toi?

— Non, et toute la nuit, silencieusement je pleurai.

— Oh! ne me rends pas fou! s'écria le prince.

— Tu vois, dit-elle, je ne te cache rien, je mets mon cœur à nu devant toi, confiante en ta loyauté.

— Je suis digne de cette confiance, dit le prince, mon amour est aussi pur que le tien.

— Quelques jours plus tard, continua la reine, tu étais devant moi, à genoux, dans la salle des audiences. Surprise de ton trouble, je me laissai aller à te parler de ma fille

d'honneur. Tu t'écrias que tu ne l'aimais pas, en jetant sur moi un regard où se laissait lire toute ton âme. Te souviens-tu comme j'eus l'air courroucée et méprisante? Si tu savais pourtant quelle joie ineffable m'inondait : la gazelle qu'un tigre serre entre ses griffes puis abandonne tout à coup doit éprouver une sensation analogue à celle que j'éprouvais. Je compris alors que c'était moi que tu aimais, ton regard et ton émotion me l'avaient dit. En te quittant, je courus dans les jardins et j'écrivis le quatrain que je te donnai si légèrement.

— Il est là sur mon cœur, dit le prince; il ne me quitte jamais.

— Reconnais-tu ceci? dit la Kisaki, en montrant au prince un éventail passé dans la ceinture de toile d'argent qui serrait sa robe.

— Non, dit Nagato; qu'est-ce donc?

Elle prit l'éventail et le déploya.

Il était en papier blanc poudré d'or; dans un coin, l'on voyait une touffe de roseaux et deux cigognes qui s'envolaient; à l'autre angle étaient tracés quatre vers en caractères chinois.

« La chose qu'on aime plus que tout, dit la reine lisant les vers, que l'on aime mieux que nul ne saurait l'aimer, elle appartient à un autre; — ainsi le saule qui prend racine

dans votre jardin — se penche poussé par le vent et embellit de ses rameaux l'enclos voisin. »

— Ce sont les vers écrits par moi au Verger occidental ! s'écria le prince. Tu as conservé cet éventail ?

— Je n'en porte jamais d'autre, dit la Kisaki.

Ils riaient tous deux, oubliant leur souffrance passée, jouissant avec délices de cette minute de bonheur. Elle ne parlait plus de retourner au palais.

— Si tu étais mon frère ! s'écria-t-elle tout à coup, si je pouvais sans être calomniée passer ma vie près de toi, comme les jours s'écouleraient délicieusement !

— Et tu voulais, cruelle, me chasser de ta présence !

— La reine avait ordonné cela ; devant tes larmes, la femme n'a pu lui obéir ! Mais, à ton tour, dis-moi, comment m'as-tu aimée ?

— Il y a longtemps que je t'aime, dit le prince ; mon amour est né bien avant que tu m'aies seulement aperçu. Lorsque mon père abdiqua en ma faveur, je vins faire ma soumission au mikado. Au moment où je sortais de l'audience, tu passas devant moi sur une galerie. Je crus voir Ten-Sio-Daï-Tsin elle-même. je demeurai muet de surprise et d'admiration. Tu avais les yeux baissés ; tes

longs cils faisaient une ombre sur tes joues. Je te vois encore en fermant les yeux. Un paon blanc était brodé sur ta robe ; des lotus ornaient tes cheveux ; ta main pendante agitait distraitement un éventail en plumes de faisan. Ce ne fut qu'un éclair : tu disparus ; mais désormais tu étais toute ma vie... Je ne revins au palais qu'un an plus tard.

— C'est alors que je te vis pour la première fois, dit la reine. Tout le monde parlait de toi : mes femmes ne tarissaient pas ; ton éloge était dans toutes les bouches. J'eus la curiosité de voir ce héros à qui l'on accordait toutes les vertus, que l'on parait de toutes les grâces. Cachée derrière un store, je te regardai lorsque tu traversas la grande cour du daïri. Je trouvai que les louanges étaient au-dessous de la vérité, et je m'éloignai singulièrement troublée.

— Moi je quittai le palais sans t'avoir revue ; j'étais la proie d'une tristesse morne ; pendant un an, j'avais attendu impatiemment cet instant où j'espérais t'apercevoir encore, et cette année d'attente aboutissait à une déception. Je ne pus m'empêcher de revenir quelques jours plus tard ; cette fois je fus admis à une fête à laquelle tu assistais. C'est à cette fête que je m'aperçus de l'intérêt que me portait Fatkoura et que je formai le projet coupable de cacher derrière un amour

simulé la passion invincible qui me subjuguait.

— Comme elle doit souffrir, l'infortunée, d'aimer et de n'être pas aimée ! dit la Kisaki ; je la plains de tout mon cœur. Où est-elle en ce moment ?

— Dans mon château d'Hagui, près de mon père; j'ai envoyé un messager vers lui, afin qu'il me rapporte des nouvelles exactes des événements qui se sont accomplis. Mon père doit me croire mort, car tu l'ignores sans doute, mon royaume a été saccagé, ma forteresse prise et l'on m'a tranché la tête ; mais qu'importe tout cela, je donnerais mon royaume et le monde entier pour apercevoir seulement ce joli creux qui se forme au coin de tes lèvres quand tu souris.

— Ah ! dit la reine, moi aussi, je donnerais gaiement mon diadème et toutes les splendeurs qui m'environnent pour être ton épouse et vivre près de toi ; mais ne songeons pas à ce qui est impossible, ajouta-t-elle, souvenons-nous que notre espoir franchit les limites de ce monde.

En disant cela elle leva les yeux vers le ciel.

— Vois donc, ami ! s'écria-t-elle, ces nuées qu'illuminent des reflets sanglants, le soleil se couche déjà, est-ce possible ?

— Hélas ! dit le prince, il faut donc retourner parmi les hommes.

— Ne sois pas trop triste, murmura-t-elle, puisque nous nous reverrons.

Le prince se leva et chercha les chevaux. Celui qu'il avait monté était tombé épuisé, il expirait. L'autre, très-las, s'était arrêté à quelques pas. Il l'amena près de la reine et l'aida à se mettre en selle ; puis il jeta un regard d'adieu plein de regret à cette vallée qu'il allait quitter; avec un profond soupir, il prit le cheval par la bride et commença à le guider sur le gazon.

Au moment où la Kisaki et le prince s'éloignaient, le buisson qui les avait abrités s'agita, et un homme qui y était caché s'enfuit.

XXII

LE MIKADO

Kioto avait donc échappé au danger qu'elle avait couru ; le combat était terminé, les incendies étaient éteints. La reine, qui avait été emportée par des mains criminelles au moment où la ville était en proie à la confusion et à l'épouvante, fut ramenée par le prince de Nagato parmi un peuple ivre de joie. Les maisons si bien closes quelques heures auparavant étaient ouvertes toutes grandes; tout le monde sortait dans les rues; les habitants causaient avec les soldats; on roulait dehors des tonneaux de saké, on les effondrait, on chantait, on dansait. On s'était cru mort et l'on se retrouvait vivant. Il y avait de quoi être joyeux : des cris partaient d'une rue ou d'une place; ils rebondissaient de bouche en bouche et bientôt toute la ville les répétait :

— Gloire au mikado !

— Mort à Hiéyas !

— Malédiction sur sa race !

— Bénédictions au général Yama-Kava!

— Louanges aux chevaliers du ciel !

— Et gloire au prince de Nagato à qui nous devons la victoire! cria quelqu'un.

— Et qui nous ramène notre divine Kisaki, dit un autre.

Le prince en effet s'avançait guidant le cheval qui portait la reine. La foule s'écartait, se prosternait devant elle avec un silence subit, qui, dès qu'elle était passée, cessait brusquement.

La reine avait tiré son voile sur son visage, d'une main elle en serrait les plis sur sa poitrine; le cheval, couvert d'écume, soufflait en marchant. Nagato le tenait par la bride et se retournait quelquefois vers la reine, qui lui souriait derrière la gaze de son voile, tandis que tous les fronts touchaient le sol.

Ils atteignirent ainsi la forteresse de Nisio-Nosiro et franchirent ses remparts. Les cavaliers du ciel vinrent recevoir la Kisaki. Ses femmes étaient restées au palais d'été; on lui demanda s'il fallait les aller quérir.

— Pourquoi? dit-elle; n'allons-nous pas retourner au palais?

On n'osa pas lui répondre que le mikado, mal rassuré, refusait de quitter la forteresse et comptait n'en plus sortir.

Le Fils des dieux était exaspéré, la victoire n'avait calmé ni son épouvante ni sa colère.

Lui, attaqué dans son palais! non par des Mongols, non par des Chinois, par des Japonais! Son peuple, c'est-à-dire ses esclaves, ceux qui n'étaient pas dignes de prononcer son nom, avaient eu l'audace inouïe de prendre les armes contre lui. Sa personne sacrée avait été contrainte, non-seulement de marcher, mais de courir. Le mikado, celui dont un regard devait réduire un homme en cendre, s'était enfui blême de peur; les plis rigides de ses robes de satin s'étaient dérangés; il avait trébuché dans les flots des étoffes en courant à travers les rues. Qu'étaient devenus la majesté sacrée, le prestige divin du descendant des dieux, au milieu de cette aventure?

Go-Mitsou-No, furieux, tremblant et stupéfait, ne fut pas tranquillisé par la victoire. Il ordonna de massacrer tous les soldats qui s'étaient soumis.

— Ils vont revenir contre moi, disait-il, tuez-les jusqu'au dernier.

— Nous les tuerons plus tard, osa lui répondre le ministre de la Main-Droite, l'un des plus hauts dignitaires du Daïri ; pour le moment ces dix mille hommes de renfort nous sont des plus nécessaires.

Alors le mikado s'écria :

— Qu'on m'amène Hiéyas, qu'on lui crève les yeux, qu'on lui arrache les entrailles, qu'on le coupe en morceaux!

— Plus tard, dit à son tour le ministre de la Main-Gauche, Hiéyas est aujourd'hui hors de notre atteinte.

— Réunissez tous les guerriers, tous les princes, tous les ministres, s'écria alors le mikado, je veux leur dire ma volonté.

On n'avait rien à objecter. Mais la surprise était grande, le mikado ayant une volonté, manifestant le désir de faire un discours, une pareille chose ne s'était pas vue depuis que Yoritomo, sous le règne de Tsoutsi-Mikado, avait repoussé l'invasion des Mongols et reçu pour ce beau fait le titre de siogoun. Depuis ce temps les siogouns avaient régné au nom des mikados, qui jamais n'avaient songé à reprendre le sceptre confié par eux à d'autres mains. Est-ce que le véritable maitre se réveillait enfin de sa longue torpeur, est-ce qu'il songeait à ressaisir le pouvoir et à gouverner lui-même son royaume? Les ministres se regardaient les uns les autres, vaguement effrayés, quelques-uns d'entre eux favorisaient secrètement Hiéyas, d'autres étaient fidèles à la dynastie des mikados, mais ils manquaient d'énergie et craignaient toute révolte contre ceux qui étaient les maîtres de l'armée.

Mais puisqu'il prenait au fils des dieux la fantaisie de commander, on ne pouvait se dispenser d'obéir. On se hâta de réunir les

seigneurs et les guerriers dans la salle la plus vaste du château fort. Le mikado s'assit les jambes croisées sur une estrade entourée d'une petite balustrade. On disposa les plis de ses robes autour de lui; puis les seigneurs s'assirent à terre, tenant devant leur visage un écran étroit et long, afin de mettre un obstacle entre leur regard et la face du souverain.

Le prince de Nagato, Farou-So-Chan, qui était chef des cavaliers du ciel, Simabara, le général Yama-Kava, tous les ministres, tous les seigneurs étaient présents.

Go-Mitsou-No promena sur eux un regard courroucé, il enfla ses joues plus blêmes encore que de coutume, puis souffla bruyamment comme s'il eût voulu disperser des grains de poussière.

Enfin sa parole éclata, brusque, un peu larmoyante.

— Alors, dit-il, je ne suis plus le maître, je ne suis plus le représentant des dieux. On m'assiége, on m'outrage, on veut s'emparer de ma personne! Je m'étonne que vous soyiez encore vivants. Qu'est-ce que tout cela veut dire? C'est ainsi que l'on traite un dieu? Je suis le mikado, c'est-à-dire le seigneur suprême, l'a-t-on oublié? Je suis sur la terre pour le bien des hommes, quandje pourrais être dans ma famille, au ciel. Si les

choses durent ainsi, je vous abandonne. Comment! vous ne tremblez pas? A quoi pensez-vous donc? N'avez-vous pas pris garde aux signes de colère qu'ont donné mes célestes aïeux? Souvenez-vous donc : il y a peu de temps, une montagne est sortie subitement de la mer devant l'île de Fatsisio; n'est-ce pas terrible? n'est-ce pas là une marque du mécontentement que les hommes inspirent aux dieux? Le sol s'agitera encore, et tout sera bouleversé. N'est-il pas tombé, quelques jours après que cette montagne était sortie de l'eau, une pluie de cheveux dans les environs d'Osaka? N'est-ce pas là un signe de malheur? Vous êtes donc sourds et aveugles? Vous ne comprenez plus les menaces du ciel? Vous êtes endurcis dans le crime? Vous ne craignez rien, puisque vous ne tremblez pas sous le souffle de ma colère?

— Nous sommes tes serviteurs fidèles, dit le ministre de la Main-Droite.

— Moi, Go-Mitsou-No, le cent dix-neuvième de ma race, reprit le mikado, on m'a insulté, et si la terre ne s'est pas fendue en quatre morceaux c'est uniquement parce que mes pieds posent encore à sa surface, elle a été épargnée à cause de moi. Oui, des hommes, mes sujets, sont venus au daïri, ils en ont forcé les portes, ils voulaient me prendre, faire prisonnier le fils des dieux!

et, pour leur échapper, j'ai dû fuir. Un mikado fuir devant des hommes! la rage m'étouffe. Je vous plongerai dans l'obscurité, j'éteindrai le soleil, je renverserai les mers, et je ferai éclater la terre en mille pièces.

— Nous sommes tes esclavès soumis, dit le ministre de la Main-Gauche.

— Si vous êtes mes esclaves, obéissez-moi, s'écria le fils des dieux, j'ordonne que tout soit fini, que la guerre cesse et que toute chose rentre dans l'ordre habituel.

— Seigneur divin! maître de nos destinées! dit le prince de Nagato, me permets-tu de parler en ta présence?

— Parle, dit le mikado.

— Le monstre que l'on nomme Hiéyas, dit le prince, ne redoute rien et insulte les dieux; pourtant si l'ordre que tu viens de donner lui était signifié à la face du Japon tout entier, il serait contraint d'obéir et consentirait à la paix.

— Explique-toi, dit Go-Mitsou-No.

— C'est avec douleur que je constate, continua le prince, que, malgré les défaites nombreuses qu'il a essuyées, Hiéyas est encore le plus fort, ses partisans augmentent de jour en jour, mais ils diminueraient rapidement et bientôt tous l'abandonneraient si, ouvertement, il résistait à un ordre universellement connu, émanant du mikado.

— Cela n'est pas douteux, s'écriaient les ministres et les seigneurs.

— Que faut-il faire? demanda le mikado, en s'adressant au prince de Nagato.

— Maître sublime, dit le prince, je suis d'avis qu'il faudrait envoyer dans toutes les villes, dans tous les bourgs, un héraut qui proclamerait ta volonté; en même temps, adresser à Fidé-Yori et à Hiéyas une députation composée d'un grand nombre d'hommes qui auraient pour mission de leur signifier qu'ils aient à faire cesser la guerre, que telle est ta volonté.

— On suivra ton conseil, dit le mikado, il est bon. Pour t'en remercier, je te donne le titre de Naï-daï-Tsin.

— Seigneur, s'écria le prince, je ne suis pas digne d'un tel honneur.

— Que l'on fasse partir promptement les envoyés, dit le mikado. Plus de guerre, le repos, la paix comme autrefois. Je me sens épuisé par toutes ces émotions, ajouta-t-il plus bas en s'adressant au premier ministre; je pourrais bien en mourir.

On se sépara bientôt.

En sortant du château, le prince de Nagato rencontra un messager qui le cherchait.

— D'où viens-tu? demanda Ivakoura.

— De Nagato.

Alors le messager raconta tous les événe-

ments qui s'étaient accomplis dans la province : les batailles, la prise d'Hagui, la capture de Fatkoura par le seigneur de Toza.

— Comment ! s'écria Nagato, Fatkoura est entre les mains de ce misérable qui fait décapiter les princes. Je ne puis retarder un instant de plus ma vengeance. Je vais partir sur-le-champ pour aller la délivrer et faire payer cher à cet infâme ses crimes et son impudence.

Le prince s'informa de sa petite troupe. Il voulait savoir ce que le combat du matin lui en avait laissé. Sur les deux cents matelots, quatre-vingts avait été tués, cinquante étaient blessés, soixante environ en état de se remettre en route.

Raïden avait eu le bras traversé d'une flèche, mais l'os n'avait pas été atteint ; le matelot s'était fait panser et prétendait ne plus rien sentir. Il supplia le prince de l'emmener.

— Le voyage me fera du bien, disait-il, d'ailleurs nous ne sommes plus que soixante, c'est peu pour prendre un royaume, et sur un si petit nombre un homme de plus ou de moins c'est quelque chose.

— Il me faut vingt mille hommes pour marcher contre Toza, dit le prince, je vais les demander au siogoun, tu vois que tu peux te permettre de te reposer.

— Me suis-je mal conduit, que tu veux m'éloigner de ta présence? dit Raïden.

— Non, brave serviteur, dit le prince en souriant, viens si tu veux, tu t'arrêteras à Osaka si ta blessure te fait souffrir.

— Nous partons tout de suite? demanda le matelot.

— Es-tu fou! s'écria le prince, nous avons passé une rude nuit et une journée plus rude encore, tu es blessé et tu ne songes pas à prendre quelque repos! Je t'avoue que si tu es infatigable, moi, qui suis par nature très-nonchalant, je me sens exténué.

— S'il est permis de dormir je dormirai de bon cœur, dit Raïden en riant, mais s'il avait fallu se remettre en route j'aurais pu encore me tenir debout.

— Où est Loo? demanda le prince, je l'ai perdu de vue dans la bataille.

— Il dort dans une maison du rivage, et si profondément que je pourrais le prendre et l'emporter sans qu'il s'en aperçoive. Ce jeune samouraï a bien gagné son sommeil, il avait pris le fusil d'un de nos compagnons tombés et on m'a dit qu'il s'est battu comme un démon.

— Il est sans blessure?

— Par bonheur, il n'a pas une égratignure.

— Eh bien, va le rejoindre et repose-toi; demain, vers le milieu du jour, nous partirons.

Le lendemain, Nagato alla prendre congé de la Kisaki; elle était retournée au palais d'été, il la vit au milieu de ses femmes.

— Tu quittes déjà cette ville qui te doit la victoire sans prendre le temps de te reposer? s'écria-t-elle.

— Je m'éloigne le cœur serré, dit le prince, mais un devoir impérieux m'appelle; il faut, avant que la paix soit signée, que je venge l'outrage fait à mon nom, que je sauve Fatkoura ma fiancée.

— Fatkoura est en danger?

— Elle est la prisonnière du prince de Toza; un messager m'a apporté hier cette nouvelle.

— De telles raisons ne souffrent pas de réplique, dit la reine; hâte-toi d'aller châtier cet infâme, et que le dieu des batailles te soit propice.

Sa voix tremblait un peu en parlant ainsi; il allait donc encore courir des dangers, exposer sa vie, mourir peut-être.

— Je me crois invincible, dit Nagato, une déesse toute-puissante me protége.

La Kisaki s'efforça de sourire.

— Puisses-tu triompher et revenir promptement! dit-elle.

Le prince s'éloigna. Avant de quitter la salle il la regarda encore; une singulière inquiétude lui glaçait le cœur.

— Chaque fois que je me sépare d'elle, il me semble que je ne dois plus la revoir, murmurait-il.

Elle le regardait aussi, troublée par la même angoisse ; elle appuyait sur ses lèvres le bout de l'éventail que le prince lui avait donné.

Il s'arracha de sa présence.

Le soir même, il arriva à Osaka et se rendit aussitôt chez le siogoun.

— C'est toi ! s'écria Fidé-Yori avec joie. Je n'espérais pas te revoir sitôt; ta présence m'est un soulagement au milieu des ennuis qui m'accablent.

— Comment ! dit Ivakoura, nous sommes vainqueurs. Pourquoi es-tu triste ?

— Que dis-tu, ami? Yoké-Moura, il est vrai, a chassé l'ennemi du village qu'il occupait près d'Osaka; mais Harounaga vient d'être complétement battu en se reployant sur Yamasiro. Les deux tiers du royaume sont au pouvoir de notre ennemi.

— N'importe! nous avons vaincu à Soumiossi ; nous avons jeté le désordre dans le camp de Hiéyas; nous avons triomphé à Kioto, et le Fils des dieux, sortant un instant de sa torpeur, va ordonner aux deux partis de se réconcilier.

— Hiéyas refusera.

— Il ne peut pas refuser; il ne peut pas se révolter ouvertement contre le mikado.

— Lui qui l'attaquait avec cette audace sacrilége!

— Il l'attaquait pour s'en rendre maître et lui dicter ses volontés. Le mikado prisonnier n'était plus rien; le mikado libre, et ressaisissant pour un instant le pouvoir, est tout-puissant.

— Hiéyas m'imposera des conditions inacceptables. Son intérêt est de continuer la guerre.

— Néanmoins il sera contraint momentanément d'obéir, et ce qu'il nous faut surtout c'est quelques mois de répit.

— Certes, nous pourrions alors réunir toutes nos forces. Les communications ont été coupées, les armées des princes ne sont pas arrivées.

— Signenari et ses vingt mille hommes sont-ils toujours dans l'île d'Avadsi? demanda le prince.

— Toujours, dit le siogoun, et le jeune général est au désespoir d'avoir été réduit à l'inaction.

— Je veux justement te demander de lui donner l'ordre d'entrer en campagne.

— Comment cela?

— J'ai une injure personnelle à venger, je te conjure de me prêter cette armée.

— De quoi veux-tu te venger, ami? dit le siogoun.

— D'un de ceux qui t'ont trahi, du prince de Toza. Il a attaqué mon royaume, saccagé ma forteresse, enlevé ma fiancée, et trompé par une ressemblance, il a cru me tenir, et lui refusant la mort des nobles il a tranché la tête à un de mes serviteurs.

— De telles choses en effet ne peuvent être lavées que par du sang, dit Fidé-Yori, je vais te donner un ordre pour Signenari et je mets une jonque de guerre à ta disposition. Ne ménage pas cet infâme Toza, ce traître, envieux et lâche, indigne du rang qu'il occupe.

— Je ferai raser ses tours, brûler ses moissons, et je le tuerai comme on égorge un pourceau, dit le prince, en regrettant qu'il n'ait qu'une vie pour payer tous ses crimes.

— Puisses-tu réussir ! dit le siogoun. Hélas ! ajouta-t-il, je me réjouissais de te revoir, et tu arrives pour repartir ! Quelle solitude, quel vide autour de moi ! quelle tristesse ! C'est que j'ai le cœur rongé par un chagrin secret dont je ne puis parler. Un jour je te le confierai, cela me soulagera.

Le prince leva les yeux vers le siogoun ; il se souvenait que plusieurs fois déjà un aveu était monté jusqu'aux lèvres du roi et qu'une sorte de sauvagerie et de pudeur l'y avait arrêté. Cette fois encore Fidé-Yori se troublait et détournait les yeux.

— Qu'est-ce donc? se disait Nagato.

Puis il ajouta à haute voix :

— Je te promets de ne plus te quitter, une fois ma vengeance accomplie.

En sortant de l'appartement du siogoun, le prince de Nagato rencontra Yodogimi.

— Ah! te voilà, beau vainqueur, lui dit-elle avec amertume, tu viens recueillir les louanges méritées par ta belle conduite.

— C'est seulement, tombant de tes lèvres charmantes, qu'une louange me serait douce, dit le prince en s'inclinant avec une politesse un peu outrée, mais elles n'ont pour moi que des paroles rudes et méprisantes.

— Si nous sommes ennemis, c'est que tu l'as voulu, dit Yodogimi.

— J'ai toujours désiré ne pas te déplaire, mais mon peu de mérite m'a trahi. Tu m'as déclaré la guerre, cependant je ne l'ai pas acceptée et je suis resté ton esclave.

— Un esclave très-peu humble et qui attire sur lui toute la lumière ne permettant à personne de briller à côté de lui.

— Suis-je vraiment si resplendissant? dit le prince. Voici que malgré toi tu laisses échapper les louanges que tu me refusais.

— Cesse de railler! s'écria Yodogimi, je suis bien aise de te le dire, tandis que tout le monde t'aime et t'acclame, moi, je te hais.

— Elle ne me pardonne pas la défaite de Harounaga, murmura le prince.

Yodogimi s'éloigna en jetant à Nagato un regard plein de colère. Autrefois, la belle princesse avait aimé secrètement Ivakoura; le prince n'avait pas voulu voir cet amour; de là la haine dont Yodogimi le poursuivait.

Nagato sortit du palais et quelques heures plus tard il s'embarqua et fit voile pour l'île d'Avadsi.

XXIII

FATKOURA

La captive du seigneur de Toza trouvait les jours longs et monotones. Elle attendait le vengeur, certaine qu'il viendrait la délivrer, mais trouvant qu'il tardait un peu. Elle était obsédée par l'amour croissant dont Toza la poursuivait. Après l'exécution de celui qu'il croyait être Nagato, il s'était abstenu de la visiter; puis, s'apercevant que la douleur de Fatkoura était peu violente, et qu'elle paraissait résignée, il avait conçu quelque espoir et recommencé à l'importuner. Tantôt il était humble, soumis, suppliant; tantôt il s'emportait, menaçait; quelquefois, il essayait d'attendrir la jeune femme par des larmes; elle demeurait implacable.

— Larmes de tigre, disait-elle, qui voit sa proie lui échapper.

— Tu ne m'échapperas pas! s'écriait Toza.

Fatkoura tenait rigueur à Tika, elle s'était aperçu que la jeune suivante favorisait l'amour du prince. Tika poursuivait le projet

de faire de sa maîtresse une princesse de Toza. « Puisque le prince de Nagato est mort! disait-elle. D'ailleurs Fatkoura s'est assez vite consolée de sa perte. »

— Tu es libre maintenant, lui avait-elle dit un jour, tu peux aimer le prince de Toza.

— Je n'aimerai jamais qu'Ivakoura, lui avait répondu la jeune femme.

— Aimer un mort! cela ne durera pas, avait pensé Tika.

Mais, depuis ce jour-là, Fatkoura ne lui parlait plus, elle ne lui permettait même pas d'être en sa présence. Tika pleurait contre la porte; sa maîtresse feignait de ne pas l'entendre. Cependant, la jeune suivante lui manquait plus qu'elle ne voulait se l'avouer. Cette compagne de ses malheurs, cette confidente de ses tristesses, de ses chagrins, était nécessaire à sa vie. La captivité lui semblait plus dure depuis qu'elle l'avait exilée d'auprès d'elle; une chose lui manquait surtout : c'était de ne pouvoir parler de son bien-aimé avec Tika.

Elle résolut de lui pardonner et de lui avouer que le prince était encore vivant.

Un jour, elle l'appela.

Tika repentante s'agenouilla au milieu de la salle; elle cacha son visage derrière ses larges manches et laissa couler ses larmes.

— Tu ne me parleras plus du prince de Toza? dit Fatkoura.

— Jamais, maîtresse, dit Tika, si ce n'est pour le maudire.

— Eh bien, je te pardonne; parle-moi de mon bien-aimé comme autrefois.

— Hélas! il est mort, dit Tika; je ne puis que le pleurer avec toi.

— Ne trouves-tu pas que je me suis vite consolée?

Tika, surprise, leva les yeux sur sa maîtresse: elle souriait.

— Mais il m'a semblé... balbutia-t-elle. Je pensais qu'il avait eu tort de se laisser vaincre devant toi.

— Si je te disais qu'il n'a jamais été vaincu, qu'il est vivant...

— Il triomphe dans ton cœur, il est vivant dans ton esprit, c'est ce que tu veux dire.

— Non, il respire encore l'atmosphère terrestre.

— Hélas! c'est impossible. Sous nos yeux, j'en frémis encore, sa tête pâle a rebondi sur le sol.

— Cet homme qui est mort devant nous n'était pas Ivakoura.

— Est-ce que la douleur a troublé sa raison? se dit Tika en considérant sa maîtresse avec effroi.

— Tu me crois folle? dit Fatkoura, tu ver-

ras lorsqu'il viendra nous ouvrir les portes de cette prison si j'ai dit la vérité.

Tika n'osa pas contredire sa maîtresse, elle feignit de croire que Nagato était vivant.

— Mieux vaut cette étrange hallucination que le désespoir qui l'eût accablée! se disait-elle.

Elles recommencèrent, comme autrefois au Daïri, à parler de l'absent. Elles se souvenaient des paroles qu'il avait dites, des anecdotes qu'il avait contées. Elles cherchaient à imiter l'inflexion de sa voix; elles reconstruisaient chacune de ses toilettes, se remémoraient ses traits, son sourire, ses attitudes. Souvent elles avaient de longues discussions sur un détail, sur une date, sur une phrase qu'il avait prononcée.

De cette façon les heures s'écoulaient rapidement.

Chaque jour le prince de Toza envoyait des présents à Fatkoura : des fleurs, des oiseaux rares, des étoffes merveilleuses. Chaque jour Fatkoura donnait la volée aux oiseaux, jetait les fleurs et les étoffes par la fenêtre. Le prince ne se lassait pas. Au milieu du jour, il venait rendre visite à la prisonnière et lui parlait de son amour.

Un jour, cependant, il entra chez Fatkoura avec une singulière expression sur le visage.

Il éloigna Tika par un geste qui ne souffrait pas de réplique; puis, il s'avança vers Fatkoura et la regarda fixement.

— Tu es bien décidée à me résister toujours? lui dit-il après un silence.

— Toujours, et à te haïr autant que je te méprise.

— C'est là ton dernier mot? réfléchis encore.

— Je n'ai pas à réfléchir, je t'ai haï dès que je t'ai vu, je te haïrai jusqu'à ma mort.

— Eh bien! s'écria le prince d'une voix terrible, je saurai te contraindre à devenir ma femme.

— Je t'en défie, dit Fatkoura qui ne baissa pas les yeux devant le regard du prince.

— Je te vaincrai, je le jure, comme j'ai vaincu ton fiancé.

Fatkoura eut un sourire moqueur.

— Oui, continua le prince, tu as lassé ma patience; mon amour m'avait rendu clément, timide, craintif même. Je suppliais, je pleurais, j'attendais! Je laissais à ta douleur le temps de se cicatriser. Tes refus enflammaient ma tendresse, je m'emportais, puis je m'humiliais. Mais je suis las de cette longue torture; les prières sont terminées: plus de douceur, plus de larmes, c'est toi désormais qui pleureras, qui supplieras. Une dernière fois, veux-tu m'aimer?

— Vraiment tu as une âme étrange, dit

Fatkoura, le vautour ne demande pas de reconnaissance à l'oiseau qu'il étouffe dans ses serres, et toi tu exiges l'amour d'une femme dont tu as tué l'époux.

— Je sais bien que tu ne m'aimeras jamais, dit Toza, néanmoins tu me diras que tu m'aimes, tu t'efforceras de me le faire croire.

— Je suis curieuse de connaître les moyens que tu emploieras pour me faire dire de telles choses.

— Tu les connaîtras assez tôt, dit le prince qui s'éloigna.

A partir de ce jour commença une série de souffrances pour la prisonnière. D'abord on la sépara de Tika, et on l'enferma dans son appartement; puis on boucha les fenêtres, ne laissant pénétrer qu'un peu de jour par en haut. De cette façon Fatkoura était privée de la vue des jardins et de l'air frais du soir. On lui servit des mets qu'elle n'aimait pas. Peu à peu, tous les objets à son usage disparurent. Chaque jour aggravait sa situation. Aucun serviteur ne lui rendait plus de soins. Bientôt on la mit dans une prison, puis elle descendit dans un cachot où on lui fit attendre toute la journée un bol de riz refroidi.

— C'est là les moyens qu'il emploie pour se faire aimer! disait Fatkoura soutenue par l'espoir de la délivrance.

Mais un jour, brusquement, ces rigueurs cessèrent, la jeune femme fut ramenée dans le pavillon qu'elle occupait d'abord. Elle revit Tika, qui paraissait toute joyeuse.

— La province de Toza est envahie, s'écria-t-elle; une armée approche, nous allons être délivrées.

— Tu vois bien qu'il arrive, mon seigneur, mon époux bien-aimé, dit Fatkoura, il vient nous tirer de peine et venger celui qui est si courageusement mort à sa place!

— On ne parle que du général Signenari, envoyé par le siogoun.

— Sois sûre qu'Ivakoura est près de lui.

— C'est possible, dit la jeune fille.

— C'est certain! Je vais donc enfin le revoir! Après tant de souffrances, le bonheur va donc revenir! Sait-on quelque chose du combat?

— Le prince de Toza est parti précipitamment. Ses soldats qui ne s'attendaient pas à cette agression et qui se reposaient de leur victoire ont été complétement battus. L'armée du siogoun est à quelques lieues d'ici.

— Elle sera bientôt sous ces murs, dit Fatkoura, et nous allons une seconde fois subir un siége, mais tandis qu'à Hagui nous voulions vaincre, cette fois nous tremblerons d'être vainqueurs.

Quelques jours se passèrent dans une at-

tente fiévreuse. Soudain, l'armée du prince de Toza, poussée par une déroute, rentra tumultueusement dans la forteresse. On ferma les portes. Le siége commença.

Les assaillants, sans laisser le temps aux assiégés de se reconnaître, donnèrent l'assaut.

Un bruit terrible emplissait le château. A l'intérieur, une confusion, un va-et-vient continuel, des appels, des cris. A l'extérieur, des chocs ininterrompus. Tika courait aux nouvelles, revenait, puis repartait. Le troisième jour, les soldats se portèrent soudain sur un même point. Une brèche était pratiquée. Des cris de découragement s'élevaient de tous côtés.

— Il vaudrait mieux qu'on se rendît.

— Nous ne tiendrons plus longtemps.

— Nous sommes perdus.

Vers le milieu du jour le prince de Toza entra brusquement dans l'appartement de Fatkoura.

Elle était debout près d'une fenêtre, regardant au dehors ; la joie illuminait son visage.

Elle se retourna et vit son ennemi qui, les bras croisés, la regardait. Une sorte d'effroi instinctif s'empara d'elle en l'apercevant. Il était pâle, avec une expression sinistre. Il tenait dans la main droite un sabre tout san-

glant qui dégouttait sur le plancher. Il le remit tranquillement à sa ceinture.

— La bataille est perdue, dit-il en ricanant, je suis vaincu.

— Celui que tu avais cru déshonorer est là à ta porte et vient châtier tes crimes, dit Fatkoura.

— Ah! tu sais que Nagato n'est pas mort, s'écria le prince, mais qu'importe, il est là, c'est vrai, il vient pour te délivrer, mais avant qu'il te reprenne, ajouta-t-il d'une voix tonnante, avant qu'il ait franchi les murs effondrés de mon château, entends-tu bien, tu m'appartiendras.

Fatkoura fit un bond en arrière et se recula jusqu'au fond de l'appartement.

— Tu devines, continua Toza, que je n'ai pas pour rien quitté le combat. Les vainqueurs sont sur mes talons. Je ne perdrai pas de temps en supplications vaines.

Il marchait vers Fatkoura.

— Au secours! cria-t-elle d'une voix déchirante, à moi, Tika! Nagato! viens à mon aide!

Toza lui mit la main sur la bouche.

— A quoi bon crier? dit-il, personne ne viendra. Résigne-toi, tu es bien à moi maintenant; tu ne m'échapperas pas.

Il l'avait entourée de ses bras, mais tout à coup il vit briller quelque chose au-dessus de

ses yeux. Fatkoura venait de s'emparer du long poignard passé à la ceinture du prince.

— Tu te trompes, je t'échappe cette fois encore, dit-elle. A toi ma dernière pensée, Ivakoura !

Toza poussa un cri; il avait vu le poignard disparaître jusqu'à la garde dans la poitrine de la jeune femme, puis elle l'arracha et le jeta à terre.

A ce moment, le panneau qui fermait l'entrée vola en éclats. Le prince de Nagato, le glaive à la main, se précipita dans la salle.

Il bondit sur le seigneur de Toza.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il, tu insultes ta captive, celle qui est ma fiancée ! Tu ajoutes ce crime sans égal à tous tes anciens forfaits ! Mais l'heure de la vengeance est venue, la terre va être délivrée de toi !

Toza avait tiré son sabre ; il le heurtait à celui de Nagato ; mais il tremblait ; une crainte superstitieuse le glaçait ; il sentait bien qu'il allait mourir.

Ivakoura, avec une force irrésistible, le fit reculer jusqu'à l'autre côté de l'appartement. Il l'accula à un panneau.

Toza, les yeux sanglants, regardait son adversaire avec effarement; il se défendait mal. Nagato lui fit sauter le glaive des mains.

— Maintenant, tu vas mourir, dit Ivakoura ; je vais te tuer, non comme on se dé-

livre d'un ennemi loyal, mais comme on écrase un scorpion.

Et, d'un coup formidable de son sabre, il le cloua par la gorge à la cloison.

Fatkoura n'était pas tombée. Elle était restée adossée à la muraille, appuyant sa main sur sa blessure, le sang jaillissait entre ses doigts.

Le prince de Nagato abandonna son ennemi qui se tordait dans une agonie affreuse et courut vers elle, il vit ce sang qui ruisselait.

— Qu'as-tu donc? s'écria-t-il.

— Je meurs, dit Fatkoura.

Elle glissa à terre, le prince s'agenouilla près d'elle et la soutint sur ses genoux.

— Y a-t-il quelqu'un ici? cria-t-il, qu'on amène des médecins.

— Je t'en supplie, dit Fatkoura, n'appelle pas, nul ne pourrait rien à ma blessure. C'était pour épargner un outrage à ton nom, j'ai frappé fort, je ne puis être sauvée. Ne fais venir personne, laisse-moi mourir près de toi puisque je n'ai pu y vivre.

— Infortunée, voilà donc où je t'ai conduite! s'écria le prince, c'est pour moi que tu meurs après une vie de souffrance; toi, si belle, si jeune, et qui étais faite pour le bonheur. Ah! pourquoi me suis-je trouvé sur ton chemin?

— J'ai été heureuse quelque temps, dit Fatkoura, bien heureuse, tu semblais m'aimer, mais j'ai payé cher ces jours de joie. Que t'avais-je fait, cruel, pour que tu me délaissas ainsi?

— Tu l'avais deviné, douce princesse; un amour tout-puissant, invincible, me détournait de toi, ma volonté n'obéissait plus à ma raison.

— Oui! que peut-on contre l'amour? Je sais à quel point il vous dompte, moi qui en vain ai essayé de te haïr. Oui! tu les as éprouvées ces tortures aiguës, ces attentes sans but, ces rêves fiévreux, ces espoirs qui ne veulent pas mourir, tu les as connus ces sanglots qui ne soulagent pas, ces larmes qui brûlent comme une pluie de feu. En proie à un amour impossible, tu as souffert autant que moi. N'est-ce pas que c'est affreux et que tu as pour moi quelque compassion?

— Pour réparer le mal que je t'ai fait, je voudrais donner ma vie.

— N'est-ce pas qu'on n'a de repos ni nuit ni jour? il semble que l'on soit au fond d'un précipice bordé de rochers abrupts, on veut remonter, puis l'on retombe. Mais je suis folle, ajouta Fatkoura, ta souffrance n'est rien auprès de la mienne, tu étais aimé.

Le prince eut un tressaillement.

— Oui, elle t'aime, je le sais, reprit Fatkoura avec un faible sourire. Crois-tu que le regard jaloux de la femme dédaignée n'ait pas su lire dans ses yeux? Comme leur fierté s'éteignait lorsqu'ils se posaient sur toi, comme sa voix, malgré elle, devenait douce quand c'était à toi qu'elle parlait, quelle inquiétude joyeuse à ton arrivée, quelle tristesse après ton départ! J'observais, chaque découverte était pour moi un coup d'épée. La rage, la haine, l'amour déchiraient mon cœur. Non, tu n'as pas souffert autant que moi.

— Ne m'accable pas, Fatkoura, dit le prince, je ne méritais pas un tel amour, vois comment je l'ai récompensé. Tu es là mourante par ma faute, et je ne puis te sauver. L'horrible douleur qui m'étreint en ce moment te venge bien des souffrances que je t'ai causées.

— Je suis heureuse maintenant, dit Fatkoura, j'aurais pu mourir avant ton arrivée, et je suis près de toi.

— Mais tu ne mourras pas! s'écria le prince. Suis-je fou d'être là inactif, stupide d'épouvante, au lieu de te porter secours, de faire panser ta blessure! Tu es jeune, tu guériras.

— A quoi bon! dit Fatkoura. M'aimeras-tu après?

— Je t'aimerai comme je t'aime, avec une tendresse infinie.

— Comme on aime une sœur, murmura Fatkoura avec un sourire amer. Laisse-moi mourir.

— Hélas! ce sang qui s'échappe et emporte ta vie ! s'écria le prince, fou de douleur.

Il se mit à pousser des cris violents. Ils furent entendus. Des soldats, des serviteurs envahirent la salle. Le général Signénari vint aussi, tout sanglant encore de la bataille. On s'écarta sur son passage.

— Qu'arrive-t-il, prince? s'écria-t-il.

— Un médecin, par grâce, et tout de suite, dit Nagato; ma fiancée s'est frappée d'un coup de poignard pour échapper aux outrages de l'infâme Toza; elle se meurt.

Fatkoura avait perdu connaissance.

Le médecin du palais arriva bientôt. Il découvrit la blessure et fit, en la voyant, une grimace peu rassurante.

— Elle ne s'est pas ménagée, dit-il.

— Peut-on la sauver? demanda le prince de Nagato.

Le médecin secoua la tête.

— Je ne le crois pas, dit-il, le fer est entré trop profondément. Lorsque j'aurai pansé la blessure, le sang ne coulera plus au dehors, mais il s'épanchera intérieurement et l'étouffera.

— Et si tu ne fermais pas la blessure?

— La femme serait morte dans quelques minutes.

Le médecin rapprocha les lèvres de la blessure. Lorsqu'il toucha la plaie vive, Fatkoura n'eut aucun tressaillement. Il secoua la tête une seconde fois.

— Mauvais symptôme, murmura-t-il.

Lorsque le pansement fut terminé, il introduisit entre les lèvres de la jeune femme le goulot d'un petit flacon qui contenait une liqueur réconfortante; il la lui fit boire toute.

Bientôt Fatkoura rouvrit les yeux; elle était toujours appuyée sur les genoux de Nagato. Tika, à ses pieds, sanglotait.

Elle promena un regard mécontent sur ceux qui emplissaient la chambre; d'un geste lent et pénible elle fit signe qu'on les éloignât.

Signénari les fit sortir et s'éloigna lui-même; il ne resta que le médecin et Tika.

— Tu m'as désobéi, Ivakoura, dit la mourante d'une voix qui s'affaiblissait; tu as appelé du monde, pourquoi?

— Je voulais te sauver.

— Je suis perdue... Sauvée plutôt, ajouta-t-elle, qu'aurais-je fait dans ce monde?

Des spasmes la prirent, elle étendit les bras, le sang l'étouffait.

— De l'air! cria-t-elle.

Tika se précipita et ouvrit toutes les fenêtres. Alors sa maîtresse la vit.

— Adieu, Tika, dit-elle, tu vois bien qu'il n'était pas vaincu, qu'il n'était pas mort! Nous ne parlerons plus de lui.

La jeune suivante pleurait le visage dans les mains.

Fatkoura releva son regard sur le prince.

— Laisse-moi te voir, dit-elle, il y a si longtemps que mes yeux n'ont pas reflété ton visage! comme tu es beau, mon bien-aimé! — Vois-tu, continua-t-elle, s'adressant au médecin, c'est mon époux, il venait me tirer de captivité, mais Toza m'a outragée et je me suis jetée dans la mort.

Elle parlait d'une voix entrecoupée, sourde, de plus en plus faible. Ses yeux s'agrandissaient, une pâleur de cire envahissait son visage.

— Tu parleras de moi à ton père, Ivakoura, reprit-elle; il m'aimait bien, lui! Je l'avais dit que je ne reverrais plus le château. J'étais presque heureuse là-bas. J'ai vu la chambre où tu es né, tes vêtements d'enfant... Ah! je t'ai bien aimé!

Elle haletait; des gouttes de sueur perlaient sur son front. Elle arracha le bandage de sa blessure.

— Ivakoura, dit-elle, je ne te vois plus;

penche-toi vers moi... plus près... Ah! s'écria-t-elle tout à coup, partir lorsqu'il est là!

— Elle meurt! cria le prince éperdu.

— Elle est morte, dit le médecin.

Tika poussa un hurlement de douleur. Le prince cacha son visage dans ses mains.

— Toute souffrance est finie pour elle, dit le médecin; elle se repose et oublie ses douleurs dans la tranquillité sereine du dernier sommeil.

XXIV

LE TRAITÉ DE PAIX

Hiéyas consentait à mettre fin à la guerre, mais, comme l'avait dit Fidé-Yori, ses conditions étaient rudes.

— J'exige, avait-il dit, l'exécution d'une des trois propositions suivantes : que Fidé-Yori abandonne la forteresse et qu'il aille passer sept ans à Yamato; que l'on me donne Yodogimi comme otage ou que l'on démolisse les murs et que l'on comble les fossés du château d'Osaka.

La dernière proposition seule était acceptable. Ce fut l'avis des généraux réunis en conseil de guerre. Yoké-Moura, cependant, considérait la destruction des remparts comme déplorable.

— Cette paix sera de courte durée, disait-il, et, si la guerre reprend, que deviendrons-nous avec notre château démantelé ?

Il était d'avis de laisser partir Yodogimi.

— Ma mère! Y songes-tu, s'écria le siogoun. Une fois un tel otage entre ses mains,

nous ne serions plus que les esclaves de Hiéyas.

— C'est vrai, s'écria le général Harounaga, on ne peut songer à cela.

— Nos murs une fois démolis, nous sommes sans défense. La guerre valait mieux qu'une paix semblable, reprit Yoké-Moura.

Il eût volontiers envoyé Yodogimi, il s'inquiétait peu d'une femme.

— Hiéyas a spécifié, dit quelqu'un, que les fossés devront être comblés de façon à ce que les enfants de trois ans puissent y descendre et en remonter sans peine.

— Dix mille ouvriers devront en toute hâte abattre les murailles, dit un autre.

Yoké-Moura soupira.

— Il faut accepter cela, dit le siogoun, nous y sommes contraints. A la moindre velléité de guerre, nous relèverons les murs, nous recreuserons les fossés.

— Puisque tu l'exiges, dit Yoké-Moura, je me range à ton avis; démolissons la forteresse.

— C'est le général Signénari que je charge d'aller dans le camp de Hiéyas afin d'échanger les traités de paix; il me représentera dignement et, j'en suis sûr, saura se conduire noblement dans cette affaire délicate.

— Je m'efforcerai de mériter la confiance

que tu me témoignes, dit Signénari. J'attends tes ordres pour le départ.

— Tu as à peine essuyé le glaive qui vient de châtier la province de Toza, dit le siogoun, si tu as besoin d'un jour de repos, prends-le.

— Je partirai ce soir, dit Signénari.

Le jour même, en effet, le jeune général, accompagné d'une escorte nombreuse et magnifique, partit pour le camp de Hiéyas.

Hiéyas, après l'incendie de la forêt, dans lequel une partie de ses hommes avaient péri, s'était installé dans la plaine voisine. Il ne voulait pas abandonner cette position si proche d'Osaka. Du renfort lui était arrivé; il avait alors marché contre Harounaga, qui occupait encore Soumiossi. Le général avait été battu et son armée mise en déroute. Cependant Hiéyas n'avait laissé qu'une avant-garde sur l'emplacement conquis et avait regagné son camp. C'était là que lui était parvenu l'ordre de faire la paix émanant du mikado. Hiéyas avait alors appelé près de lui quelques-uns des seigneurs de son conseil : Ovari, Dathé, Todo, Couroda; tous furent d'avis qu'il était impossible de résister à l'ordre du fils des dieux; qu'il fallait céder en apparence, mais créer un obstacle à la signature du traité.

— Faisons en sorte que Fidé-Yori refuse

de signer la paix, disait Hiéyas. De cette façon, c'est sur lui que la colère du ciel tombera.

A sa grande surprise, on annonça à Hiéyas l'arrivée d'un envoyé d'Osaka. Fidé-Yori acceptait donc les conditions imposées.

— Quel est celui qu'il envoie? demanda Hiéyas.

— Le général Signénari.

Le jeune guerrier, dont l'héroïsme était connu, inspirait une profonde estime même à ses ennemis. Lorsqu'il arriva dans son costume militaire et traversa le camp à cheval, les princes souverains le saluèrent.

Signénari ne répondit pas aux saluts.

— Que signifie cet orgueil? demanda un seigneur.

Quelqu'un dit :

— Il représente le siogoun Fidé-Yori, il ne doit pas saluer.

On l'introduisit sous la tente du maître.

Hiéyas était assis au fond sur un pliant, à droite et à gauche on avait disposé des nattes sur le sol. Les princes, les généraux étaient présents.

On voulut faire asseoir Signénari à côté des princes, mais il sembla ne pas comprendre et s'assit en face de Hiéyas.

— C'est juste, dit un seigneur à voix basse, ce guerrier, malgré sa grande jeunesse, a

déjà acquis la dignité et la prudence d'un vieillard.

Signénari déroula un papier.

— Voici les paroles de mon maître, du siogoun Fidé-Yori, fils du siogoun Taïko-Sama, dit-il. Et il lut le rouleau qu'il tenait entre ses mains : « Moi, Fidé-Yori, général en chef des armées du mikado, je consens, pour mettre fin à la guerre injuste que m'a déclarée Hiéyas, et qui désole le royaume, à accepter une des conditions imposées par mon adversaire, à la conclusion de la paix : je démolirai la première muraille de la forteresse d'Osaka et je comblerai les fossés, donc, toute hostilité cessera et l'on déposera les armes. » « J'ai écrit ceci en toute sincérité, le quinzième jour de la deuxième lune d'Automne, la dix-neuvième année du Nengo Kaï-Tio, et je signe avec mon sang : Fidé-Yori. »

— S'il en est ainsi, dit Hiéyas de sa voix faible et tremblante, j'accepte la paix.

Il fit apporter de quoi écrire et dicta à un secrétaire :

« Moi, Minamoto Hiéyas, proclamé siogoun par le prédécesseur de Go-Mitzou-No, au nom du siogoun Fidé-Tadda, en faveur duquel j'ai abdiqué, je consens à mettre fin à la guerre, à la condition que Fidé-Yori fera jeter à bas les murailles du château d'Osaka et combler ses fossés, de façon à ce que

les enfants de trois ans puissent y descendre et en remonter en se jouant. »

On tendit à Hiéyas un pinceau neuf et une longue aiguille, avec laquelle il devait se piquer le bout du doigt afin de signer avec son sang.

Il se piqua faiblement et n'obtint qu'une gouttelette pâle; il signa néanmoins, et l'on passa le traité à Signénari.

— Ceci ne peut suffire, dit le général en jetant les yeux sur le papier, le sang est trop pâle. Ton nom est illisible, recommence.

— Mais, dit Hiéyas, je suis vieux, je suis faible et malade; pour moi, une goutte de sang est précieuse.

Signénari feignit de ne pas entendre.

Hiéyas, en soupirant, se piqua de nouveau et renforça sa signature; alors seulement, le jeune général lui donna le traité signé par Fidé-Yori.

XXV

CONFIDENCES

Une joie folle emplissait Osaka. Cette ville de plaisir, de luxe, de fêtes perpétuelles avait en horreur la guerre, les conflits politiques, les deuils, toutes choses qui l'empêchaient de se divertir, le divertissement étant pour les habitants le but principal de la vie. C'était donc fini ! On pouvait donc remplacer le visage qu'allongeaient la tristesse et l'inquiétude par la face élargie et épanouie dans le rire. A la première nouvelle de la paix, toute la ville se mit à danser, les matelots sur les quais du Yodo-Gava, les marchands au seuil de leurs maisons, les serviteurs dans les cours des palais. Les riches particuliers, les fonctionnaires, les nobles n'étaient pas moins satisfaits, s'ils mettaient un peu plus de réserve dans la manifestation de leur joie. Les princesses surtout étaient heureuses : confinées dans leurs palais, séparées de leurs époux, elles avaient cru vieillir dans cette guerre. On se réveillait d'un cauchemar. Il

allait être permis encore d'être belle, de sourire, de se parer.

Elles couraient aux grands coffres de laque et en tiraient, au milieu d'un parfum de musc et de bois précieux, les robes superbes qu'elles y avaient ensevelies pour adopter des toilettes plus sombres. C'était sur le sol un amoncellement admirable de satin, de soie, de crêpe des couleurs les plus tendres. Mais on trouvait ces toilettes un peu fanées et froissées, et l'on faisait venir les fabricants, les tailleurs, les brodeuses.

La cour annonça pour le soir même une fête sur l'eau, à laquelle pourraient prendre part les riches habitants d'Osaka. Ce fut une fièvre. On n'avait que peu de temps pour se préparer, pour orner les embarcations.

Le soir vint; le fleuve s'illumina.

Des milliers de barques, portant des guirlandes de lanternes, quittèrent les rives et se mirent à glisser lentement en remontant et en descendant le fleuve.

Les bateaux de la cour arrivèrent bientôt. Plus larges, plus beaux que les autres embarcations, ils étaient tapissés d'étoffes de soie qui débordaient et traînaient sur l'eau, éclairés par d'énormes lanternes rondes en gaze ou en verre peint, environnés du frissonnement multicolore d'innombrables banderoles. Sous l'abri de tentes magnifiques,

étendues nonchalamment sur des coussins, au milieu des plis nombreux de leurs toilettes, des femmes gracieuses apparaissaient à la clarté douce des lumières. On voyait luire les broderies de leur kirimon et les grandes épingles rayonnantes de leurs coiffures. Des seigneurs étaient près d'elles, leur disant mille folies dont elles riaient en renversant un peu la tête. De longs serpents lumineux dansaient sur l'eau.

A l'endroit le plus large du fleuve, là où les berges sur un long espace sont taillées en vastes gradins, des pièces d'artifice étaient disposées sur des radeaux : on attendait pour les allumer l'arrivée de la cour. Une foule immense, tapageuse et pleine de joie était échelonnée sur les gradins des rives et regardait la fête. Les spectateurs, les uns debout, les autres assis ou couchés, avaient tous avec eux une lanterne et participaient à l'illumination. Les tonneaux de saké ne manquaient pas : on les faisait dégringoler du haut des berges; ils roulaient, rebondissaient au milieu des cris et des rires. Quelques-uns tombèrent à l'eau, ce fut toute une comédie pour les rattraper; plusieurs sombrèrent; néanmoins, tout le monde fut bientôt ivre.

Fidé-Yori assistait incognito à la fête. Il montait, avec le prince de Nagato, une bar-

que légère peu éclairée. Deux hommes debout à l'avant la dirigeaient.

A demi couchés sur des coussins, les deux amis regardaient le va-et-vient des bateaux, silencieusement.

La voix claire des chanteuses de légendes nationales se faisait entendre, accompagnée par le biva ou le semsin. Des orchestres passaient et étouffaient, sous leurs bruyantes musiques, la douce chanson féminine. Mais, tout à coup, les pièces d'artifice éclatèrent; des fusées filèrent dans toutes les directions, des gerbes de feu s'épanouirent et laissèrent retomber des pluies d'étoiles. Une fois commencés les feux d'artifice ne s'interrompirent plus, on renouvelait les pièces à mesure qu'elles s'envolaient en fumée. C'étaient des sifflements, des pétillements, des irradiations continuels.

La barque où était Fidé-Yori croisa celle qui portait sa mère Yodogimi. La princesse, pleinement éclairée, apparaissait dans une toilette resplendissante. Son bateau était entièrement tapissé de brocart d'or; la tente, de satin pourpre, avait à chaque angle des glands de perles. Le général Harounaga, complètement ivre, riait bruyamment, renversé sur les coussins.

Le siogoun détourna la tête. La barque

passa. Fidé-Yori entendit encore un instant les éclats de rire du soldat.

Le prince de Nagato rêvait; il ne regardait rien que le reflet des lumières dans l'eau; il croyait y voir frissonner des braises, des pierreries, des flammes, des métaux en fusion. Il s'arracha à sa rêverie, cependant, trouvant que le silence se prolongeait trop longtemps, il leva les yeux sur le siogoun. Le visage de Fidé-Yori exprimait une mélancolie profonde; pourtant, chaque bateau qui passait, le jeune homme le fouillait d'un regard avide.

Nagato l'examina quelques instants.

— Que cherche-t-il donc? se demanda-t-il.

Fidé-Yori cherchait évidemment quelqu'un; il poussait un profond soupir chaque fois qu'il était déçu dans son espoir.

— Maître, dit enfin Ivakoura, le peuple entier est aujourd'hui dans la joie. Je croyais que la tristesse s'était réfugiée dans mon seul cœur, mais je vois que tu en as gardé une part.

— Je devrais paraître heureux, en effet, dit Fidé-Yori; mais, à toi, je me montre tel que je suis. Vois-tu, ami, une blessure morale qui ne veut pas guérir me torture. Le royaume est en paix, mon cœur ne l'est pas.

— Qu'as-tu donc, mon prince bien-aimé? dit Nagato; t'en souviens-tu, il y a quelques

jours, tu m'as promis de me confier ton chagrin.

— Je voulais le faire depuis longtemps ; je ne sais quelle étrange pudeur m'a retenu ; il me semblait que ce sentiment si doux et si cruel que j'éprouvais pour la première fois, celle qui l'avait inspiré devait être la première à le connaître.

— Tu es amoureux, ami, je m'en doutais. Mais pourquoi souffres-tu par cet amour ?

— Celle que j'aime m'a sauvé la vie, je ne l'ai vue qu'une fois, elle se nomme Omiti ; c'est tout ce que je sais d'elle, dit le siogoun.

— Pauvre cher prince ! s'écria Nagato ; et tu n'as pas su la retrouver?

— Hélas !

— Sais-tu à quelle classe elle appartient?

— C'est une fille noble, dit Fidé-Yori ; son langage, sa mise me l'ont révélé. Mais fût-elle au rang des réprouvés, si jamais le ciel permet que je la retrouve, elle sera ma femme.

— Nous la chercherons ensemble, dit Nagato.

— Je la cherche en ce moment même au milieu de cette foule. Chaque bateau qui passe chargé de femmes fait battre mon cœur à coups précipités.

— Crois-tu donc qu'elle habite Osaka ? dit le prince de Nagato.

— J'en ai l'espoir et le pressentiment, dit Fidé-Yori.

— Alors elle est certainement à cette fête. Quelle est la jeune fille qui sera restée chez elle aujourd'hui?

— J'ai pensé comme toi, ami, dit le siogoun; c'est pourquoi je suis ici.

— Voyons, trace-moi en quelques mots le portrait de celle que tu aimes, dit Nagato, afin que je puisse te servir dans tes recherches.

— Elle est pleine d'une grâce exquise, petite, les yeux très-grands, elle a l'air d'une enfant; son sourire est une fleur pleine de rosée.

— Le portrait manque un peu de précision, dit Ivakoura en souriant. N'importe, cherchons; tu es là pour rectifier les erreurs que je commettrai.

Ils ordonnèrent aux bateliers de ramer rapidement et de parcourir toute la partie du fleuve sillonnée par les embarcations illuminées. Le léger bateau se mit à glisser comme une hirondelle. Il allait, venait, courait d'une rive à l'autre sans jamais se heurter aux autres barques. Pas une n'échappait aux regards scrutateurs des deux amis, mais leurs recherches demeuraient infructueuses.

— Elle se nomme Omiti; tu ne sais rien de plus? disait Nagato.

— Rien. Je crois pourtant que la famille à laquelle elle appartient fait partie de mes ennemis. En me révélant l'existence du complot, elle a refusé de m'en nommer les auteurs.

— Ah! s'écria tout à coup Nagato, vois donc cette jeune fille là-bas, n'est-ce pas celle que tu cherches? jamais je n'ai vu d'aussi beaux yeux.

Fidé-Yori se retourna vivement.

— Ah! dit-il, tu te moques, elle a les lèvres épaisses et le nez écrasé.

— C'est vrai, dit Nagato, pardonne-moi, de loin elle m'avait semblé jolie.

Le bateau qui les portait arriva au point où le fleuve s'élargissait, et d'où les pièces d'artifice continuaient à s'envoler vers le ciel.

Ce fut à son tour Fidé-Yori qui poussa un cri.

A travers une gerbe de feu il avait cru voir le visage d'Omiti, et lui ne se trompait pas.

— Là! là! cria-t-il, rejoignez ce bateau, hâtez-vous!

Les rameurs précipitamment virèrent de bord. Mais il fallait faire un détour, les grands radeaux qui portaient les pièces d'artifice encombraient le passage. Lorsqu'on les eut dépassés on ne sut quel bateau poursuivre. Fidé-Yori n'avait vu que le visage de la jeune

fille, il ne le voyait plus. La barque dans laquelle elle était passée, il n'avait pu apercevoir ni le nombre de ses lanternes, ni les couleurs de ses banderoles. D'ailleurs, il y avait à cet endroit un tel encombrement de bateaux de toutes formes, de toutes tailles, qu'il était presque impossible de se mouvoir.

Fidé-Yori tremblait d'émotion et d'inquiétude.

— Elle va m'échapper, disait-il; après une si longue attente, la retrouver pour la perdre aussitôt!

— As-tu vu de quel côté glissait la barque? demanda Ivakoura.

— Il me semble qu'elle remontait le fleuve.

— Eh bien, dirigeons-nous de ce côté; elle n'a pas pu s'éloigner aussi vite. On est comme prisonnier ici; nous la retrouverons.

Fidé-Yori reprit courage.

— Remontez le fleuve, dit-il aux bateliers.

Le jeune siogoun se penchait par dessus le rebord et regardait avidement. Quelques personnes le reconnurent. Un grand nombre de princesses de la cour, des seigneurs, des chefs de guerre, passèrent près de lui. Il revit sa mère et le général Harounaga; mais le visage qu'il cherchait ne se montrait plus.

— Nous avons peut-être été trop vite, dit-il.

Ils revinrent en arrière, puis remontèrent de nouveau.

— La fête touche à sa fin! s'écria tout à coup Fidé-Yori. Allons attendre cette barque au-dessus de l'encombrement central; lorsqu'elle s'éloignera, elle passera près de nous.

— De quel côté faut-il aller? dit Nagato.

— Du côté de la haute ville, il n'y a pas d'habitations nobles du côté de la mer.

Ils attendirent vainement; la barque ne se montra pas; elle avait descendu le fleuve et s'était dirigée du côté des faubourgs.

Fidé-Yori, découragé, rentra au palais. Le prince de Nagato s'efforçait de le consoler.

— Tu es bien certain que celle que tu as vue était celle que tu cherches? lui dit-il.

— Certes! s'écria Fidé-Yori; je n'ai vu son visage qu'une fois, mais jamais mes yeux ne l'oublieront.

— Alors, dit le prince, au lieu d'être triste, réjouis-toi. Tu t'imaginais seulement qu'elle habitait cette ville; maintenant, tu as la certitude qu'elle y réside. Nous sommes donc sûrs de la retrouver. Tu donneras une nouvelle fête, et elle y sera encore.

— Tu as raison, ami, dit Fidé-Yori; tu m'aideras; nous fouillerons la ville. Nous la retrouverons, elle sera ma femme. Alors la vie, qui a été pour moi pleine de tristesses et de déceptions, commencera à me sourire. Dès demain, n'est-ce pas? nous nous mettrons

en campagne, avant qu'une nouvelle fête soit organisée; nous étudierons la ville quartier par quartier; nous tâcherons de lui arracher son secret. Ah! tu m'as rendu le courage, tu m'as fait presque joyeux!

L'espérance illuminait les yeux du jeune siogoun, un sourire entr'ouvrait ses lèvres.

Tout à coup un nuage passa sur son front.

— Combien je suis égoïste et cruel! s'écria-t-il. Toi, mon ami le plus cher, mon frère dévoué, tu viens de perdre la femme que tu aimais, elle est morte d'une mort affreuse, et j'insulte à ta douleur en te parlant de mon amour et de mon espoir. J'ose être joyeux quand tu es désolé.

— Maître, dit Nagato, je ressens un profond chagrin de la perte de celle qui est morte pour moi, j'éprouvais pour elle une affection fraternelle, mais ma fiancée n'était pas la femme que j'aimais.

— Que dis-tu, s'écria Fidé-Yori, tu me retires un poids énorme de dessus le cœur, je te croyais à jamais désespéré. Tu peux donc être heureux encore, autant que moi.

Ivakoura secoua la tête.

— Mon amour est fait de lumière et d'ombre, dit-il. Je ne serai jamais complétement heureux; il comporte une part de joie céleste et une part de souffrances profondes; tel qu'il est, cependant, c'est toute ma vie.

— Qui donc aimes-tu? dit Fidé-Yori.

— Oh! maître, dit le prince, en mettant la main sur ses yeux, ne me le demande pas.

— C'est si doux de parler de l'être aimé. Vois, depuis que tu es mon confident, ma peine a diminué de moitié.

— Je suis condamné au silence.

— Même vis-à-vis de moi? C'est ainsi que tu m'aimes? Je regrette de t'avoir ouvert mon cœur.

— Dès que je t'aurai avoué quelle est celle que j'aime, tu ne m'en reparleras jamais.

— Est-ce ma mère?

— Non, dit Nagato en souriant.

— Qui est-ce? Je t'en conjure, dis-le moi!

— La Kisaki.

— Malheureux! s'écria Fidé-Yori.

Et, ainsi que l'avait prédit le prince, il n'ajouta pas un mot.

Le lendemain, on commença à démolir les murs de la forteresse. Dix mille hommes s'y acharnèrent : ils résistaient. On ne savait comment s'y prendre; les pierres s'appuyaient à un talus de terre, elles y étaient comme enchâssées. En haut, sur le terre-plein qui formait une vaste terrasse, des cèdres s'élevaient et répandaient de l'ombre. On s'attaqua d'abord aux tours qui se projetaient de loin en loin en avant des murailles; on les

jeta dans le fossé, puis on arracha des blocs du rempart, on vint à bout du travail. Seulement, les murailles démolies semblaient se dresser encore; les pierres n'y étaient plus, la montagne de terre restait; mais le fossé était comblé.

Pendant que cette œuvre de destruction s'accomplissait, la ville continuait à se réjouir. Fidé-Yori avait fait fondre une cloche énorme et l'avait dédiée solennellement au temple de Bouddha; sur cette cloche il avait fait graver ceci : *Désormais, ma maison sera tranquille.*

A l'occasion de cette dédicace, des réjouissances publiques avaient eu lieu. Maintenant on annonçait une représentation splendide au principal théâtre d'Osaka. On devait mettre au jour un drame nouveau : le *Taïko-ki*, c'est-à-dire l'histoire de Taïko. Cette œuvre semi-historique venait d'être écrite à la gloire du père de Fidé-Yori. Le moment était bien choisi pour la représenter; aussi se hâtait-on de tout préparer. Mais la mise en scène devait être très-soignée, on n'avait pu encore fixer le jour de la représentation.

On ne parlait que de cela dans la ville. Les places étaient toutes retenues à l'avance; on les payait de cinq à six kobangs (1). Les

---

(1) Soixante à soixante-dix francs.

femmes devenaient folles au milieu des préparatifs de leurs toilettes; les tailleurs, les brodeuses haletaient. On vantait les mérites de l'acteur principal qui devait remplir le rôle de Taïko. Tout le monde le connaissait; il était célèbre. On l'avait surnommé Nariko-Ma, la « Toupie-Ronflante. »

Fidé-Yori, lui aussi, attendait impatiemment le jour de la représentation. Il espérait qu'Omiti y viendrait et là, du moins, elle ne pourrait lui échapper. Ses recherches dans la ville avec le prince de Nagato n'avaient eu aucun résultat. Il n'était pas aussi aisé qu'ils l'avaient cru de pénétrer dans toutes les maisons et de s'informer d'une jeune fille. Ils avaient commencé par les demeures des nobles. Là, c'était plus facile. Le siogoun honorait d'une visite incognito les épouses des seigneurs absents, il avait la fantaisie de voir la famille des princesses, il passait ainsi en revue toutes les jeunes filles nobles d'Osaka. Pour pénétrer chez les riches particuliers les deux amis furent contraints de se déguiser, et ils n'étaient pas toujours bien reçus. Leurs ruses pour se faire montrer les filles de la maison variaient; ils prétendaient avoir vu tomber de la manche d'une jeune fille un objet d'une valeur inestimable qu'ils ne voulaient rendre qu'à elle. Ou bien ils se disaient envoyés par un vieillard au désespoir

qui venait de perdre sa fille unique et qui cherchait une enfant du même âge lui ressemblant un peu afin de lui laisser sa fortune qui était immense. Cette dernière invention du prince de Nagato réussissait assez bien, mais la besogne était rude, ils avaient déjà employé huit jours à ces recherches et ils n'avaient encore visité que les palais et une rue d'Osaka.

— Jamais nous n'arriverons à voir toutes les maisons de cette ville immense, disait Fidé-Yori, nous sommes fous.

— Nous risquons de vieillir avant de trouver ce que nous cherchons, répliquait Nagato. N'importe, cherchons toujours, peut-être dans la prochaine demeure où nous pénétrerons la rencontrerons-nous.

Fidé-Yori soupirait.

— Attendons le jour où le théâtre ouvrira ses portes, dit-il.

Enfin, de grandes affiches peintes sur des étoffes de soie ou sur des papiers de couleur annoncèrent la date de la représentation.

— C'est au théâtre que nous la verrons; elle y sera, j'en suis sûr, disait le siogoun se rattachant à cette espérance.

XXVI

LE GRAND THÉATRE D'OSAKA

Sur un des plus vastes canaux qui coupent en tous sens la ville d'Osaka, le théâtre déploie sa large façade, surmontée de deux toitures. On peut donc arriver au spectacle en bateau; on peut aussi s'y rendre à pied ou en norimono, car un quai pavé de dalles bleues s'étend devant le bâtiment et le sépare du canal.

Deux gigantesques bannières en soie bleue, couvertes de caractères chinois, sont accrochées à des mâts à chaque angle de la façade, elles dépassent de beaucoup les toits de l'édifice. Sur de grands tableaux, à fond d'or, les scènes principales des pièces que l'on va représenter sont peintes avec une richesse de couleur inouïe. On voit des guerriers, des princesses, des dieux, des démons dans les attitudes les plus exagérées. Souvent la peinture est remplacée par une combinaison d'étoffes disposées en relief, velours, crêpe ou satin, qui figurent les vêtements des person-

nages et produisent le plus brillant effet. Sous les toitures sont accrochées aux poutres rouges qui s'entrecroisent d'énormes lanternes, rondes au rez-de-chaussée, carrées à l'étage supérieur. Sur la crête du toit, un animal fantastique, chien ou lion, s'avance vers la façade en ouvrant sa large gueule, en hérissant sa queue et sa crinière.

Dès huit heures du matin, l'heure du dragon, la foule s'amassait devant la façade du Grand-Théâtre. Ceux qui n'avaient pas l'espoir de pouvoir y entrer voulaient au moins jouir du spectacle brillant de l'arrivée des riches particuliers et des femmes élégantes.

De chaque côté de la porte principale à laquelle on accède par un large escalier, sont dressées de hautes estrades sur lesquelles plusieurs délégués des acteurs de la troupe s'avancèrent, en toilette de ville, l'éventail à la main. Dans un style pompeux, avec des gestes et des grimaces réjouissants, ils vantèrent au public les pièces que l'on allait représenter, la splendeur des costumes et de la mise en scène, le mérite incomparable des acteurs; puis, lorsque ce sujet fut épuisé, ils amusèrent la foule par toutes sortes de plaisanteries, de quolibets, d'anecdotes débités avec une gravité comique et accompagnés du mouvement perpétuel de l'éventail, manié d'une façon habile et gracieuse.

Bientôt le public favorisé, qui a pu retenir des places à l'avance, arrive de tous côtés. Sur les deux ponts qui se courbent au-dessus du canal à droite et à gauche du théâtre, les norimonos, les cangos, s'avancent au pas régulier des porteurs et se succèdent sans discontinuer; de toutes les rues débouchent d'autres palanquins. La laque noire luit au soleil, les toilettes des femmes, qui se hâtent d'entrer, ont l'éclat frais de fleurs épanouies. Quelques jeunes hommes arrivent à cheval; ils jettent la bride au valet qui les précédait en courant et gravissent rapidement l'escalier du théâtre. Abritées sous de larges parasols, plusieurs familles s'avancent à pied. Sur le canal, un encombrement de bateaux assiége le débarcadère, les bateliers échangent des injures, les femmes mettent pied à terre avec de petits cris d'effroi. Elles sont suivies par des servantes qui portent des coffres magnifiques en ivoire sculpté, en nacre, en bois de santal. La salle est bientôt remplie et l'on ferme les portes.

A l'intérieur, le théâtre a la forme d'un carré long. Le parterre est divisé par des cloisons basses en une série de compartiments égaux : aucun chemin ménagé pour gagner ces sortes de casiers, c'est sur la crête de ces petites murailles de bois assez larges pour qu'on puisse y poser les deux pieds que

l'on s'aventure pour atteindre le compartiment qui vous est réservé. La pérégrination n'est pas sans péril, elle s'accomplit au milieu de cris et d'éclats de rire. Les femmes embarrassées dans leurs belles toilettes avancent avec précaution, trébuchant quelquefois, les hommes leur tendent les bras pour les faire sauter dans les compartiments. Quelques-unes préfèrent s'asseoir sur la cloison et se laisser glisser. Chaque casier peut contenir huit personnes, elles s'accroupissent à terre sur une natte, et, dès qu'elles sont installées, un serviteur, attaché au théâtre, leur apporte, sur un plateau de laque, du thé, du saké, un petit brasier et des pipes.

Au-dessus du parterre, deux rangs de loges s'étendent sur trois côtés de la salle, le quatrième côté est occupé par la scène. Ces loges, très-richement ornées de dorures et de peintures sur des fonds de laque rouge ou noire, sont les places les plus recherchées du théâtre, celles de l'étage supérieur surtout. C'est là que les coquettes les plus élégantes étalent la magnificence de leurs toilettes. La vue de la salle est une fête pour les yeux; la plupart des femmes sont charmantes avec leur teint mat et blanc, leur chevelure luisante, leurs yeux sombres; les frissons de la soie, les cassures brillantes du satin, l'éclat des couleurs et des broderies forment

un ensemble joyeux et superbe. Les femmes mariées sont facilement reconnaissables à leurs dents noircies à l'aide d'un mélange de limaille de fer et de saké, à leurs sourcils arrachés, à la ceinture de leur robe nouée par un nœud énorme sur le ventre. Les jeunes filles font le nœud sur les reins et laissent à leurs dents leur blancheur naturelle. Elles se coiffent aussi différemment. Au lieu de laisser pendre leurs cheveux en une longue torsade ou de les rassembler en une seule masse au sommet de la tête, elles les relèvent sur le front, les disposent comme des ailes de chaque côté du visage et en forment un chignon compliqué et volumineux. Voici une femme qui a remplacé les épingles d'écaille qui traversent d'ordinaire toutes les coiffures par des épingles non moins longues, mais qui sont en or ciselé. Ses voisines ont préféré n'orner leurs cheveux qu'avec des fleurs et des cordons de soie.

Les hommes ne sont pas moins parés que les femmes, le crêpe, le brocart, le velours ne leur sont pas interdits; quelques-uns ont sur l'épaule une écharpe brodée, dont l'un des bouts pend par devant; plus l'écharpe est longue, plus le personnage qui la porte occupe un rang élevé dans la société; lorsqu'il salue un supérieur il doit s'incliner jusqu'à ce que l'écharpe touche le sol; donc

plus elle est longue, moins il se penche. Plusieurs seigneurs protégés par l'incognito, le visage caché dans un capuchon de crêpe noir qui ne laisse voir que les yeux, emplissaient les loges du premier étage, mais l'une d'elles, toute proche de la scène, demeurait vide; elle s'ouvrit brusquement et une femme parut.

Les assistants ne purent retenir un cri de stupeur en reconnaissant Yodogimi. Etait-ce possible? la mère du siogoun entrant ouvertement dans un théâtre! Avait-elle donc perdu tout respect des usages, des convenances, d'elle-même? Le voile de gaze légère qui s'accrochait aux grandes épingles de sa coiffure et passait sur son visage, s'il indiquait l'intention de garder l'incognito, ne masquait nullement la princesse : on l'avait reconnue au premier coup d'œil. Cependant, l'étonnement fit bientôt place à l'admiration. On lui sut gré de n'avoir pas caché son charmant visage que ce voile fin embellissait encore. De plus, la toilette extraordinaire que portait Yodogimi émerveillait la foule : le tissu de sa robe était d'or pâle, couvert de perles fines et de grains de cristal; elle semblait toute ruisselante, on eût dit que des étoiles étaient prisonnières dans les plis de l'étoffe. La princesse sourit en voyant avec quelle promptitude le premier mouvement de mécontentement avait été dompté par l'ad-

miration. Elle s'assit lentement, et lorsqu'elle fut installée, on aperçut debout derrière elle un guerrier masqué.

Mais on entendait de vagues frissons de gongs, quelques roulades de flûtes, quelques coups étouffés frappés sur les tambourins. Les musiciens prenaient leurs instruments; on allait donc commencer.

Le public se retourna vers la scène; elle était fermée par une toile couverte de losanges et au centre de laquelle apparaissait, sur un disque rouge, un gigantesque caractère chinois : c'était le nom de la Toupie-Ronflante, l'acteur fameux qui n'avait pas son pareil. Un riche marchand de soieries lui avait dédié cette toile; elle ne devait être remplacée que le jour où la Toupie-Ronflante serait surpassé ou égalé par un de ses confrères.

Le rideau s'agita, et un homme, le soulevant un peu, passa par dessous. Dès qu'il apparut, le brouhaha qui emplissait la salle cessa brusquement. L'homme saluait le public avec toute sorte de simagrées. Il était vêtu comme un riche seigneur et tenait entre ses mains un rouleau de papier qu'il commença à dérouler.

On attendait ses paroles dans un silence profond. Cependant tous savaient bien que personne n'en pourrait démêler le sens, car

telle est la mission de cet individu : il doit parler sans être compris. Si l'on découvre quelque chose du véritable sens de ce qu'il lit sur son rouleau, il a manqué son but. Cependant il doit lire le texte exactement, sans en passer un mot, sans rien ajouter. Cet écrit contient le résumé de la pièce qui va être jouée, le nom des personnages, des acteurs, des lieux où l'action se passe. L'annonciateur, en coupant les mots, les phrases, en s'arrêtant où il ne faut pas, en joignant ce qui doit être séparé, arrive à défigurer complétement ce texte, à créer des quiproquos, à produire des phrases bouffonnes dont le public rit aux larmes. Cependant on prête l'oreille, on essaye de reconstituer le sens véritable. Mais l'annonciateur est habile : il se retire sans qu'on ait pu découvrir de quoi il s'agit.

Lorsqu'il a disparu, une musique formidable se fait entendre derrière la scène et le rideau se lève.

La scène représente une chambre élégante avec une large fenêtre qui ouvre sur un paysage. De riches paravents, un lit, c'est-à-dire un matelas de velours et des coussins, meublent la chambre.

Le public reconnaît tout de suite le décor d'une des pièces le plus en vogue du répertoire.

— C'est le troisième acte du *Vampire*, murmure-t-on de tous côtés.

Un jeune seigneur paraît sur la scène. Il est triste, le remords l'accable. Il a cédé aux séductions d'une enchanteresse qui le poursuivait, mais il s'est laissé vaincre seulement par la puissance de la magie; il aime une jeune femme qu'il vient d'épouser, mais il s'est rendu indigne d'elle; il tremble de la revoir.

La voici qui arrive le front penché.

— Hé quoi! cher époux! dit-elle, après quelques jours de mariage, c'est ainsi que tu me délaisses?

Le mari proteste de sa fidélité; cependant, il la repousse lorsqu'elle veut se jeter dans ses bras. A force de larmes et de prières, la jeune femme finit par l'attendrir, il la presse sur son cœur et tous deux tombent sur le lit; mais, alors, une femme vêtue d'un costume rouge et noir arrive en dansant; ses cheveux flottent sur ses épaules, ses yeux lancent des éclairs, elle est belle d'une beauté terrible, sa danse est un enchantement; elle fait des signes mystérieux qu'accompagne une musique bizarre et entrecoupée; les deux époux tremblent de tous leurs membres; elle arrache la femme des bras du jeune homme et attire ce dernier vers elle. Il est glacé par l'épouvante, il fris-

sonne; ses dents s'entrechoquent, ses genoux se heurtent; il finit par tomber à terre sans connaissance. Alors le vampire se précipite sur lui et lui fait une morsure au cou; elle suce son sang avec délices, et ne s'interrompt que pour peindre sa joie par une danse désordonnée. Enfin, à l'aide d'un long poignard, elle fend la poitrine du jeune homme et lui mange le cœur.

Le public exprime son émotion par un long murmure et la toile tombe.

On ne joua que cet acte du *Vampire*, c'est le meilleur, le plus dramatique. Plus tard le jeune seigneur ressuscite et est rendu à son épouse.

Pendant l'entr'acte, la plus grande partie du public quitte la salle et envahit la maison de thé attenant au théâtre. On se fait servir le repas du matin, ou simplement des boissons chaudes et des friandises, au milieu d'un tapage, d'une confusion indescriptibles. Chacun se communique ses impressions sur le mérite de la pièce que l'on vient de voir, sur le jeu des acteurs; on imite leurs gestes, leurs cris, leurs contorsions; quelques-uns essayent des entrechats et des cabrioles, à la grande hilarité des assistants; d'autres jouent aux échecs, à la mourre, aux dés.

L'entr'acte est long. Les jeunes garçons qui remplissaient les rôles de femmes dans la

première pièce reparaîtront dans la seconde, et il faut leur laisser le temps de se reposer, de prendre un bain et de revêtir leurs nouveaux costumes. Mais le temps se passe agréablement : on mange, on fume, on rit, et bientôt l'on rentre au théâtre tumultueusement.

L'aspect de la salle s'est complétement transformé : toutes les femmes qui occupent les loges ont changé de toilettes et celles qu'elles ont revêtues sont plus luxueuses encore que les premières.

Les regards se tournent vers Yodogimi. On se demande ce qu'elle a pu imaginer pour que sa seconde parure soit digne de celle qui, un instant auparavant, éblouissait les spectateurs. Cette fois encore on demeure muet de surprise. Elle semble vêtue de pierreries et de flammes tissées ; sa robe est entièrement couverte de plumes d'oiseaux-mouches, de colibris, d'oiseaux de feu ; elle jette des lueurs multicolores de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de braises ardentes. On a fait un carnage de ces bijoux vivants pour arriver à couvrir l'ampleur de cette robe : elle coûte le prix d'un château.

L'annonciateur reparut ; il débita un discours non moins mystérieux que le premier et la toile se releva.

On représente cette fois une scène du Onono-Komat-Ki.

Onono-Komat était une belle jeune fille attachée à la cour de Kioto. Passionnée pour la poésie, elle s'adonna à des études sérieuses et composa des vers; mais dans son amour pour la perfection, le poëme une fois écrit elle l'effaçait à grande eau et recommençait toujours. Des jeunes gens s'éprirent de sa beauté et l'obsédèrent de leur poursuite. Elle les repoussa et continua ses études favorites, mais les amoureux évincés ne lui pardonnèrent pas son dédain; par de perfides calomnies ils la firent tomber en disgrâce. La jeune inspirée quitta le palais et s'en alla à l'aventure. Peu à peu elle devint misérable, mais son amour pour la poésie ne diminuait pas; elle contemplait les beautés de la nature et les chantait avec une rare perfection de style. L'âge vint, ses cheveux blanchirent; elle était dans le plus complet dénûment, errant de village en village, appuyée sur un bâton, un panier au bras, contenant ses poëmes et un peu de riz; elle vivait d'aumônes. Les enfants s'amassaient autour d'elle lorsqu'elle s'asseyait au seuil d'un temple; elle leur souriait doucement, leur apprenait des vers. Quelquefois un bonze venait lui demander respectueusement la permission de copier une des pièces contenues dans son panier. La douce inspirée mourut; alors seulement les haines se turent et sa

gloire éclata. Elle fut déifiée et toutes les mémoires gardèrent son souvenir.

Après avoir représenté quelques fragments de la pièce qui met en scène la vie d'Onono-Komat, on joua un intermède burlesque.

La scène se passe dans un bain public, et selon l'usage, les hommes et les femmes entièrement nus se baignent ensemble, ils se racontent les uns aux autres toutes sortes d'anecdotes comiques et font mille folies. Survient une femme enceinte, qui bientôt prise des douleurs de l'enfantement se met à pousser des cris aigus et finalement met au monde un gros garçon. Baigneurs et baigneuses accueillent cette naissance par une ronde échevelée.

Enfin le Taïko-Ki commença.

La toile se lève sur une vaste décoration représentant un campement de soldats. La tente du chef se dresse au centre plus haute que les autres.

Des envoyés arrivent tout effarés, faisant de grands gestes des jambes et des bras.

— Le chef! le chef! nous voulons le voir tout de suite! crient-ils.

Alors les rideaux de la tente s'ouvrent, et Taïko apparaît.

La Toupie-Ronflante a réussi à reproduire exactement l'attitude et le costume du héros qu'il représente. Le public manifeste sa satis-

faction. Ceux qui, dans leur jeunesse, ont vu l'illustre siogoun croient le revoir.

— Que me veut-on? dit Taïko.

Les émissaires n'osent plus parler.

— Eh bien! dit Taïko en fronçant le sourcil et en posant la main sur son sabre.

— Voici : pendant que tu bats les ennemis du pays, Mitsou-Fidé, à qui tu as confié la direction du royaume, s'est emparé du pouvoir.

A cette nouvelle, le visage de Taïko passe successivement de la surprise à l'inquiétude, à la fureur.

Un homme qui tient une lumière accrochée à l'extrémité d'une tige de bois horizontale, l'approche du visage de l'acteur afin que le public ne perde rien du jeu de sa physionomie.

— Partons! partons! s'écrie-t-il, ma présence seule peut rétablir l'ordre dans le palais.

Il confie le commandement de ses troupes à un de ses généraux et quitte la scène par un chemin qui traverse le parterre et se perd dans les plis d'une draperie.
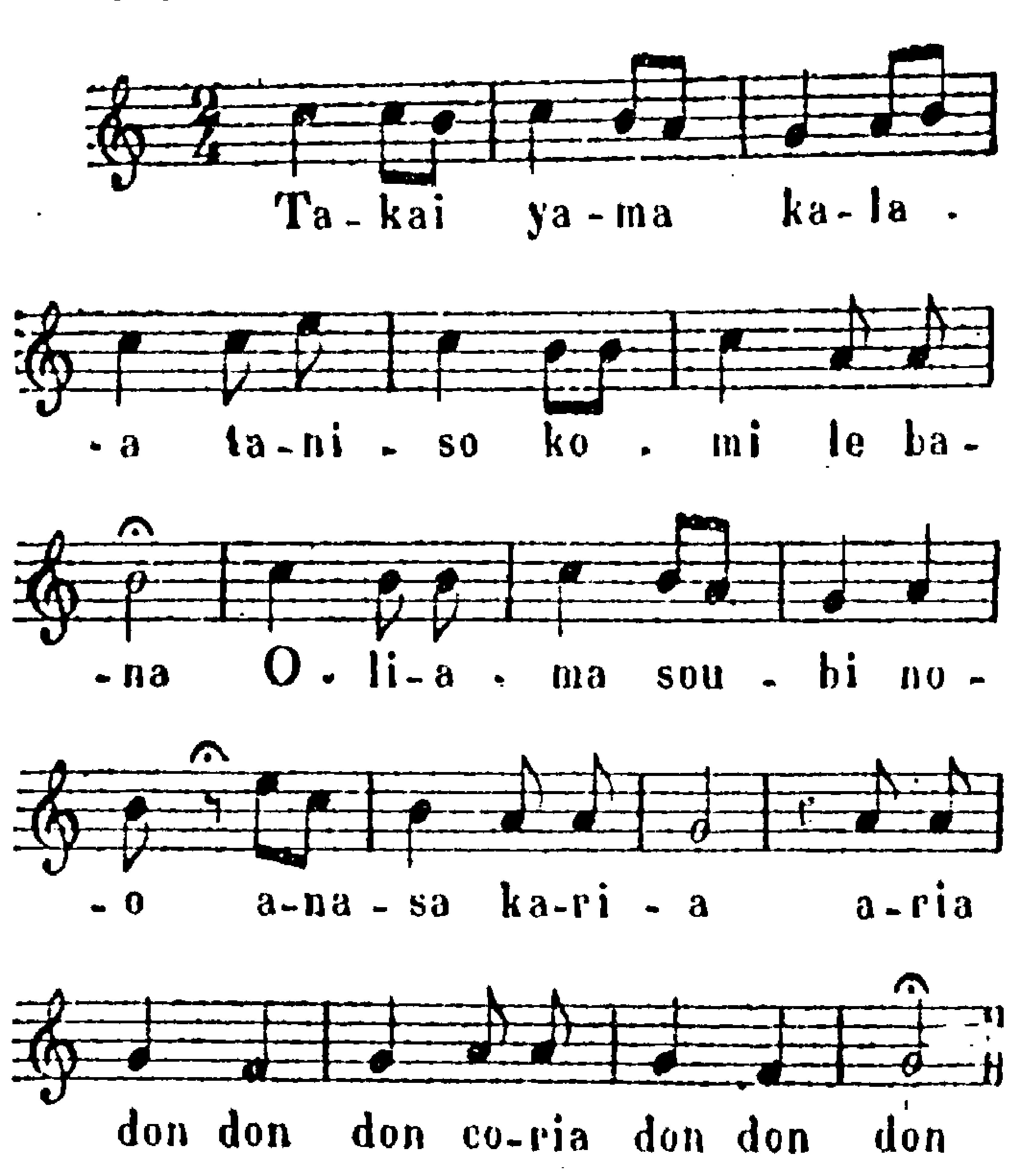
La scène pivote sur elle-même et découvre l'intérieur d'une pagode.

Taïko entre. Il demande à se reposer et à passer la nuit dans la pagode. On lui annonce que Mitsou-Fidé vient d'arriver avec sa femme et sa mère. Ils voyagent et se sont arrêtés là.

Taïko fait un bond en arrière.

— Mon ennemi si près de moi! s'écrie-t-il. Faut-il fuir? Non, il faut me déguiser.

Il se fait donner un rasoir, se rase lui-même la tête entièrement et enfile une robe de bonze. A peine l'a-t-il agrafée que Mitsou-Fidé s'avance, il jette un regard méfiant à Taïko; celui-ci, pour se donner l'air d'être à l'aise et sans inquiétude, se met à chanter une chanson naïve populaire dans le royaume entier :



— « Du haut de la montagne, je regarde au fond de la vallée.

« Les concombres et les aubergines, espoir de la récolte, sont en fleur. »

— Viens ici, bonze, dit Mitsou-Fidé. Ma mère est lasse du voyage, il faut lui préparer un bain.

— Qui aurait dit que je venais ici pour être valet de bain! s'écrie Taïko en se retournant vers le public avec un jeu de visage des plus réussis. J'obéis, ajoute-t-il tout haut.

La salle de bain n'est séparée de la chambre qui emplit la scène que par un châssis couvert de papier huilé. Taïko prépare le bain tout en amusant le public par mille réflexions étranges, accompagnées de grimaces appropriées.

La mère de Mitsou-Fidé entre en scène et demande si le bain est prêt. Sur la réponse affirmative du faux bonze, elle disparaît derrière le châssis. Mais Mitsou-Fidé vient d'apprendre que Taïko est dans la pagode, il arrive furieux demandant à hauts cris où est son ennemi.

— Il est au bain en ce moment, dit un bonze.

— Il ne m'échappera pas.

Taïko, pendant cette scène, s'esquive.

Mitsou-Fidé coupe dans le jardin une longue tige de bambou, il en aiguise la

pointe et la fait durcir au feu d'un réchaud de bronze, puis, marchant vers le châssis qui enferme la salle de bain, il perce le papier de cette lance improvisée, et croyant tuer son ennemi, tue sa mère.

— Qu'ai-je fait! s'écrie-t-il avec épouvante en entendant un cri de femme.

— Tu as tué ta mère! dit la jeune épouse de Mitsou-Fidé, qui entre pâle d'horreur et toute tremblante.

« Repens-toi! repens-toi tandis qu'elle expire, s'écrie-t-elle en chantant.

« Cette mort cruelle provoquée par ta main, c'est une vengeance du ciel.

« Ne t'avais-je pas dit : garde-toi de trahir ton maître? Tu as usurpé le pouvoir.

« Vois où l'ambition t'a conduit. Tu as tué ta mère; repens-toi au moins tandis qu'elle expire. »

— Hélas! hélas! hurle le parricide, quittons ces lieux maudits, fuyons; le remords déchire mon cœur. J'ai possédé pendant trois jours le pouvoir, la punition est terrible, ma mère tuée par ma main, je ne puis y croire!

Il se précipite dans la salle de bain, puis en ressort avec tous les signes d'un désespoir qui touche à la folie.

La scène pivote encore une fois et représente un champ. Taïko en costume de guerre, environné de soldats, attend au passage son

ennemi qui veut fuir. Mitsou-Fidé traverse la scène avec une suite peu nombreuse; il est enveloppé par les hommes de Taïko. Celui-ci, après un long discours dans lequel il accable de reproches son indigne serviteur, le fait charger de chaînes et l'emmène prisonnier.

La toile tombe; la pièce est finie.

Elle a vivement intéressé le public : il a trouvé dans certaines situations des analogies avec les événements qui viennent de troubler le pays; on a souvent substitué par la pensée Hiéyas à Mitsou-Fidé.

Tout le monde sort très-satisfait.

Tout le monde, non. Fidé-Yori a la mort dans l'âme. La jeune fille n'était pas à la représentation. Nagato s'efforce en vain de consoler son ami.

— Je ne la reverrai jamais! s'écrie-t-il. J'avais espéré que je pourrais enfin être heureux dans la vie; mais le malheur s'acharne contre moi. Tiens, ami, ajouta-t-il, j'ai envie de mourir; tout m'accable. La conduite de ma mère, son luxe ruineux et fou, étalé en public, me remplissent le cœur d'amertume. Plusieurs fois, en entendant les éclats de voix de ce soldat qu'elle a la faiblesse d'aimer, j'ai été sur le point de sauter dans cette loge, de le frapper au visage, de la chasser, elle, avec la colère que mérite un tel oubli

des convenances. Et puis ma rage tombait devant une pensée d'amour qui m'envahissait. J'espérais qu'elle allait venir, la jeune fille qui est toute mon espérance; je fouillais la salle d'un regard avide. Elle n'est pas venue! Tout est fini, tout est tristesse en mon esprit, et cette vie qu'elle m'a conservée, je voudrais m'en délivrer à présent!

XXVII

OMITI

L'hiver est venu. Aux jours brûlants succèdent des jours glacés. Le ciel, couleur de cendre, semble avoir changé de rôle avec la terre, éclatante de blancheur dans son vêtement de neige.

Près des faubourgs d'Osaka, la plage déserte a conservé intacte l'ouate épaisse tombée du ciel. Les flots, qui reflètent les nuages ternes, ont des aspects d'encre. Quelques rochers se dressent çà et là; la neige déchirée s'accroche aux aspérités de leurs parois. Des mouettes, que le vent contrarie dans leur vol, battent des ailes; elles paraissent grises et sales sur cette blancheur.

La dernière maison du faubourg étend le long de la plage la haute palissade de son jardin; elle est toute engoncée par la neige, et l'enseigne transversale accrochée au faîte des deux poteaux qui flanquent la porte est illisible. On a attiré en arrière et fixé par un crochet les grosses lanternes qui s'arrondis-

sent de chaque côté de l'entrée; un petit auvent les protége. Les triples toitures de l'habitation semblent couvertes de chaume argenté.

Cet édifice, c'est la maison de thé du *Soleil levant*. C'est là qu'Omiti depuis de longs jours subit la destinée cruelle qui lui est imposée. Elle souffre, mais silencieusement, avec une résignation fière qui n'accepte ni consolation ni pitié. Elle s'est sacrifiée pour sauver le maître du royaume. Elle se soumet sans murmurer aux conséquences du sacrifice. Seulement elle pense quelquefois qu'il eût été plus clément de la tuer. Elle ne désire pas revoir le roi, bien qu'elle n'ait pas cessé de l'aimer. Son amour est né d'une rêverie de jeune fille. Avant qu'elle eût jamais vu Fidé-Yori, ce prince jeune, que l'on disait charmant et plein de douceur, traversait ses rêves, et le jour, tout en brodant, elle songeait à lui. Lorsqu'elle surprit l'horrible complot qui menaçait la vie de celui qui emplissait sa pensée, elle crut mourir d'épouvante, mais la volonté de le sauver lui avait donné l'énergie et le courage d'un héros. Dans son entrevue unique avec le roi, près du bosquet de citronniers, elle avait compris que son cœur ne s'était pas trompé et qu'elle n'aimerait jamais que lui. Mais l'idée qu'il pût l'aimer ne lui était même pas venue, sa

modestie l'avait écartée, et depuis que, vendue pour le plaisir de tous, elle était tombée au dernier rang de la société, la pensée de reparaître devant Fidé-Yori lui faisait honte.

Souvent, de riches marchands de la ville amenaient leurs femmes à la maison de thé pour leur faire passer quelques heures dans la compagnie des courtisanes. Ces dernières leur enseignaient les belles manières, l'art de jouer du semsin et de composer des vers. Quelquefois la femme du monde accroupie en face d'Omiti, écoutant, les lèvres entr'ouvertes, le chant douloureux de la jeune fille, avait été surprise de voir soudain les larmes enfler les yeux de la chanteuse, mais elle avait cru que c'était là une ruse séduisante, et rentrée chez elle s'était efforcée de pleurer en faisant vibrer les cordes de son instrument.

Sous son manteau de neige, derrière les fenêtres closes et bien qu'elle parût silencieuse du dehors, la maison de thé était pleine de monde et de tumulte.

Depuis plusieurs semaines déjà, elle était envahie journellement par une foule de gens de toutes les classes du peuple, qui semblaient s'y réunir dans un but secret. Le maître de l'établissement était sans nul doute d'accord avec ces hommes ; il se mêlait toujours à leur conversation ; il paraissait même souvent la diri-

ger, l'envenimer. On parlait des affaires du pays : la misère était affreuse ; cette guerre civile, survenant à l'époque où les champs avaient le plus besoin des soins de l'homme, avait fait tort aux récoltes ; plusieurs avaient été complétement détruites par les armées, les autres avaient été mauvaises : une disette menaçait toute la partie du royaume qui appartenait encore à Fidé-Yori. Le nord, au contraire, avait été préservé et était florissant. Tandis que le riz manquait dans les environs d'Osaka, on le donnait à moitié du prix ordinaire dans les provinces septentrionales ; mais Hiéyas s'opposait absolument à ce qu'on en exportât dans le sud. Le siogoun ne s'occupait pas d'en faire venir d'ailleurs. Tandis que le peuple mourait de faim, la cour étalait un luxe sans pareil : tous les jours, des réceptions, des fêtes, des banquets. Yodogimi soulevait l'indignation populaire ; elle épuisait le trésor. On avait augmenté les impôts et diminué les salaires. Evidemment, c'était une démence. La cour, traînant après elle des flots d'or et de satin, au bruit d'une musique étourdissante, courait en dansant vers un abîme. Tous étaient aveuglés ; personne ne songeait à la reprise possible de la guerre ; on s'enivrait, on riait, on chantait entre les murs tombés de la forteresse ; on ne s'oc-

cupait pas de remettre l'armée sur pied, de l'augmenter si c'était possible. Yoké-Moura s'était en vain efforcé d'agir; l'argent lui manquait : les folies, les parures ruineuses de la princesse Yodogimi absorbaient tout. Et le siogoun, que faisait-il? Plongé dans une tristesse inexplicable, il errait seul dans les jardins, ne s'occupant de rien, abandonnant pour ainsi dire le pouvoir. Il était évident que Hiéyas n'attendait qu'une occasion pour donner le dernier coup à cet édifice croulant. Mais à quoi bon attendre? La sagesse du vieillard ne contrastait-elle pas avec l'imprévoyance du jeune homme et la folie de sa cour? il fallait appeler Hiéyas : son avénement sauvait le peuple de la misère, de la disette possible; pourquoi se laisser réduire à la dernière extrémité? Il fallait s'efforcer d'amener le plus promptement possible le dénoûment, d'ailleurs inévitable.

Omiti, avec une épouvante croissante, entendait chaque jour des discours semblables à celui-ci. Les hôtes de l'auberge se succédaient, ce n'était pas toujours les mêmes hommes qui revenaient; ils allaient ailleurs fomenter la révolte, exciter les colères. Des émissaires de Hiéyas étaient évidemment mêlés à ces artisans. L'usurpateur sentait tout le prix d'un mouvement en sa faveur à Osaka; il voulait le provoquer. D'ailleurs, l'insou-

ciance de la cour le secondait à merveille. Omiti comprenait tout cela; elle se tordait les bras et pleurait de désespoir.

— Personne n'a donc le courage de le prévenir du danger! s'écriait-elle dans ses nuits d'insomnie.

Un jour qu'elle brodait dans sa chambre, elle s'aperçut que ceux qui parlaient dans la salle d'en bas baissaient la voix. D'ordinaire ils s'inquiétaient peu d'être entendus. Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Il faut absolument que j'entende ce qu'ils disent, murmura-t-elle.

Elle s'avança au bord de l'escalier et prenant la rampe elle se laissa glisser jusqu'en bas légère comme une étoffe.

La conversation était engagée, elle en surprit des lambeaux.

— Oui, cette plage est déserte.

— On entrerait dans l'auberge par la porte qui est du côté de la mer.

— Et l'on en sortirait par petits groupes du côté de la rue.

— Il faut que les soldats soient déguisés en artisans.

— Certes, mais qu'ils gardent leurs armes sous leurs vêtements.

— La ville est très-agitée déjà, on se porterait en masse vers la forteresse, et l'on sommerait le siogoun de déposer le pouvoir.

— S'il refuse nous envahirons le palais et nous nous emparerons de sa personne.

Omiti frissonnait d'horreur.

— Il faut absolument que je sorte d'ici, que je donne l'alarme, murmurait-elle.

Les conspirateurs continuèrent :

— Il faut se hâter, demain, à la nuit close, les soldats pourront débarquer.

— Aussitôt après, une cargaison de riz et de blé arrivera.

Omiti remonta dans sa chambre; elle en savait assez, sa résolution était prise. Une sorte d'ardeur mystique emplissait son esprit.

— Ma mission dans ce monde est de le sauver, de le retenir au bord des abîmes, se disait-elle avec exaltation. C'est la seconde fois que mon oreille saisit un secret criminel, un complot dirigé contre celui que j'aimais avant de le connaître. La volonté du ciel se montre en ceci : cette fois encore, je dois lui signaler le danger, ma faible main arrêtera l'exécution du crime.

Elle songea aux moyens qu'elle pourrait employer pour fuir de l'auberge.

Deux autres jeunes femmes partageaient sa chambre la nuit, elle ne pouvait se confier à elles, elles ne l'aimaient pas et étaient toutes dévouées au maître.

Au rez-de-chaussée toutes les portes étaient

closes intérieurement par de lourdes barres; de plus, les valets chargés du soin de la cave couchaient en bas. Il ne fallait donc pas songer à fuir de ce côté. Il restait la fenêtre; le premier étage était assez élevé, mais ce n'était pas cela qui inquiétait Omiti. Comment ouvrir la fenêtre sans éveiller les jeunes femmes? Si elle parvenait à le faire sans bruit l'air froid pénétrant dans la chambre les tirerait de leur sommeil. Omiti songea à la fenêtre qui s'ouvrait sur le palier de l'escalier; mais celle de la chambre donnait sur la rue, tandis que celle-là donnait sur le jardin, et une fois dans le jardin il restait la palissade à franchir.

— N'importe, se dit Omiti, je descendrai par la fenêtre de l'escalier.

Mais comment? elle n'avait pas d'échelle à sa disposition. Avec une corde! où prendrait-elle une corde sans éveiller de soupçon? Elle se décida à en faire une. Ses compagnes étaient allées en promenade, elle avait du temps devant elle. Ouvrant les coffres qui contenaient ses vêtements, elle en tira des robes en soie forte et les coupa par lanières. Elle tressa ensuite ensemble ces lanières et joignit les tresses par des nœuds solides. Puis elle roula la corde et la cacha sous son matelas.

— Maintenant, dit-elle, je suis sûre de pouvoir le sauver.

La journée lui parut longue, la fièvre de l'attente lui donnait un tremblement nerveux, elle claquait des dents par instant.

Les jeunes filles revinrent les joues toutes roses de froid; elles fatiguèrent Omiti de la narration de tout ce qu'elles avaient fait et vu; elles étaient allées jusqu'aux rives du Yodo-Gava pour voir s'il charriait des glaçons. On avait bien cru en distinguer quelques-uns, mais peut-être n'était-ce que de la neige qui flottait; d'ailleurs, de la neige, il y en avait partout, jusque sur les poissons d'or de la haute tour de la forteresse, qui étaient devenus des poissons d'argent; la bise était glaciale; mais, pour se garantir du froid, les hommes avaient inventé de se mettre des oreillettes en velour brodé...

Omiti n'écoutait pas le caquetage interminable des jeunes femmes. Elle voyait avec plaisir qu'on allumait les lanternes. La nuit venait, mais la soirée serait longue encore. Elle ne put rien manger au repas du soir, et se dit malade pour se dispenser de chanter ou de jouer du biva.

Elle remonta dans sa chambre. Ses compagnes l'y rejoignirent bientôt; la promenade les avait fatiguées, elles s'endormirent promptement.

Le bruit, les rires, les chansons des hommes qui s'enivraient dans les salles d'en bas

se prolongèrent longtemps, enfin elle entendit le choc bien connu des barres tombant dans les crochets, tout le monde était parti.

Elle attendit une demi-heure encore pour donner le temps aux valets d'être bien endormis, puis sans faire le moindre bruit elle se leva, prit sa corde sous le matelas et écarta un peu le panneau qui ouvrait sur l'escalier; elle le referma lorsqu'elle fut passée. Elle prêta l'oreille, et n'entendit rien autre chose que quelques ronflements, mais ce bruit-là était rassurant. Elle ouvrit la fenêtre, l'air de la nuit la fit frissonner. Elle se pencha et regarda en bas; la blancheur de la neige éclairait vaguement.

— C'est haut! se dit la jeune fille, ma corde sera-t-elle assez longue?

Elle l'attacha à l'appui de la fenêtre et la laissa se dérouler. La corde atteignait le sol, elle traînait même un peu sur la neige.

Omiti enroula sa robe autour de ses jambes et s'agenouilla sur le rebord de la fenêtre; mais, au moment de s'abandonner à cette frêle corde, une sorte de peur instinctive la prit, elle hésita.

— Comment! dit-elle, je tremble pour ma vie quand la sienne est en péril!

Elle se laissa aller brusquement, se tenant seulement des deux mains à la corde. Une vive douleur faillit la faire crier : il lui sem-

blait que ses bras allaient être arrachés des épaules; ses mains s'écorchaient en glissant contre la corde; elle descendait rapidement. Mais tout à coup un des nœuds de la soie s'étira sous le poids de la jeune fille et la corde cassa.

Elle tomba dans la neige; son corps y fit un trou qui l'engloutit presque entièrement. Mais la chute avait été amortie, Omiti se releva, elle ne ressentait aucune douleur hormis une subite lassitude. Après avoir secoué la neige qui la couvrait tout entière, elle traversa le jardin et gagna la palissade. Par bonheur la porte n'était fermée que par un grand verrou rond; après quelques efforts Omiti parvint à le tirer.

Elle était sur la plage, hors de cette maison funeste, libre enfin! Le vent violent de la mer, dont elle entendait le grondement monotone, la frappait au visage. Elle se mit à courir, s'enfonçant jusqu'à la cheville dans l'épaisse couche de neige, la soulevant en poussière.

Elle avait une si grande hâte d'être loin de l'auberge, qu'au lieu de tourner l'angle de la maison et de prendre la rue sur laquelle s'ouvrait la façade, elle suivit la palissade du jardin, qui cessa bientôt et fut remplacée par un mur bordant un autre enclos.

— J'entrerai dans la ville par la prochaine

ruelle qui s'ouvrira sur la plage, pensait Omiti.

Elle atteignit une sorte de carrefour ouvert du côté de la mer, bordé de l'autre côté d'un demi-cercle de huttes misérables qu'elle apercevait confusément sous leurs capuchons de neige. Au centre, accrochée à un poteau, une lanterne allumée faisait une tache sanglante qui tremblotait. Cette lueur éclairait mal. La jeune fille fit quelques pas dans le carrefour; mais soudain elle recula avec un cri d'horreur : elle venait de voir au-dessous de la lanterne une face effrayante qui la regardait.

Au cri poussé par la jeune fille, d'autres cris répondirent jetés par d'innombrables corbeaux qui, réveillés brusquement, s'envolèrent et se mirent à tournoyer d'une façon incohérente. Omiti fut toute enveloppée de ce vol sinistre. Immobile de terreur, elle se croyait la proie d'une hallucination et écarquillait les yeux tâchant de comprendre ce qu'elle voyait. Cette face la regardait toujours; elle avait de la neige dans les sourcils, sur les cheveux, la bouche ouverte, les yeux hagards. Omiti avait cru d'abord voir un homme adossé au poteau, mais en regardant mieux, elle s'aperçut que cette tête qui n'avait pas de corps était accrochée par les cheveux à un clou.

Omiti reconnut qu'elle était dans le carrefour des exécutions capitales.

Le sol était bosselé par les tombes creusées à la hâte dans lesquelles on enfouissait les victimes. Le corps du dernier supplicié avait été abandonné au pied du poteau; un chien, occupé à écarter le linceul de neige qui recouvrait le cadavre, poussa un long hurlement et s'enfuit emportant un lambeau sanglant.

Une grande statue de bronze, représentant Bouddha assis sur un lotus, apparaissait tachée de quelques flocons blancs.

Omiti dompta sa terreur, elle traversa le carrefour en étendant les bras pour écarter la nuée de corbeaux affolés qui se heurtaient à elle. Ils la poursuivirent de leurs cris funèbres qui se mêlaient aux gémissements de la mer.

La jeune fille s'enfonça rapidement dans une rue étroite qu'aucune lumière n'éclairait. La neige avait été piétinée, et c'était dans une boue glacée qu'elle marchait maintenant. L'obscurité était profonde, elle ne s'éclairait plus de la blancheur du sol. Omiti longea les murs afin de s'y appuyer; mais les maisons ne se suivaient pas régulièrement; il y avait des vides; l'appui lui manquait quelquefois. Ses pieds s'enfonçaient dans des fondrières de neige molle qui, par

places, commençait à fondre. Elle tombait, puis se relevait; le bas de sa robe était trempé. Elle se sentait transie de froid.

— Arriverai-je au but de ma course? se disait-elle.

Une autre rue se présenta, croisant la première; quelques lumières y brillaient. Omiti s'engagea dans cette rue.

Sans le savoir, la jeune fille traversait le plus ignoble quartier de la capitale. Les voleurs, les femmes de mauvaise vie, les vauriens de toute espèce le hantent et l'habitent. On y voit aussi une espèce d'hommes particulière : les Lonines. Ce sont des jeunes gens, nobles quelquefois, entraînés par la débauche au dernier degré de l'ignominie. Chassés de leurs familles ou destitués de leur emploi, mais conservant le droit de porter deux sabres, ils se réfugient au milieu des réprouvés, se livrent à toutes sortes d'industries honteuses, assassinent pour le compte des autres, sont chefs de bandes et disposent d'une grande puissance au milieu de cette horde de misérables. Quelques heures plus tôt, il eût été impossible à la jeune fille de traverser ce quartier sans être assaillie, insultée, entraînée de force dans un des mauvais lieux qui le composent. Par bonheur, la nuit était avancée, les rues étaient désertes.

Mais un autre obstacle attendait Omiti : le quartier était fermé par une barrière qu'un homme gardait. Comment se faire ouvrir la porte à une pareille heure? Quel prétexte fournir au gardien soupçonneux et probablement rébarbatif? Omiti songeait à cela tout en marchant.

Elle aperçut bientôt au bout d'une rue la barrière de bois que plusieurs lanternes éclairaient; elle vit la cahute faite de planches qui abritait le gardien.

— Il faut de l'assurance, se dit-elle; si je manifeste la moindre inquiétude, il se défiera de moi.

Elle marcha droit à la porte. L'homme dormait sans doute, car le bruit qu'elle fit en s'avançant ne l'attira pas dehors. Omiti mesura des yeux la barrière. Il était impossible de la franchir; une herse de tiges de fer entrecroisées la surmontait.

La jeune fille, avec un battement de cœur, alla frapper contre les planches de la cahute.

Le gardien sortit avec une lanterne. Il était bien emmitouflé dans une robe ouatée, et sa tête disparaissait sous les enroulements d'une étoffe de laine brune, il avait l'air maladif et abruti par l'ivrognerie.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit-il d'une voix enrouée en élevant sa lanterne à la hauteur du visage d'Omiti.

— Ouvre-moi cette porte, dit la jeune fille.

Le gardien éclata de rire.

— T'ouvrir à l'heure qu'il est? s'écria-t-il, tu as perdu l'esprit.

Et il tourna les talons.

— Ecoute, dit-elle en le retenant par sa robe, mon père est malade et m'envoie quérir le médecin.

— Eh bien, il n'en manque pas de médecins dans le quartier, il y en a un à dix pas d'ici, il y en a un autre dans la rue de la Cigale-d'Automne, et un troisième au coin du sentier des Maraudeurs.

— Mais mon père n'a confiance qu'en un seul qui habite dans le quartier voisin.

— Rentre chez toi et dors bien, dit l'homme; tu me contes là un mensonge, mais je ne suis pas facile à tromper, bonsoir.

Il allait refermer l'entrée de la cahute.

— Laisse-moi sortir, s'écria alors Omiti désespérée, et je te jure que tu seras récompensé au-delà de tes espérances.

— Tu as de l'argent? dit le gardien en se retournant vivement.

Omiti se souvint qu'elle avait quelques kobangs dans sa ceinture.

— Oui, dit-elle.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite?

Il prit la grosse clé qui pendait à sa ceinture et s'approcha de la porte. Omiti lui donna un kobang. C'était une somme importante pour cet homme peu rétribué et qui d'ailleurs buvait tous ses appointements.

— Avec une pareille raison entre les mains, tu n'avais pas besoin de mettre ton père à l'agonie! dit-il en ouvrant la porte.

— Quel est le plus court chemin pour atteindre les rives du Yodo-Gava? demanda-t-elle.

— Marche droit devant toi. Tu trouveras une nouvelle barrière. Elle s'ouvre sur le rivage.

— Merci! dit-elle.

Et elle s'éloigna rapidement. Le chemin était meilleur; on avait amoncelé la neige en grands monticules.

— Je suis sauvée à présent, se disait la jeune fille toute joyeuse, et ne prenant pas garde à la fatigue qui l'accablait.

Elle atteignit la seconde barrière. Mais cette fois elle savait le moyen à employer pour se faire ouvrir. Le gardien se promenait en long et en large, en frappant des pieds pour se réchauffer.

— Un kobang pour toi si tu m'ouvres la porte! lui cria-t-elle.

L'homme tendit la main et mit la clef dans la serrure. Omiti passa; elle était sur les

rives du fleuve. Il ne lui restait plus qu'à remonter vers le château. La route était longue encore, mais sans obstacle. Elle marcha courageusement, serrant sa robe sur sa poitrine pour se préserver du froid.

Des veilleurs de nuit passèrent sur l'autre rivage, ils frappaient sur des tambourins pour annoncer la dernière veille de la nuit. Lorsque la jeune fille atteignit le château, un jour blafard et terne s'efforçait de percer les nuages; la neige reprenait sa blancheur bleuâtre et éclatante, elle semblait dégager de la lumière plutôt que d'en recevoir de ce ciel obscur qui semblait couvert d'une fumée rousse.

Le château dressait sa masse imposante devant les regards de la jeune fille. Les hautes tours s'élevaient sur le ciel, les larges toits des pavillons princiers s'échelonnaient, les cèdres, le long de la première terrasse, avaient amassé sur leurs rameaux encore verts des paquets de neige, dont quelques fragments se détachaient par instant et dégringolaient de branche en branche.

Omiti sentit les larmes lui venir aux yeux, lorsqu'elle vit les murs détruits, les fossés comblés.

— Mon pauvre prince bien-aimé, se dit-elle, tu t'es livré à ton ennemi, si la guerre

recommençait tu serais perdu; du moins tu échapperas encore à l'odieux complot tramé contre toi!

Tout dormait au château, hormis les sentinelles très-nombreuses, qui allaient et venaient; on avait remplacé les murailles tombées par des murs vivants.

Omiti, au moment de toucher au but, craignit de ne pas avoir la force de franchir les quelques pas qui lui restaient à faire pour atteindre la porte de la forteresse. Trempée de neige, brisée de fatigue et d'émotion, le frisson glacial du matin la faisait trembler de la tête aux pieds; tout oscillait devant ses yeux, ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient. Elle se hâta vers la porte. Les sentinelles croisèrent leurs lances devant elle.

— On ne passe pas, dirent-ils.

— Si! il faut que je passe tout de suite, que je voie le roi, sinon vous serez sévèrement punis! s'écria Omiti d'une voix entrecoupée.

Les soldats haussèrent les épaules.

— Allons! arrière, femme! tu es ivre ou folle, va-t'en!

— Je vous en conjure, laissez-moi entrer; appelez quelqu'un, il me semble que je vais mourir; mais avant, il faut que je parle au roi! il le faut, entendez-vous? Ne me laissez pas mourir sans avoir parlé.

Sa voix était tellement douloureuse et suppliante que les soldats s'émurent.

— Qu'a-t-elle donc? dit l'un, elle est pâle comme la neige; elle pourrait bien mourir comme elle le dit.

— Et si elle avait quelque chose à révéler?

— Faisons-la conduire au prince de Nagato, il jugera s'il y a lieu de l'écouter.

— Allons, entre, dit l'un des soldats, nous avons pitié de toi.

Omiti fit quelques pas en chancelant, mais ses forces la trahirent. Elle saisit précipitamment sur sa poitrine une fleur desséchée et la tendit aux soldats; puis, avec un cri étouffé, elle tomba à la renverse.

Les soldats inquiets et embarrassés se consultèrent du regard.

— Si elle est morte, dit l'un, on va nous accuser de l'avoir tuée.

— Nous ferions bien de la jeter dans le fleuve.

— Oui, mais comment toucher à un cadavre sans nous rendre impurs?

— Nous nous purifierons d'après les lois prescrites, cela vaut mieux que de nous laisser condamner à avoir la tête coupée.

— C'est vrai. Hâtons-nous. Pauvre enfant! c'est dommage, ajouta le soldat en se penchant vers Omiti; mais aussi c'est sa faute, pourquoi est-elle morte comme cela?

Au moment où ils allaient la soulever pour la porter vers le fleuve, une voix jeune et claire éclata qui chantait une chanson :

« Y a-t-il au monde quelque chose de plus précieux que le saké?

« Si je n'étais un homme je voudrais être un tonnelet! »

Les soldats se relevèrent vivement. Un jeune garçon s'avançait bien enveloppé dans une robe garnie de fourrures, la tête enfouie dans un capuchon noué sous le menton. Il appuyait fièrement sa main gantée de velours sur les poignées de ses sabres.

C'était Loo qui revenait d'une fête nocturne seul et à pied afin de ne pas être dénoncé par les gens de sa suite au prince de Nagato, car Loo avait une suite depuis qu'il était samouraï.

— Que se passe-t-il? qui est cette femme étendue sur la neige sans mouvement? s'écria-t-il en promenant une regard terrible de l'un à l'autre soldat.

Les soldats tombèrent à genoux.

— Seigneur, dirent-ils, nous ne sommes pas coupables, elle voulait entrer au château pour parler au siogoun; touchés de ses prières nous allions la laisser passer et la faire conduire à l'illustre prince de Nagato, lorsque tout à coup elle est tombée morte.

Loo se pencha vers la jeune fille.

— Anes! cervelles vides! buveurs de lait! souliers effondrés! s'écria-t-il avec colère, vous ne voyez donc pas qu'elle respire, qu'elle n'est qu'évanouie! Vous la laissez dans la neige au lieu de lui porter secours. Pour vous guérir de votre stupidité, je vous ferai bâtonner à vous laisser morts sur la place.

Les soldats tremblaient de tous leurs membres.

— Allons, reprit Loo, soulevez-la avec précaution et suivez-moi.

Les soldats obéirent. Lorsqu'ils eurent franchi la porte de la forteresse, le jeune samouraï alla frapper au corps de garde établi à quelques pas.

— Renouvelez les sentinelles, cria-t-il, j'ai besoin de celles-ci.

Et il poursuivit son chemin. Le prince de Nagato dormait. Loo n'hésita pas à l'aller éveiller. Il savait que le siogoun s'efforçait de retrouver les traces d'une jeune fille qu'il aimait. Avec son maître il avait suivi le roi dans les recherches qu'il faisait à travers la ville. La femme qu'il venait de voir évanouie à la porte du château ressemblait beaucoup au portrait tracé par Fidé-Yori.

— Maître, dit-il au prince qui, mal éveillé encore, arrêtait sur l'enfant un regard las et

surpris, je crois avoir trouvé ce que le siogoun cherche tant.

— Omiti! s'écria Nagato, où l'as-tu trouvée?

— Dans la neige! Mais viens vite, elle est froide et immobile, ne la laissons pas mourir.

Le prince enfila une robe doublée de fourrures et courut dans la salle où l'on avait déposé Omiti.

— Ce pourrait bien être celle que nous cherchions, dit-il en la voyant; que l'on aille éveiller le siogoun. Mais auparavant, faites venir des servantes et qu'elles débarrassent cette jeune fille de ses vêtements mouillés et souillés de boue. Appelez aussi le médecin du palais.

On enveloppa Omiti dans les fourrures les plus douces; on ranima les flammes du brasier allumé dans un grand bassin de bronze. Le roi arriva bientôt. Du seuil de la chambre, par le panneau écarté, il vit la jeune fille au milieu de cet amoncellement d'étoffes et de toisons superbes. Il poussa un cri de joie et s'élança vers elle.

— Omiti! s'écria-t-il, est-ce que je rêve? C'est toi! Après une aussi longue séparation, tu m'es donc enfin rendue!

Au cri poussé par le roi, la jeune fille avait tressailli. Elle ouvrit les yeux. Le médecin

arrivait tout essoufflé; il s'agenouilla près d'elle et lui prit la main.

— Ce n'est rien, dit-il après lui avoir tâté le pouls attentivement : un évanouissement sans gravité déterminé sans doute par le froid et la fatigue.

Omiti, de ses grands yeux surpris, ombragés par de longs cils qui palpitaient, regardait tous ces personnages groupés autour d'elle. Elle voyait le roi à ses pieds ; debout près d'elle, le prince de Nagato, dont le beau visage lui souriait; puis la face grave du médecin, rendue étrange par une énorme paire de lunettes. Elle croyait être le jouet d'un rêve.

— Souffres-tu, ma douce bien-aimée? dit Fidé-Yori en prenant la petite main d'Omiti dans les siennes. Que t'est-il arrivé? Pourquoi es-tu si pâle?

Elle regardait le roi et écoutait ses paroles sans les comprendre. Tout à coup le souvenir lui revint; elle se leva brusquement.

— Il faut que je parle au siogoun! s'écria-t-elle, à lui seul, tout de suite!

D'un geste, Fidé-Yori congédia les assistants; il retint le prince de Nagato.

— Tu peux parler devant lui, c'est mon ami le plus cher, dit-il. Mais calme-toi; pourquoi parais-tu si effrayée?

Omiti s'efforça de rassembler ses idées troublées par la fièvre.

— Voici, dit-elle. Hiéyas par des émissaires habiles excité le peuple d'Osaka à la révolte, à la haine contre le légitime seigneur. Un soulèvement doit avoir lieu ce soir même et des soldats déguisés en artisans débarqueront sur la plage près du faubourg ; ils s'introduiront dans la ville et viendront jusque dans ton château démantelé te sommer d'abdiquer ton titre ou t'arracher la vie si tu refuses. Tu ne doutes pas de mes paroles, n'est-ce pas ? une fois déjà tu as eu la preuve, hélas ! que les malheurs que j'annonce sont véritables.

— Quoi ! s'écria Fidé-Yori, dont les yeux se mouillèrent de larmes, c'est encore pour me sauver que tu es venue vers moi. Tu es le bon génie de ma vie.

— Hâte-toi de donner des ordres, de prendre des mesures pour prévenir les crimes qui se préparent, dit Omiti, le temps presse : ce soir, as-tu bien compris ? les soldats de Hiéyas doivent envahir traîtreusement ta ville.

Fidé-Yori se tourna vers le prince de Nagato.

— Ivakoura, dit-il, que me conseilles-tu de faire ?

— Prévenons le général Yoké-Moura. Qu'il

mette ses hommes sous les armes, qu'il surveille la plage et la ville. N'y a-t-il pas un lieu où doivent se réunir les chefs du complot? ajouta-t-il en s'adressant à Omiti.

— Il y en a un, dit la jeune fille, c'est la maison de thé du *Soleil levant.*

— Eh bien, il faut faire cerner l'auberge et s'emparer des agitateurs. Veux-tu, maître, que je me charge de faire exécuter tes ordres?

— Tu me rendras heureux, ami, en faisant cela.

— Je te quitte, seigneur, dit Nagato, ne t'inquiète de rien, et livre-toi tout entier à la joie d'avoir retrouvé celle que tu aimes.

Le prince s'éloigna.

— Que veut-il dire? pensait Omiti toute surprise, « celle que tu aimes », de qui parle-t-il?

Elle était seule avec le roi et n'osait lever les yeux. Son cœur battait violemment. Fidé-Yori, lui aussi, était troublé, il ne parlait pas, mais contemplait la charmante enfant qui tremblait devant lui.

La jeune fille, toute rougissante, tournait entre ses doigts une petite branche desséchée qu'elle tenait.

— Qu'as-tu donc dans la main? lui demanda le siogoun doucement; est-ce un talisman?

— Tu ne reconnais pas la branche de ci-

tronnier en fleur que tu m'as donnée quand je t'ai vu? dit-elle; tout à l'heure, en m'évanouissant, je la tendais aux sentinelles; je pensais qu'ils te l'apporteraient et qu'en la voyant tu te souviendrais de moi. Mais je la retrouve dans ma main.

— Comment! tu as gardé ces fleurs?

Omiti leva vers le roi son beau regard qui laissait transparaître son âme, puis le baissa aussitôt.

— Puisque c'est toi qui me les avais données! dit-elle.

— Tu m'aimes donc? s'écria Fidé-Yori.

— Oh! maître, dit la jeune fille effrayée, je n'aurai jamais l'audace d'avouer la folie de mon cœur.

— Tu ne veux pas confesser ton amour. Eh bien! moi je t'aime de toute mon âme, et j'ose te le dire.

— Tu m'aimes, toi le siogoun! s'écria-t-elle avec une stupéfaction touchante.

— Oui, et depuis longtemps, mauvaise, je t'ai attendue, je t'ai cherchée, j'étais plongé dans le désespoir, tu m'as fait cruellement souffrir; mais, depuis que tu es là, tout est oublié. Pourquoi as-tu tardé si longtemps? tu ne pensais donc pas à moi?

— Tu étais mon unique pensée, elle s'épanouissait comme une fleur divine au milieu

de ma vie douloureuse; sans elle je serais morte.

— Tu songeais à moi, tandis que je gémissais de ton absence, et tu ne venais pas?

— Je ne savais pas que tu daignais garder mon souvenir. D'ailleurs, l'aurais-je su, je ne serais pas venue.

— Comment, s'écria le siogoun, c'est ainsi que tu m'aimes; tu refuserais de vivre près de moi, d'être mon épouse!

— Ton épouse! murmura Omiti avec un triste sourire.

— Certes, dit Fidé-Yori, pourquoi cette expression d'amertume sur ton visage?

— C'est que je ne suis pas digne d'être seulement au nombre des servantes de ton palais et que, lorsque tu sauras ce que je suis devenue, tu me chasseras avec horreur.

— Que veux-tu dire? s'écria le siogoun en pâlissant.

— Ecoute, dit la jeune fille d'une voix sourde. Hiéyas est venu dans le château de mon père; il a su que j'avais découvert l'affreux complot dirigé contre ta vie et que je l'avais dénoncé; il m'a fait emmener et vendre comme servante dans une auberge du dernier ordre. Là, j'ai vécu comme vivent les femmes qui sont esclaves. Je n'ai quitté la maison de thé que cette nuit. Encore une fois, j'avais surpris un complot contre toi. Je

me suis enfuie par la fenêtre, à l'aide d'une corde qui a cassé. Tu es sauvé maintenant, laisse-moi partir ; il n'est pas convenable que tu demeures plus longtemps dans la compagnie d'une femme comme moi.

— Tais-toi, s'écria Fidé-Yori, ce que tu viens de m'apprendre m'a brisé le cœur; mais crois-tu donc que j'aie cessé de t'aimer? Comment! c'est à cause de moi que tu as été réduite en servitude, c'est à cause de moi que tu as souffert, tu me sauves deux fois la vie et tu veux que je t'abandonne, que je te méprise! Tu perds l'esprit. Je t'aime plus que jamais. Tu seras la reine, entends-tu? Combien de femmes dans ta condition ont été rachetées et épousées par des seigneurs. Tu es là, tu ne partiras plus.

— O maître! s'écria Omiti, je t'en conjure, songe à ton rang, à ce que tu te dois à toi-même, ne te laisse pas entraîner par un désir passager.

— Tais-toi! cruelle enfant, dit le roi, je te jure que si tu me désespères ainsi, je vais me tuer à tes pieds.

Fidé-Yori avait porté la main à son sabre.

— Oh! non, non! s'écria la jeune fille, qui devint toute pâle. Je suis ton esclave, dispose de moi.

— Ma reine bien-aimée! s'écria Fidé-Yori en l'entourant de ses bras, tu es mon égale,

ma compagne et non mon esclave; ce n'est pas seulement par obéissance que tu cèdes, n'est-ce pas?

— Je t'aime! murmura Omiti en levant vers le roi ses beaux yeux mouillés de larmes.

XXVIII

DÉSORMAIS MA MAISON SERA TRANQUILLE

On avait arrêté les meneurs du complot dans l'auberge du *Soleil levant*; mais les soldats de Hiéyas, prévenus à temps, n'avaient pas débarqué, de sorte que, tout en ayant la certitude que Hiéyas était le chef secret de la conspiration, on ne pouvait invoquer aucune preuve contre lui. Cependant il était évident que la guerre civile allait recommencer. Le général Yoké-Moura était d'avis qu'il fallait prendre l'initiative et aller porter la guerre dans la province ennemie. Les autres généraux, au contraire, voulaient rassembler toutes les forces autour d'Osaka et attendre.

La discorde éclata entre les chefs.

— Tu es un imprudent, disaient-ils à Yoké-Moura.

— Vous êtes des fous, répliquait le général.

On ne se décidait à rien. Fidé-Yori, tout entier à son bonheur, ne voulait pas entendre parler de la guerre.

— Que mes généraux fassent leur métier, disait-il.

A la prière du prince de Nagato, il envoya cependant vers Hiéyas un vieux chef nommé Kiomassa, dont la prudence et le dévouement étaient connus.

— Qu'il aille à Mikava sous des apparences pacifiques, disait le prince et qu'il s'efforce de savoir si vraiment Hiéyas veut recommencer la guerre. Le mikado a ordonné de demeurer en paix; le premier qui enfreindra son ordre encourra sa colère. Si la guerre est inévitable, que notre ennemi soit le premier coupable. Kiomassa possède justement un château dans les environs de Mikava; il peut en se rendant dans ses domaines rendre visite à Hiéyas sans éveiller de soupçon.

Le général Kiomassa était parti, emmenant avec lui trois mille hommes.

— Je viens te voir en voisin, dit-il à Hiéyas lorsqu'il fut au château de Mikava.

Hiéyas le reçut avec un sourire moqueur.

— Je t'ai toujours eu en grande estime, dit-il, et c'est un plaisir pour moi que le hasard t'ait conduit de ce côté. Je disais ce matin aux seigneurs de ma maison, en apprenant ton arrivée sur mes terres, que, hormis trois choses, je ne voyais rien à reprendre en toi.

— Et quelles sont ces trois choses? dit Kiomassa.

— Premièrement, tu voyages avec une armée, ce qui est singulier en temps de paix; deuxièmement, tu possèdes une forteresse qui semble menacer mes provinces; troisièmement, enfin, tu laisses, contrairement à la mode, pousser ta barbe sous ton menton.

Kiomassa lui répondit sans paraître fâché :

— Je voyage avec une armée pour me préserver de tout danger, car je crois les routes peu sûres; j'ai une forteresse naturellement pour loger cette armée. Quant à ma barbe, elle m'est très-utile : lorsque j'attache les cordons de mon casque, elle me fait un petit coussinet sous le menton et le préserve du frottement.

— Soit, garde ta barbe, mais rase ton château, dit Hiéyas en souriant; tes soldats pourront te servir en cela.

— Si tu y tiens à ce point, je demanderai à Fidé-Yori s'il veut m'autoriser à te céder ce château. Je retourne d'ailleurs vers mon maître. N'as-tu rien à lui faire savoir?

— Tu peux lui dire que je suis irrité contre lui, dit Hiéyas.

— Pour quelle raison?

— Parce que sur la cloche de bronze qu'il a dédiée au temple de Bouddha il a fait gra-

ver les caractères qui composent mon nom, et l'on tape dessus soir et matin.

— Comment! s'écria Kiomassa, Fidé-Yori a fait graver sur cette cloche ces mots : *Désormais ma maison sera tranquille.*

— Je te dis, moi, que tous les caractères de mon nom composent cette phrase et que c'est sur mon nom, en le maudissant, que l'on frappe avec le maillet de bronze.

— Je ferai savoir au siogoun que cette coïncidence te blesse, dit Kiomassa, sans rien perdre de sa placidité.

Il revint à Osaka et raconta comment il avait été reçu par Hiéyas. L'insolence moqueuse et la querelle futile imaginée par l'ancien régent indiquaient suffisamment les intentions hostiles de ce dernier, qui ne cherchait même pas à les déguiser.

— Cette conduite équivaut à une déclaration de guerre, dit Fidé-Yori; nous devons la considérer comme telle. Cependant, n'attaquons pas, laissons Hiéyas s'avancer; il ne le fera pas sur-le-champ; nous aurons, sans doute, le temps de recreuser les fossés autour de la forteresse; qu'on se mette à l'œuvre tout de suite.

A quelque temps de là Fidé-Yori répudia sa femme, la petite-fille de Hiéyas, et la renvoya à son grand-père. Il annonça en même temps son mariage prochain avec Omiti, à

laquelle il avait donné le titre de princesse de Yamato.

Les deux fiancés oubliaient le reste du monde, leur joie les aveuglait; ils ne pouvaient songer aux dangers qui les menaçaient. D'ailleurs, pour eux, le seul malheur possible était d'être séparés, et ils étaient certains, si un désastre survenait, de pouvoir mourir ensemble.

Ils avaient été revoir le bois de citronniers. De faibles bourgeons commençaient à bosseler ses buissons, car le printemps revient vite sous ce climat; à peine la dernière neige fondue, déjà les arbres verdissent. Ils erraient dans les allées brumeuses des jardins, la main dans la main, jouissant du bonheur d'être l'un près de l'autre, de se voir autrement que par la pensée ou le rêve; car ils s'adoraient, mais ne se connaissaient pas. Ils ne s'étaient vus qu'un instant, et l'image qu'ils avaient gardé l'un de l'autre dans leur mémoire était incomplète et un peu différente de la réalité. Chaque minute leur apportait une surprise nouvelle.

— Je te croyais moins grande, disait Fidé-Yori.

— Tes yeux m'avaient semblé fiers et méprisants, disait Omiti; une tendresse infinie les emplit, au contraire.

— Comme ta voix est suave, ma bien-ai-

mée! reprenait le roi; ma mémoire en avait dénaturé la divine musique.

Quelquefois ils montaient dans un petit bateau, et d'un coup de rame gagnaient le milieu de l'étang. Sur le bord un grand saule laissait pendre vers l'eau les longs plis de ses draperies vertes, des iris perçaient le miroir liquide de leurs feuilles rudes, les nénuphars s'étalaient à la surface. Les deux fiancés jetaient une ligne. L'hameçon s'enfonçait en faisant une série de cercles sur l'eau. Mais le poisson avait beau mordre, la légère bouée restée à la surface de l'étang avait beau danser une danse désordonnée, ils n'y prenaient point garde; d'un bout du bateau à l'autre, ils se regardaient passionnément. Quelquefois, cependant, ils s'apercevaient que le poisson les narguait, alors leur rire clair éclatait, se mêlant aux chants des oiseaux.

Il avait vingt-trois ans, elle dix-huit.

C'était Omiti pourtant qui parfois s'inquiétait de la guerre.

— N'oublie pas auprès de moi tes devoirs de roi, disait-elle. N'oublie pas que la guerre nous menace.

— Ton cœur est en paix avec le mien, disait Fidé-Yori; que parles-tu de guerre?

D'ailleurs le siogoun pouvait sans danger s'absorber dans son amour. Le prince de Nagato le remplaçait. Il avait organisé la dé-

fense, s'était efforcé de mettre d'accord les généraux qui se haïssaient mutuellement et ne songeaient qu'à se contrarier les uns les autres. Harounaga surtout lui donnait mille soucis. Il avait interdit à ses soldats de travailler au creusement du fossé autour du château.

— C'est un travail d'esclaves, disait-il, et vous êtes des guerriers.

Les soldats des autres cohortes, ne voulant pas être moins susceptibles que leurs compagnons, refusèrent à leur tour de travailler. De sorte qu'après un mois et demi les enfants pouvaient encore facilement monter et descendre dans le fossé. Nagato fut obligé d'infliger des peines sévères. L'ordre s'établit peu à peu.

Signénari dressa son camp dans la plaine, au nord de la ville. Yoké-Moura s'établit sur la colline nommé Yoka-Yama; Harounaga, sur celle qui porte le nom de Tchaousi-Yama. Tout le reste des troupes gardait la plage ou était massé dans les forteresses. De plus, Nagato avait chargé Raïden et ses compagnons d'engager tous ceux qui voudraient se battre. Les braves matelots avaient réuni dix mille volontaires.

Ainsi défendue, la ville était difficile à surprendre. Nagato avait l'œil à tout, il avait fait fortifier encore les deux bastions qui se

dressent à l'entrée d'Osaka, de chaque côté du fleuve. A l'aide des canaux qui entrecoupent toute la ville, en faisant démolir un certain nombre de ponts, il était arrivé à former un fossé, à isoler le quartier qui renfermait la forteresse. Le prince semblait infatigable. Avec un pareil chef qui songeait à tout et enflammait les soldats par ses paroles et son exemple, la ville pouvait se défendre et espérer encore. Mais tout à coup Nagato quitta Osaka.

Un soir un cavalier s'était arrêté à la porte de son palais. Nagato avait reconnu Farou-So-Chan, un des seigneurs attachés spécialement au service de la Kisaki. Ce n'était jamais sans un profond battement de cœur qu'Ivakoura voyait qui que ce fût venant du Daïri. Cette fois, son émotion fut plus violente encore, Farou-So-Chan était chargé d'une mission particulière et secrète.

— Voici une lettre que la Kisaki m'a chargé de remettre entre tes mains, dit-il avec une gravité triste qui frappa Nagato.

Il déploya la lettre avec un tremblement dans les doigts ; elle exhalait le parfum subtil qu'il aimait tant.

Elle était ainsi conçue :

« Le dixième jour de la cinquième lune, rends-toi dans la province d'Issé, au temple de Ten-Sio-Daï-Tsin, lorsque le soir sera

venu, agenouille-toi au seuil du temple et reste en prière jusqu'à ce qu'un jeune prêtre s'approche de toi et te touche l'épaule, lève-toi alors et suis-le, il te conduira vers moi. »

Nagato se perdit en conjectures. Que signifiait ce singulier rendez-vous sur le seuil du temple de la déesse Soleil, dans la province d'Issé? Etait-ce un piége? Non, puisque Farou-So-Chan était le messager. Mais alors il allait la revoir, toute inquiétude disparaissait devant cette joie.

Le dixième jour de la cinquième lune, c'était le surlendemain. Le prince n'avait que le temps d'arriver à l'heure prescrite; il partit précipitamment.

XXIX

LA GRANDE PRÊTRESSE DU SOLEIL

C'est à Naïkou, dans la province d'Issé, baignée par les flots de l'océan Pacifique, que s'élève le temple primitif de Ten-Sio-Daï-Tsin. D'après les légendes divines, la déesse Soleil serait née sur l'emplacement même de ce temple.

Là les antiques traditions, les confuses légendes des premiers âges sont conservées religieusement par les prêtres qui méditent sur le sens profond des symboles.

Dans les temps mystérieux où le monde n'était pas encore, les éléments confondus flottaient dans l'espace. Ce qui fut la terre, ce qui fut le ciel étaient alors mêlés ensemble comme sont mêlés le jaune et le blanc dans l'œuf embryonnaire.

Mais trois dieux immatériels surgirent : le Dieu Suprême, le Créateur des Ames, le Créateur de la Matière, et l'état chaotique cessa. Les parties lourdes et opaques se rassemblèrent, elles formèrent la terre; les par-

ties légères et subtiles s'élevèrent, elles furent le ciel.

Bientôt de la masse limoneuse et molle qui était la terre, s'éleva, parmi les brumes flottantes, une fleur velue à demi ouverte, elle portait dans sa corolle le Dieu des Roseaux en Germe. Il veilla pendant d'innombrables années sur le monde naissant. Le génie des eaux vint après lui et régna pendant mille millions d'années.

Pendant ces périodes incommensurables, les dieux s'étaient succédé dans le ciel. La septième des dynasties divines régnait alors dans l'éther.

Un jour, du haut d'un pont jeté entre les nuages, le dieu Iza-Na-Gui et sa compagne Iza-Na-Mi regardèrent la terre.

— Partout je ne vois que l'immensité des eaux, dit le dieu.

Du bout de sa lance ornée de pierreries, il agita la surface de la mer, le limon se souleva, s'étendit au-dessus de l'eau et s'y arrêta. C'est ainsi que fut formée la première île du Japon. Bientôt elle se couvrit de végétations, elle se peupla de quadrupèdes et d'oiseaux et devint si charmante qu'Iza-Na-Gui et sa compagne descendirent du ciel et vinrent l'habiter. Les oiseaux leur enseignèrent l'amour et la déesse Soleil naquit, puis le couple divin donna le jour aux génies du vent,

de la pluie, des montagnes métalliques, au dieu Lune « qui regarde à travers la nuit », enfin aux premiers hommes, dont la postérité peupla l'île. Alors les créateurs du Japon remontèrent au ciel en confiant le gouvernement du monde à leur fille bien-aimée, la déesse Soleil.

Tous les sujets de la lumineuse divinité doivent, une fois au moins dans leur vie, faire un pèlerinage à son temple de Naïkou, afin de purifier leur âme. C'est pourquoi cette ville est sans cesse encombrée de pèlerins qui arrivent ou repartent; les uns sont venus à cheval ou en norimono; d'autres, et ce sont les plus méritants, à pied, portant une natte de paille qui leur sert de lit, et une longue cuillère de bois pour puiser l'eau aux ruisseaux du chemin.

Le temple est d'une grande simplicité, c'est un petit bâtiment, ouvert sur une de ses faces, surmonté d'un large toit de chaume, environné de cèdres centenaires et précédé, à une vingtaine de pas, par un Torié, portique sacré, qui se compose de deux hautes poutres se penchant un peu l'une vers l'autre et qui sont rejointes à leur faîte par deux traverses dont la plus haute a ses extrémités recourbées vers le ciel. Le temple n'abrite qu'un grand miroir rond en métal poli, symbole de clairvoyance et de pureté.

C'est en face de ce miroir, sur les quelques marches de bois qui conduisent au temple, que le prince de Nagato vint s'agenouiller à l'instant que la Kisaki lui avait indiqué. Il faisait nuit déjà, la lune était levée, et sa lumière, brisée par le crible des hautes branches et des feuillages, tombait sur le sol. La solitude se faisait autour du temple : les prêtres étaient rentrés dans les pagodes somptueuses qui avoisinent le monument rustique des premiers âges ; les pèlerins s'étaient éloignés; on n'entendait plus que le vague frisson des cèdres dans le vent.

Le prince prêtait l'oreille. Impressionné malgré lui par la sainteté du lieu, il trouvait la nuit étrangement solennelle. Le silence avait quelque chose de menaçant, l'ombre des cèdres était hostile, le regard bleu de la lune semblait pleurer sur lui. Pourquoi une angoisse invincible oppressait-elle ainsi son cœur ? Qu'allait-il apprendre ? Pourquoi la souveraine était-elle à Naïkou, au lieu d'être dans son palais ? Cent fois il se faisait la même question, à laquelle il ne pouvait répondre.

Enfin, il se sentit touché légèrement à l'épaule, il se leva ; un jeune bonze était près de lui ; il se mit à marcher sans mot dire. Nagato le suivit.

Ils traversèrent des bosquets de bambous,

des avenues de cèdres, et arrivèrent à un large escalier de pierre qui s'élevait entre deux talus et sur lequel la lune jetait une blancheur neigeuse; ils gravirent cet escalier qui conduisait à la terrasse d'une haute pagode dont la toiture évasée comme un lys renversé se terminait par une mince flèche tournée en spirale.

Le jeune bonze s'arrêta et fit signe à Nagato de demeurer où il se trouvait, puis il s'éloigna. Le prince vit alors une forme blanche sortir de la pagode et s'avancer hors de la pénombre projetée par le toit. La lueur de la lune la frappa. Il reconnut la Kisaki. Elle était vêtue d'une longue tunique de soie blanche, sans manches, tombant sur une robe de toile d'or. C'était le costume de la grande prêtresse du Soleil.

— Reine! s'écria le prince en s'élançant vers elle, suis-je la proie d'un rêve? ce costume...

— C'est le mien désormais, Ivakoura, dit-elle. J'ai déposé ma couronne, je me suis rapprochée du ciel. Cependant, par une dernière faiblesse, j'ai voulu te revoir une fois encore, te dire adieu pour toujours.

— Ah! parjure! s'écria le prince, voilà donc comme tu tiens tes promesses!

— Viens, dit la reine, la nuit est douce. quittons ce lieu découvert.

Ils s'engagèrent dans une longue allée bordée de buissons, pleine d'une brume argentée.

— Ecoute, dit-elle, ne me condamne pas sans m'entendre. Bien des choses se sont passées depuis que tu as quitté Kioto. Sache, ami, que le jour dont le souvenir me charme encore malgré moi, le jour où tu m'as sauvée et où nous nous sommes parlé longuement, assis au pied d'un buisson, un homme nous épiait.

— C'est impossible! s'écria le prince épouvanté.

— C'est certain. Celui qui m'avait enlevée, au lieu de fuir, est revenu et nous a écoutés. C'était un espion de Hiéyas. Cet homme perfide a su profiter du secret que son serviteur avait surpris, il l'a révélé au mikado. D'abord le fils des dieux n'y a pas cru, il était encore plein de colère contre l'infâme qui ensanglante le pays. Mais, par d'habiles manœuvres, Hiéyas parvint à changer les dispositions du mikado et à gagner sa confiance. On lui donna pour preuve de notre entente criminelle ton dévouement et ta conduite héroïque lors de l'attaque de Kioto. Un jour le fils des dieux me fit demander, et lorsque je fus en sa présence il me tendit un écrit dans lequel notre conversation était rapportée, mais dénaturée et

rendue infâme. Le mensonge n'a jamais souillé mes lèvres. J'avouai fièrement que je t'avais donné mon âme, mais que, tant que je vivrais, je n'aurais pas à rougir de mes actions. Mais après cet aveu je ne pouvais plus rester au Daïri. La grande prêtresse de Ten-Sio-Daï-Tsin était morte depuis quelque temps. C'était la sœur de mon époux. Je demandai à remplir son sacerdoce, désirant finir ma vie dans la retraite. Le mikado m'envoya aussitôt le titre que je désirais, et quelques jours plus tard il épousa la petite-fille de Hiéyas, une enfant de quinze ans.

— O douleur! s'écria le prince en tombant aux genoux de la reine, à cause de moi tu es descendue de ton trône; tu as quitté le palais de tes ancêtres pour t'agenouiller, solitaire et grave, à l'ombre d'un temple, toi la déesse souriante que tout un peuple adorait.

— J'aimerai cette solitude, Ivakoura, dit-elle. Ici je suis libre, du moins, je suis délivrée de la tendresse d'un époux que je n'aimais pas, bien qu'il fût dieu. Ma pensée sera à toi tout entière.

— Pourquoi ne veux-tu pas fuir avec moi? N'avons-nous pas assez souffert? Tu m'aimes, et je ne respire que parce que tu es sur la terre. A quoi bon nous torturer ainsi? Viens! exilons-nous! La patrie, c'est toi; le

monde, c'est l'endroit où tu poses tes pieds! Que nous importe ce que diront les hommes! la céleste musique de notre amour étouffera leur voix méprisable. Qu'importent à l'oiseau qui fuit ivre de lumière les murmures des reptiles attachés aux fanges du marais?

— Tais-toi, ami, dit-elle; ne me fais pas repentir d'avoir voulu te revoir encore.

— Pourquoi ne veux-tu pas m'entendre? pourquoi es-tu si implacablement cruelle? puisque ton époux a pris une autre femme, tu es libre maintenant.

— Non, prince, je ne suis pas déchue à ce point; le mikado a ajouté une femme au nombre de ses épouses, mais il ne l'a pas élevée au rang que j'occupais, je demeure son égale et il est toujours mon maître. Si j'étais libre vraiment, malgré le blâme que j'encourrais, je viderais avec toi la coupe nuptiale et j'irais vivre où tu voudrais.

— Ah! je tuerai cet homme qui nous sépare! s'écria le prince dont l'esprit s'égarait.

— Silence, Ivakoura! dit la reine d'une voix grave. Regarde le vêtement que je porte. Songe à ce que je suis. Désormais je n'appartiens plus au monde; ses fièvres, ses folies ne doivent plus m'atteindre. Purifiée par la flamme divine du Soleil, je dois méditer sur son essence mystérieuse et créatrice, m'absorber dans sa splendeur, me

laisser pénétrer de ses rayons, m'identifier avec la lumière et devenir aussi pure qu'elle-même jusqu'au jour où mon âme s'envolera et recevra la récompense méritée.

— Pardonne-moi, dit le prince; que t'importe, en effet, le désespoir d'un homme, j'étais fou de supplier. Vois, je suis calme à présent, calme comme les morts dans leur tombeau. Pardonne-moi d'avoir blessé tes oreilles par des paroles trop humaines.

— J'ai le pouvoir de pardonner maintenant, dit-elle, et je t'absous de toute mon âme; relève-toi, ami, il faut nous séparer.

Ils retournèrent sur leurs pas.

A l'issue de cette allée, baignée d'une clarté diffuse, tout serait fini pour eux; ils se quitteraient pour ne plus se revoir. Malgré elle, la grande prêtresse ralentissait le pas. Le calme subit du prince l'épouvantait, elle sentait bien qu'il était le résultat d'une résolution irrévocable. Il se taisait et la regardait avec une expression d'apaisement.

— Il veut mourir, se dit-elle.

Mais elle sentait que rien de ce qu'elle pourrait dire n'ébranlerait sa décision.

Ils avaient atteint le bout de l'allée et s'avançaient sur la terrasse.

— Adieu, dit-elle.

En prononçant ce mot, il lui sembla que son cœur se brisait dans sa poitrine; elle fut

sur le point de tomber dans les bras du prince et de lui crier :

— Emmène-moi, fuyons où tu voudras !

— Adieu, murmura-t-il, n'oublie pas que tu m'as donné un rendez-vous sur le seuil de l'autre vie.

Elle s'enfuit avec un sanglot.

Près de la pagode, elle se retourna une dernière fois.

Elle semblait surnaturelle au milieu de la clarté lunaire, dans sa robe d'or qui resplendissait sous sa tunique de soie, blanche comme son visage.

Ivakoura tendit les bras vers elle, mais la grande prêtresse du Soleil s'enfonça dans l'ombre qui l'enveloppa et la déroba à jamais.

XXX

BATAILLES

Hiéyas était aux portes d'Osaka avec une armée de trois cent mille hommes. Venant des provinces septentrionales il avait traversé la grande île Nipon en écrasant sur son passage les détachements chargés de garder le pays. Les soldats de Fidé-Yori étaient morts en héros, pas un n'avait reculé; les troupes des princes avaient résisté mollement, au contraire. D'ailleurs l'armée de Hiéyas, puissante comme un fleuve gonflé par les pluies, ne pouvait être entravée dans sa marche. Elle arriva près d'Osaka et enveloppa la ville. Sans prendre de repos, elle l'attaqua de tous les côtés à la fois.

Fide-Yori avait partagé son armée en trois corps de cinquante mille hommes chacun : Signénari et Moritzka commandaient le premier, Harounaga, Moto-Tsoumou, Aroufza le second, Yoké-Moura le troisième. Les soldats étaient intrépides, les chefs résolus à mourir s'ils ne pouvaient vaincre.

Le premier choc des armées fut terrible. On se battit avec un acharnement, une fureur sans pareils. A nombre égal les troupes de Fidé-Yori eussent remporté la victoire, elles avaient une telle résolution de se laisser tuer plutôt que de reculer, qu'elles étaient inébranlables. Le général Yoké-Moura fut attaqué par vingt mille hommes armés de fusils, il n'avait autour de lui que dix mille soldats, établis sur la colline nommée Yoka-Yama; les hommes de Yoké-Moura avaient aussi des fusils. Les décharges se succédèrent jusqu'à l'épuisement des munitions. Yoké-Moura attendait ce moment. Il avait remarqué que ses agresseurs n'étaient armés que de fusils et de sabres et ne portaient pas de lances. Il descendit alors impétueusement la colline. Ses soldats, la lance au poing, se jetèrent sur les assaillants qui, presque sans défense, se replièrent en désordre.

Signénari, lui aussi, après un combat acharné, avait réussi à faire reculer ceux qui l'attaquaient, mais sur tous les autres points les généraux, écrasés par le nombre, avaient été battus et s'étaient rejetés, avec ce qui leur restait de soldats, dans l'intérieur de la ville.

Le soir vint, les combats s'interrompirent. Les soldats exténués se couchèrent dans les rues de la ville, sur les ponts, au bord des

canaux. Seuls, Signénari et Yoké-Moura étaient encore hors d'Osaka, l'un dans la plaine, l'autre sur la colline.

Quand la nuit fut tout à fait venue, un homme s'avança au pied de la colline de Yoka et demanda à parler au général Sanada-Sayemon-Yoké-Moura de la part de Hiéyas.

On l'introduisit sous la tente du guerrier.

Yoké-Moura reconnut un de ses anciens compagnons d'armes.

— Tu viens de la part de Hiéyas? toi! s'écria le général d'un ton plein de reproches.

— Oui, ami, je crois au génie puissant de cet homme; je sais à quel point son triomphe serait utile au pays, et pourtant, maintenant que je suis en ta présence, j'ose à peine exprimer la proposition que je suis chargé de te faire.

— Est-elle donc honteuse?

— Voici, tu en jugeras : Hiéyas est pénétré d'estime pour ta valeur, et il pense que triompher de toi serait pour lui une défaite, car ta mort priverait le pays de son meilleur guerrier. Il te propose de te rallier à lui. Tes conditions seraient les siennes.

— Si Hiéyas a vraiment de l'estime pour moi, répondit Yoké-Moura, pourquoi feint-il de croire que je suis capable de me vendre? Tu peux lui dire que me donnât-il la moitié

du Japon, je ne réfléchirais même pas à sa proposition, et que je mets ma gloire à rester fidèle au maître que j'ai toujours servi et à mourir pour lui.

— Je m'attendais à cette réponse, et si j'ai accepté la mission que l'on me proposait, c'est que j'ai cédé au désir de revoir mon ancien compagnon.

— Tu ne craignais pas les justes reproches que je puis te faire?

— Non, car je ne me sentais pas coupable. A présent je ne sais quel remords me tourmente devant ton dévouement tranquille et héroïque. Je trouve que mes actions, dictées par la sagesse, ne valent pas la folie de ta fidélité aveugle.

— Eh bien! il est temps encore de te repentir, reste avec nous.

— Je le ferai, ami. Hiéyas comprendra, en ne me voyant pas revenir, que celui qui venait pour t'acheter s'est donné à toi.

La même proposition avait été faite au général Signénari.

— Hiéyas m'offre de me donner tout ce que je voudrais, s'était écrié le jeune général, eh bien! qu'il m'envoie sa tête!

Le lendemain, des forces considérables étaient rassemblées en face de Signénari. Le jeune guerrier comprit que la bataille qui allait s'engager était pour lui la dernière. Il

fit le tour de son camp, exhortant ses soldats. Grave, plein de douceur, beau comme une femme, il parcourait les rangs, démontrant aux hommes attentifs le peu de valeur de la vie, ne leur cachant pas que l'issue de la journée c'était la mort ou le déshonneur. Il ajoutait qu'une mort glorieuse est enviable et que la vie d'un lâche ne vaut pas celle d'un chien.

Puis il rentra dans sa tente et expédia un messager à sa mère, il lui annonçait qu'il allait mourir et lui envoyait un riche poignard en souvenir de lui. Alors il s'approcha d'un miroir et versa des parfums sur ses cheveux, puis il posa sur sa tête son casque de corne noire surmonté au-dessus du front par une lame de cuivre découpée en forme de croissant, il l'attacha sous son menton et coupa les bouts flottants des cordons de soie. Cela signifiait qu'il ne les dénouerait plus, qu'il se vouait à la mort. Si sa tête était portée au vainqueur, celui-ci comprendrait qu'il s'était fait tuer volontairement.

La bataille commença, ce fut Signénari qui attaqua; il s'élança à la tête de ses soldats avec impétuosité. Le début de la lutte leur fut favorable, ils rompirent les rangs des ennemis, en massacrèrent un grand nombre. L'armée de Signénari, décimée la veille, réduite à un petit nombre d'hommes, pénétrait

dans l'armée ennemie comme un navire dans la mer, mais les flots s'étaient refermés derrière elle, elle était enveloppée, captive, plus ardente que jamais cependant; les soldats de Hiéyas crurent avoir emprisonné la tempête. Les désespérés sont terribles, le carnage était effrayant; les blessés se battaient encore, la terre inondée de sang s'amollissait, on piétinait dans la boue, on eût pu croire qu'il avait plu. Cependant dix mille hommes contre cent mille ne pouvaient tenir bien longtemps. Les héros qui entouraient le jeune chef n'étaient pas vaincus pourtant, ils ne reculaient pas, ils se laissaient tuer sur la place conquise. Mais leur nombre diminuait rapidement: bientôt il n'y eut plus au centre de l'armée qu'un énorme monceau de cadavres. Signénari, couvert de blessures, formidable, luttait encore. Il était seul, l'ennemi hésitait devant lui, on l'admirait, quelqu'un lui lança une flèche cependant, il tomba.

Hiéyas, étendu dans une litière, était sur le champ de bataille. On lui apporta la jeune tête grave et charmante du général Signénari; il vit les cordons du casque coupés; il respira les parfums dont la chevelure était inondée.

— Il a mieux aimé mourir que se rallier à ma cause, dit-il en soupirant. La victoire

d'aujourd'hui m'attriste comme si c'était une défaite.

Le même jour, Fidé-Yori fit appeler Yoké-Moura et lui demanda ce qui restait à faire.

— Il faut dès demain tenter une sortie générale, répondit-il. Tous les débris d'armées réunis dans la ville forment un total d'environ soixante mille hommes, auquel il faut ajouter la garnison de la forteresse, les dix mille hommes qu'il me reste, et les dix mille volontaires que tu as rassemblés : on peut entreprendre la lutte.

— Rentreras-tu dans la ville? demanda le siogoun.

— Il vaut mieux, je pense, que je garde ma position avancée sur la colline. Au moment où l'armée s'ébranlera, j'attaquerai l'ennemi sur un autre point, afin qu'il soit contraint de diviser ses forces.

On rassembla les chefs afin de se concerter avec eux. La gravité de la situation faisait taire les discordes qui les divisaient d'ordinaire : tous se soumettaient à Yoké-Moura.

— L'ennemi s'est étendu tout autour de la ville, dit le général, de sorte que sur le point que vous attaquerez, vous rencontrerez des forces tout au plus égales aux vôtres. La sortie devra s'opérer du côté du sud, afin que, si c'est possible, vous acculiez l'ennemi à la mer. Que les chefs enflamment les soldats par

leur exemple, par leurs paroles, et nous pouvons encore triompher.

— C'est moi-même qui me mettrai à la tête de l'armée, s'écria Fidé-Yori. On tirera de leurs fourreaux de velours les insignes qui précédaient mon illustre père dans les combats, les courges dorées emmanchées à une hampe rouge, qui ont toujours été, partout où elles apparurent, un signal de victoire; ce souvenir de Taïko-Sama enthousiasmera les soldats; il leur rappellera les triomphes anciens, les batailles glorieuses remportées à son ombre. Ce talisman nous protégera et remplira d'effroi le parjure Hiéyas, en évoquant devant ses yeux l'image de celui dont il a trahi la confiance.

Les chefs retournèrent vers leurs soldats, afin de les préparer à la bataille décisive du lendemain. Fidé-Yori, lui, courut vers sa fiancée.

— C'est peut-être la dernière journée que nous passons ensemble, disait-il, je n'en veux pas perdre une seconde.

— Que dis-tu, seigneur? disait Omiti, si tu meurs, je mourrai aussi, et nous serons réunis pour ne plus nous quitter.

— N'importe, disait le roi avec un sourire triste, j'aurais voulu que sur cette terre notre bonheur fût un peu plus long. J'ai été malheureux si longtemps, heureux un si petit

nombre de jours; et toi! si dévouée, si douce, tu as souffert des maux de toute sorte à cause de moi, et pour ta récompense, quand je voudrais te combler de richesses, d'honneurs, de joies, je ne puis te donner que le spectacle des horreurs de la guerre et la perspective d'une mort prochaine.

— Tu m'as donné ton amour, répliquait Omiti.

— Oh! oui, s'écriait le roi, et cet amour, qui était le premier, eût été le dernier; il eût empli toute ma vie. Que ne puis-je t'emporter loin d'ici, fuir cette lutte, ce carnage! Que m'importe le pouvoir! il ne m'a pas donné le bonheur. Vivre près de toi, dans une retraite profonde, oublieux des hommes et de leurs ambitions criminelles, c'est là que serait la véritable félicité.

— Ne songeons point à cela, disait Omiti, c'est un rêve impossible; mourir l'un près de l'autre, c'est une joie encore, elle ne nous sera pas refusée.

— Hélas! s'écria le siogoun, ma jeunesse se révolte à l'idée de la mort. Depuis que je t'ai retrouvée, chère bien-aimée, j'ai oublié le dédain que l'on m'avait enseigné pour cette vie fugitive; je l'aime et je voudrais ne pas la quitter.

A la faveur de la nuit Harounaga parvint à reprendre les hauteurs de Tchaousi qu'il

avait perdues. Le général Yoké-Moura lui avait conseillé cette tentative dont la réussite permettrait de protéger la sortie du siogoun.

Tout était prêt pour le dernier effort, les soldats étaient pleins d'ardeur, les chefs avaient bon espoir, Fidé-Yori reprenait confiance, il croyait à la victoire. Une chose l'attristait cependant, c'était dans cette situation suprême l'absence de son ami le plus fidèle, de son conseiller le plus sage, du prince de Nagato : qu'était-il devenu? que lui était-il arrivé? Depuis vingt jours environ qu'il avait brusquement quitté Osaka, on n'avait aucune nouvelle de lui.

— Il est mort puisqu'il n'est pas près de moi à l'heure du danger, se disait le siogoun en soupirant profondément.

Dès le jour, les habitants d'Osaka encombrèrent les abords de la forteresse; ils voulaient voir le siogoun sortir du château en tenue de combat, au milieu de ses guerriers aux riches costumes. En attendant, ils causaient avec les soldats campés dans les rues, leur versant des rasades de saké. L'aspect de la ville était joyeux : en dépit de tout, le caractère léger de ses habitants reprenait le dessus. Ils allaient voir un spectacle, ils étaient heureux.

Vers la huitième heure, les portes de la seconde muraille du château fort s'ouvrirent

toutes grandes et laissèrent apercevoir une confusion de bannières qui flottaient parmi les rayures lumineuses formées par les hautes lances.

Les premiers corps de lanciers du siogoun s'avancèrent, cuirassés, coiffés du casque à visière, évasé autour de la nuque et orné au-dessus du front d'une sorte de croissant de cuivre, la lance au poing, un petit drapeau enmanché derrière l'épaule gauche; puis vinrent les archers, le front ceint d'un bandeau d'étoffe blanche dont les bouts flottaient en arrière, le dos hérissé de longues flèches, tenant à la main le grand arc laqué. Après eux s'avancèrent des personnages étranges, qui ressemblaient plutôt à de grands insectes ou à des crustacés fantastiques qu'à des hommes. Les uns, au-dessus du masque noir grimaçant, portaient un large casque orné d'antennes de cuivre; d'autres avaient leur coiffure ornée d'énormes cornes recourbées l'une vers l'autre, et leur masque hérissé de moustaches et de sourcils rouges ou blancs, ou bien un capuchon de mailles ramené sur le visage, ne laissant voir que les yeux, leur enveloppait la tête. Les pièces des armures, faites de corne noire, étaient carrées, lourdes et bizarrement disposées; cependant, sous les points de soie de diverses couleurs qui joignaient l'une à l'autre les lames de corne,

elles produisaient un bel effet. Ces guerriers, vêtus comme l'avaient été leurs aïeux, étaient armés de hallebardes, d'arcs énormes, de glaives à deux mains. Ils défilèrent pendant longtemps, à la grande admiration du peuple. Enfin, Fidé-Yori parut sur un cheval à la crinière tressée. On portait devant lui les courges dorées qui, depuis les dernières victoires de Taïko-Sama, n'étaient pas sorties du château. Elles furent accueillies par des cris d'enthousiasme.

— Je vous les confie, s'écria Fidé-Yori, en désignant à son armée les glorieux insignes.

Il ne dit rien de plus, et, tirant son sabre, il lança son cheval au galop.

Toute l'armée s'ébranla avec un élan héroïque, elle sortit de la ville. Le peuple la suivit jusqu'au delà des faubourgs.

Du haut de la colline, Yoké-Moura regardait Fidé-Yori et ses troupes s'avancer hors d'Osaka et se développer dans la plaine, il attendait le premier mouvement offensif du siogoun pour attaquer de son côté les hommes de Hiéyas.

— Certes, se disait le général, la victoire est possible, Signénari qui est mort si noblement hier et ses soldats héroïques ont fait beaucoup de mal à l'ennemi; j'ai moi-même repoussé, en lui faisant subir des pertes con-

sidérables, le détachement qui attaquait ma position. Nous pouvons tailler en pièces la partie de l'armée sur laquelle va fondre le siogoun. Alors l'égalité sera à peu près établie entre les deux forces ennemies, et à force égale nous triompherons.

L'armée de Fidé-Yori s'était arrêtée dans la plaine, elle occupait l'emplacement sur lequel se dressait la veille le camp de Signénari.

—Qu'attendent-ils donc? se demandait Yoké-Moura; pourquoi interrompent-ils leur mouvement en avant?

Les chefs couraient sur les flancs des bataillons. Une singulière agitation régnait parmi les rangs. Evidemment quelque chose de nouveau était survenu, on hésitait, on se concertait. Tout à coup une grande oscillation agita l'armée, elle fit volte-face et, retournant sur ses pas, rentra dans la ville.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Yoké-Moura, stupéfait et pâle de colère. Quelle folie les saisit subitement? C'est une dérision, seraient-ils lâches?

Les soldats de Hiéyas s'avancèrent alors, ils traversèrent la plaine abandonnée par Fidé-Yori. Au même moment les hommes de Yoké-Moura donnèrent l'alarme. On les attaquait de deux côtés à la fois.

— C'est bon, dit Yoké-Moura, tout est perdu maintenant.

Il fit venir son jeune fils Daïské.

— Mon fils, lui dit-il, rentre dans la ville, rejoins le siogoun et dis-lui qu'il ne me reste plus qu'à mourir glorieusement pour lui, ce que je compte faire avant ce soir. Reste auprès du maître tant qu'il vivra et meurs avec lui.

— Mon père, dit Daïské en jetant un regard suppliant au général, je préférerais mourir près de toi.

— Fais ce que je te commande, mon fils, dit Yoké-Moura, dont la voix tremblait un peu.

Une larme roula sur la joue de l'enfant; mais il n'objecta rien et s'en alla.

Le général le suivit des yeux un instant, tandis qu'il descendait la colline. Il soupira, puis brusquement se jeta dans la bataille.

Sans avoir combattu, sans avoir échangé une flèche avec l'ennemi, l'armée du siogoun était rentrée en désordre dans la ville. Le peuple n'y voulait pas croire. Qu'était-il arrivé? Comment la déroute précédait-elle le combat?

Voici ce qui s'était passé : Harounaga, abandonnant brusquement la position qu'il occupait sur la colline, était accouru vers Fidé-Yori, accompagné d'un homme qui venait du camp de Hiéyas. Cet homme, qui était un parent de Harounaga, affirmait que

la plus grande partie de l'armée était vendue à Hiéyas et, qu'au moment du combat, Fidé-Yori serait enveloppé par ses propres soldats et fait prisonnier. Il disait avoir surpris ce secret et être accouru pour prévenir le siogoun et l'empêcher de tomber dans un piége odieux.

— Rentre dans la forteresse, disait-il à Fidé-Yori, à l'abri de ses remparts, tu peux encore te défendre et mourir noblement, tandis qu'ici tu es à la merci du vainqueur.

Après quelques hésitations, on était rentré dans la ville. Cette histoire de trahison était complétement inexacte : c'était une perfidie de Hiéyas qui, bien qu'il fût fort, ne dédaignait pas d'employer la ruse. Mais le peuple n'accepta pas cette raison, la rentrée des soldats fit le plus déplorable effet.

— Ils ne savent pas se conduire, disait-on.

— Ils sont perdus, tout est fini maintenant.

— Après tout, cela ne nous regarde pas.

La moitié de la population commençait à désirer l'avénement de Hiéyas.

Le siogoun était à peine rentré dans le château que l'armée ennemie attaqua les faubourgs de la ville. Les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons. Un combat terrible s'engagea, on défendait le terrain pied à pied. Cependant l'ennemi avançait. On se battait dans les rues peu larges, aux bords

des canaux, dont l'eau rougie de sang balançait des cadavres, chaque pont était emporté après une lutte acharnée. Peu à peu, les soldats de Fidé-Yori furent repoussés vers la forteresse.

Dans le château la confusion était grande, on ne songeait pas à défendre la première muraille, les bastions n'existaient plus, le fossé n'avait pas été recreusé à plus de deux pieds de profondeur. On s'enfermait dans la seconde enceinte; mais là on était trop éloigné pour rendre aucun service à ceux qui combattaient. Ces derniers, après trois heures de lutte, furent repoussés jusqu'aux murs du château; ils envahirent la première enceinte et crièrent pour se faire ouvrir la seconde. Ils allaient être écrasés contre elle.

Yodogimi cria d'ouvrir. Toutes les portes s'écartèrent à la fois, et les soldats se précipitèrent. Mais l'ennemi était sur leurs talons, lorsqu'ils furent passés on ne put refermer les portes et les soldats de Hiéyas entrèrent derrière eux.

Fidé-Yori s'était enfermé avec un millier de soldats dans la troisième enceinte du château qui entourait la grande tour des Poissons-d'Or, la résidence du siogoun et quelques palais des princes les plus nobles. Il ne songeait pas à se défendre, mais seulement à ne pas se laisser prendre vivant, ni lui ni

personne de sa famille. Dans une salle de son appartement, le sabre nu à la main, entre sa mère et sa fiancée, il regardait par la fenêtre ouverte, et, le front baissé, écoutait les clameurs formidables des soldats se battant derrière la seconde muraille. Beaucoup des siens se rendaient. L'homme chargé de garder les courges dorées de Taïko-Sama, il se nommait Tsou-Gava, les brûlait devant la façade du palais, sous les yeux de Fidé-Yori.

— Tout est fini! murmurait celui-ci. O vous qui êtes ce que j'ai de plus cher au monde, vous allez donc mourir à cause de moi et avec moi! Il va falloir vous arracher la vie pour ne pas vous laisser tomber vivantes aux mains des vainqueurs.

Il regardait son sabre nu, puis levait les yeux sur sa mère et sur la douce Omiti avec une expression d'égarement.

— Il n'est donc pas possible de les sauver? s'écria-t-il, de les laisser vivre? Qu'importe au vainqueur pourvu que je meure!

— Vivre sans toi! dit Omiti d'un ton de reproche.

Elles étaient pâles toutes deux, mais tranquilles.

— Non, c'est impossible! s'écria tout à coup le siogoun; je ne veux pas voir couler leur sang, je ne veux pas les voir mortes; c'est moi qui mourrai le premier!

XXXI

LE BUCHER

— Personne ne mourra! s'écria tout à coup une voix, au moment où Fidé-Yori tournait son arme contre lui-même.

Le prince de Nagato apparut au seuil de la chambre. Loo était près de lui.

— O mon frère! s'écria le siogoun en s'élançant vers lui, je n'espérais plus te revoir.

— Je savais la victoire impossible, dit Nagato, et je m'occupais à te préparer les moyens d'échapper à l'ennemi lorsque ton dernier effort pour le repousser aurait échoué. Tu es le seul rejeton de ta race, tu es vaincu aujourd'hui, mais plus tard ta dynastie peut refleurir.

— Est-il donc vraiment en ton pouvoir de nous sauver? dit le siogoun.

— Oui, maître, dit Ivakoura. Une barque t'attend près de la rive du Yodo-Gava. Raïden, un brave matelot dont le dévouement m'est connu, la monte. Il te conduira en mer et gagnera le large. Là, une grande jonque

appartenant au prince de Satsouma est à l'ancre prête à te recevoir. Dès que tu y auras posé le pied, elle fera voile vers l'île de Kiou-Siou; le seigneur de Satsouma, le plus puissant prince de ton royaume, le plus fidèle de tes sujets, t'ouvrira sa province et son château; tu pourras y vivre heureux près de l'épouse de ton choix, jusqu'au jour de la vengeance.

— Je reconnais bien là ton dévouement infatigable, dit le siogoun dont les yeux se mouillaient de larmes. Mais comment sortir du château? comment traverser sans être massacré la horde furieuse qui l'enveloppe?

— Tu sortiras comme je suis entré, dit le prince, sans être inquiété par personne. Si vous voulez me suivre jusqu'à mon palais, continua-t-il en s'inclinant devant les deux princesses, je vous montrerai le chemin qu'il faut prendre pour quitter la forteresse.

— Prince, dit Yodogimi, ta grandeur d'âme me remplit de confusion; moi, qui ai si souvent essayé de te nuire, je vois aujourd'hui à quel point j'étais injuste et aveugle; dis-moi que tu me pardonnes mes erreurs passées, sinon je n'accepte pas d'être sauvée par toi.

— Je n'ai rien à te pardonner, princesse, dit Nagato, c'est moi qui suis coupable d'avoir eu l'incomparable maladresse de te déplaire.

— Allons, partons d'ici, dit le siogoun, vous vous expliquerez plus tard.

Ils sortirent de la salle. Loo marchait devant.

Dans la première cour du palais, les insignes de Taïko-Sama brûlaient encore, ils formaient un monceau de braises. En passant près d'eux, Fidé-Yori détourna la tête. Ils atteignirent le pavillon du prince de Nagato et gagnèrent sa chambre. La trappe qui fermait le sentier souterrain par lequel autrefois le brave Sado entrait au palais et en sortait, était ouverte. Personne ne connaissait l'existence de ce souterrain. Le prince de Nagato l'avait fait secrètement creuser pour favoriser les allées et venues de Sado et échapper à la surveillance des espions.

— Voici le chemin, dit-il, il aboutit à une maison de pêcheur qui s'ouvre sur les rives du Yodo-Gava. C'est là que Raïden vous attend avec la barque; partez, Loo vous guidera dans cette route souterraine.

— Comment! s'écria Fidé-Yori, est-ce que tu ne nous accompagnes pas?

— Non, maître, je reste ici, j'ai quelque chose encore à accomplir.

— Es-tu fou? rester dans ce palais qui bientôt sera complétement envahi; qu'as-tu donc à faire encore? tu ne pourras plus t'échapper.

— Ne t'inquiète pas de moi, dit le prince avec un étrange sourire; je fuirai, je te le jure.

— Ivakoura! s'écria le siogoun en regardant son ami avec effroi, tu veux mourir! Je te comprends, mais je n'accepte pas le salut à ce prix. Je suis le maître encore, n'est-ce pas? eh bien, je t'ordonne de me suivre.

— Mon bien-aimé seigneur, dit Nagato d'une voix ferme, s'il est vrai que je t'ai servi avec dévouement, ne me refuse pas la première grâce que je te demande, n'ordonne pas que je quitte ce palais.

— Je n'ordonne plus, ami, je te conjure de ne pas me priver d'un compagnon tel que toi, je te supplie de fuir avec nous.

— Je joins mes supplications à celles de mon fils, dit Yodogimi; ne nous laisse pas partir la douleur dans l'âme.

— Prince illustre, dit Omiti de sa voix douce et timide, c'est la première fois que je t'adresse la parole, j'ose cependant te prier, à mon tour, de ne pas persister dans ta cruelle résolution.

Loo se jeta à genoux.

— Mon maître! s'écria-t-il.

Mais il ne put rien dire de plus et se mit à pleurer.

— Je te recommande cet enfant, dit Nagato à Fidé-Yori.

— Tu demeures donc sourd à nos voix? dit le siogoun, nos prières n'ont donc aucun pouvoir sur ton cœur?

— Si elle était perdue pour toi, dit le prince en désignant Omiti, consentirais-tu à vivre? O toi, à qui j'ai confié le secret terrible de ma vie, ne comprends-tu donc pas à quel point l'existence est pour moi douloureuse? Ne vois-tu pas quelle joie brille dans mes yeux maintenant que je touche au terme de mes souffrances? C'était pour te servir que je ne me suis pas délivré depuis longtemps du supplice de vivre. Tu n'es pas victorieux comme je l'aurais voulu, mais je te vois dans une retraite pleine de fleurs, de joie, d'amour; tu seras heureux, sinon puissant; tu n'as plus besoin de moi, je suis libre, je puis mourir.

— Ah! ami cruel, dit Fidé-Yori, je vois bien que ta volonté est irrévocable.

— Hâtez-vous, dit le prince, vous n'avez que trop tardé. Gagnez la barque. Raïden vous cachera sous les plis de la voile jetée au fond du bateau, puis il prendra les rames, Loo tiendra le gouvernail.

— Non! non! s'écria l'enfant qui se cramponnait à la robe de son maître, je ne veux pas partir, je veux mourir avec toi.

— L'obéissance est la première vertu d'un bon serviteur. Loo, dit le prince doucement,

je t'ordonne d'obéir désormais à notre maître à tous deux et de le servir jusqu'à la mort.

Loo se précipita en sanglotant dans l'escalier obscur du souterrain, les deux femmes le suivirent, puis le siogoun descendit à son tour.

— Adieu! adieu! mon ami, mon frère, toi, le plus beau, le plus noble, le plus dévoué de mes sujets! s'écria-t-il en laissant couler ses larmes.

— Adieu, illustre ami, dit le prince, puisse ton bonheur durer aussi longtemps que ta vie!

Il referma l'entrée du souterrain. Il était seul, enfin. Alors il retourna dans la cour du palais et prit au brasier qui brûlait encore un fragment de bois enflammé, il mit le feu à tous les pavillons princiers, au palais de Fidé-Yori dont il parcourut toutes les salles, puis il gagna la tour des Poissons-d'Or et d'étage en étage alluma l'incendie. Arrivé sur la dernière terrasse, il jeta son tison brûlant et s'accouda à la balustrade de laque rouge de la plate-forme qu'une très-vaste toiture relevée des bords, soutenue par quatre lourds piliers, surmontait.

Le prince regarda vers la mer. La petite barque était déjà à l'embouchure du Yodo-

Gava. Seule sur l'eau, elle semblait attirer l'attention des soldats victorieux qui campaient le long de la plage; mais Raïden le pêcheur jeta son filet, et les soldats rassurés laissèrent passer le bateau. Au large, la jonque du prince de Satsouma faisait une petite tache brune sur la pourpre du soleil couchant. L'atmosphère était d'une transparence incomparable. La mer ressemblait à une grande turquoise.

Les cris des soldats s'élevaient autour du château.

— Fidé-Yori a mis le feu au palais; il va périr dans les flammes, disait-on.

Ceux qui étaient encore à l'abri de la troisième muraille ouvrirent les portes et sortirent précipitamment; ils se rendirent. D'ailleurs, la bataille avait cessé; l'usurpateur était à la porte de la forteresse; on s'agenouillait sur son passage; on l'acclamait, on le proclamait le seul et légitime siogoun. C'était le second jour de la sixième lune de la première année du Nengo-Gen-Va (1).

Du sommet de la tour, le prince de Nagato voyait la litière dans laquelle était couché Hiéyas. Il entendait les clameurs triomphales qui l'accueillaient.

---

(1) 2 juin 1615.

— La gloire et la puissance royale ne sont rien auprès de l'amour heureux, murmura-t-il en reportant ses yeux sur la barque qui portait ses amis.

Elle était en mer à présent, hors de la portée des soldats; elle déployait sa voile et fuyait rapidement.

— Ils sont sauvés, dit le prince.

Alors il tourna ses regards d'un autre côté, du côté de Kioto et de Naïkou; il voyait le commencement de la route qui conduisait à la ville sacrée et qu'il avait parcourue tant de fois; il voyait les côtes se découpant sur l'azur de la mer et s'étendant en se perdant dans le lointain, vers la province où s'élève le temple antique de Ten-Sio-Daï-Tsin. Il semblait vouloir distinguer, à travers la distance, celle qu'il ne devait plus revoir.

Le soleil disparut, la lumière de l'incendie commença à surmonter l'éclat du jour. Le palais du siogoun, au pied de la tour, était une large fournaise qui, vue d'en haut, paraissait comme un lac de feu agité par une tourmente. Les flammes se croisaient, tourbillonnaient, formaient des volutes comme les vagues dans la tempête. Par instant, un nuage de fumée rousse passait devant les yeux du prince, lui voilant l'horizon. Tous les étages de la tour brûlaient, un ronflement formidable, mêlé à une perpétuelle cré-

pitation, emplissait ses flancs. La dernière plate-forme, cependant, n'était pas encore atteinte, mais déjà le plancher se crevassait, oscillait. Une flamme monta et toucha le bord de la toiture supérieure.

— Viens donc, feu libérateur, s'écria le prince, viens apaiser la brûlure dévorante de mon âme, t'efforcer d'éteindre la flamme inextinguible de mon amour!

Il prit sur sa poitrine un papier froissé et le déploya. Il le porta à ses lèvres, puis le lut une dernière fois à la lueur de l'incendie.

« Un jour les fleurs s'inclineront pour mourir, elles laisseront tomber comme un diamant leur âme lumineuse, alors les deux gouttes d'eau pourront se rejoindre et se confondre. »

La chaleur était intolérable. Le papier brûla tout à coup entre les doigts du prince. L'air lui manquait, il se sentait mourir.

— Ma bien-aimée! s'écria-t-il, je pars le premier, ne me fais pas attendre trop longemps au rendez-vous!

Comme les pétales énormes d'une fleur de feu, les flammes enfermèrent la dernière terrasse, elles s'étendirent sur la toiture; les deux gigantesques poissons d'or se tordirent sur la crête du toit comme s'ils étaient vivants, puis ils coulèrent en deux ruisseaux

incandescents. Bientôt l'édifice entier s'écroula avec un fracas terrible, en faisant jaillir vers le ciel une gerbe immense de flammes et d'étincelles.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. A. WITTERSHEIM et Cie, quai Voltaire 31.

COLLECTION

DES

GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

G. BANCROFT. — **Histoire des États-Unis d'Amérique.** Trad. de M. I. Gatti de Gamond. 9 vol. in-8°............... 54 fr.

W. H. PRESCOTT. — **Histoire du règne de Philippe II.** Trad. de G. Renson et F. Ithier. 5 vol. in-8°............... 30 —

— **Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.** Traduction de G. Renson. 4 vol. in-8°............................. 24 —

— **Histoire de la conquête du Pérou.** Trad. de H. Poret. 3 vol. in-8°....................................... 18 —

— **Histoire de la conquête du Mexique.** Traduction de A. Pichot. 3 vol. in-8° avec gravures.................. 18 —

— **Essais et Mélanges historiques et littéraires.** 2 vol. in-8°.. 12 —

W. IRVING. — **Histoire et Légende de la conquête de Grenade.** Trad. de Xavier Eyma. 2 vol. in-8°............ 12 —

— **Vie de Mahomet.** Trad. de Henri Georges. 1 vol. in-8°... 6 —

— **Vie et Voyages de Christophe Colomb.** Traduction de G. Renson. 3 vol. in-8°.............................. 18 —

Th. MOMMSEN. — **Histoire romaine.** Trad. de de Guerle. 7 vol. in-8°.. 42 —

PEEL (sir Robert). **Mémoires.** Trad. de E. de Laveleye. 2 vol. in-8°.. 12 —

J. G. HERDER. — **Philosophie de l'histoire de l'humanité.** Trad. de E. Tandel. 3 vol. in-8°.................... 18 —

H. I. BUCKLE. — **Histoire de la civilisation en Angleterre.** — Trad. de Baillot. 5 vol. in-8°.................. 30 —

MAX DUNCKER. — **Histoire de l'antiquité.** Traduction de Mosmann. 8 vol. in-8°................................. 48 —

G. G. GERVINUS. — **Histoire du XIXe siècle,** depuis les traités de Vienne. Trad. de J. J. Minssen. 22 vol. in-8°...... 132 —

— **Introduction à l'Histoire du XIXe siècle.** 1/2 vol. in-8. 3 —

G. GROTE. — **Histoire de la Grèce,** depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand. Traduction de A. L. de Sadous. 19 vol. in-8° avec cartes et plans.................................. 114 —

R. GNEIST. — **La Constitution communale de l'Angleterre,** son histoire, son état actuel ou le **self-government.** Trad. de Hippert. 6 vol. in-8°.......................... 36 —
J. H. KIRK. — **Histoire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.** Trad. de Ch. Flor O'Squarr. 5 vol. in-8°...... 30 —
C. MERIVALE. — **Histoire des Romains sous les empereurs.** Trad. de Hennebert. 9 vol. in-8°.................. 54 —
J. W. DRAPER. — **Histoire du développement intellectuel de l'Europe.** Trad. de L. Aubert. 3 vol. in 8°........ 18 —
J. L. MOTLEY. — **La Révolution des Pays-Bas au XVIe siècle;** l'histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. Trad. de Lacroix et Jottrand. 6 vol. in-8°.. 36 —
— **Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas,** depuis la mort de Guillaume le Taciturne. Traduction de Rordy. 8 vol. in-8°.. 48
HALLAM. — **Histoire du Moyen-Age.** 4 vol. in-8.......... 24 —

Dr HENRI BARTH. — **Voyages et découvertes dans l'Afrique centrale et septentrionale.** 4 beaux vol. in-8, avec cartes, plans, gravures et chromo-lithographies....... 24 —

G. WEBER. — **Histoire universelle jusqu'à nos jours,** 13 vol. gr. in-18...................................... 44 —

SOUS PRESSE :

G. FRÉDÉRIC KOLB. — **Histoire de la civilisation de l'humanité,** avec des considérations particulières sur les formes gouvernementales, la politique, la religion et le développement de la liberté et de la prospérité des peuples (Une histoire universelle selon les besoins de l'époque). 6 vol. in-8. 36 —
G. GROTE, auteur de l'*Histoire de la Grèce.*—**Platon,** 3 v. in-8. 18 —
— **Aristote,** 3 vol. in-8.................................. 18 —
E. CURTIUS. — **Histoire grecque.** 8 vol. in-8............ 48 —
J.-L. MOTLEY. — **Vie et mort de Jean de Barneveld,** avocat de Hollande, avec un aperçu sur les causes premières et les événements de la Guerre de Trente ans (Suite de l'Histoire de la Révolution des Pays-Bays et de l'Histoire des Provinces-Unies). 5 vol. in-8.............................. 30 —

1re Série. — ROMANS *en format grand in-18 jésus*

Abbé *** (L'). — Le Maudit. 3 vol. in-18	9	»
— La Religieuse. 2 vol. in-18	6	»
— Le Jésuite. 2 vol. in-18	6	»
— Le Moine. 1 vol. in-18	3	»
— Le Curé de Campagne. 2 vol. in-18	6	»
— Le Confesseur. 2 vol. in-18	6	»
Alarcon (A. P. de). — Le Finale de Norma, nouvelle de l'espagnol. 1 vol. in-18	3	»
Alby (Ernest). — L'Olympe à Paris ou les Dieux en Habit noir. 1 vol. in-18	3	»
Alton-Shée (Le Cte de). — Mémoires du vicomte d'Aulnis. *Mes Humanités.—Les Plaisirs faciles. — Charles de Coypel. — La Comtesse de Prosly. —Baron de la Curée.* 1 vol. in-18.	3	»
Arène (Paul). — Jean-des-Figues. 1 vol. in-18	3	»
Assollant (Alfred). — La Confession de l'abbé Passereau, 1 vol. in-18	3	»
— Vérité-Vérité. 1 vol. in-18	3	50
— Pensées et Réflexions de Cadet Borniche. 1 vol. in-18	3	50
— Un Quaker à Paris. 1 vol. in-18...	3	50
Audeval (Hippolyte). — Le Livre des Epouses. 1 vol. in-18.	3	«
Auerbach (B.). — Au Village et à la Cour. Roman traduit de l'allemand, 2 vol. in-18	6	»
Barbara (Ch.). — Un cas de Conscience. — Anne-Marie, etc.. 1 vol. in-18	3	»
— Mademoiselle de Ste-Luce. 1 v. in-18.	3	»
Barrand. — Les Femmes honnêtes. 1 vol. in-18	2	»
Barrué. — Zéphyrin Bunon, Histoire d'un Parvenu. 1 vol. in-18	3	»
Bérend (M.). — La Quarantaine. 1 vol. in-18	3	»
Berthet (Elie). — La Peine de Mort. 1 vol. in-18	4	»
— Le Bon Vieux Temps. 1 vol. in-18	3	»
— Le Démon de la Chasse. 1 vol. in-18..	3	»
— Les Drames de Cayenne. 1 vol. in-18..	3	»
Blanc (Gratia). — Soldats et Colons. 1 vol. in-18	2	»
Blum (E.). — Entre Bicêtre et Charenton. 1 vol. in-18	3	»
Bougy (A. de). — Les Bourla Papeï, Brûleurs de Papier, — roman rustique Vaudois. 1 vol. in 18.	3	»
Bouquet (N.). — La Provence amoureuse. — *Le Sire de* — *Chantegrillet,* chronique du XIIIe siècle. 1 vol.	5	»
Bourguignon. — Masintour. 1 vol. in-18	3	»
Bouvier. — Les Pauvres. 1 vol. in-18	3	»
Bovie (Mme). — Contes Posthumes. 1 vol. in-18	3	50
Breuil (M.). — On meurt parfois d'amour. 1 vol. in-18..	3	»
Cadol (Ed.). — Les Contes Gais. — Les Belles Imbéciles. 1 vol. in-18	3	»

Caillet (Pierre). — Michelle. 1 vol. in-18	3	»
Carlos. — Les Parfums de la Vie. 1 vol. in-18	3	50
Castelnau. — Zanzara ou la Renaissance en Italie. 2 vol. in-18	7	»
Champfleury. — La Belle Paule. — La Comédie académique. 1 vol	3	»
Chandeneux. — Les Remèdes contre l'amour. 1 v. in-18.	3	»
Chéri-Marian. — Les Va-Nu-Pieds. 1 vol. in-18	3	»
Chincholle. — Dans l'ombre. 1 vol. in-18	3	»
Claude. — Le Roman de l amour. 1 vol. in-18	3	»
Corthey. — Philanthropie de M. Tallandaz. 1 vol. in-18	3	50
Abbé Coulon. — Mémoires d'un Presbytère. 1 vol	2	»
Daniel. — Les Confidences d'une sage-femme. 1 vol	3	»
Daudet. — La Succession Chavanet. — 1re partie. — Tartufe au village. 1 vol. in-18	3	»
— — 2e partie. — L'Envers et l'endroit de la vie parisienne. 1 vol. in-18	3	»
— Les Douze danseuses du château de Lamôle. — Une Liaison. — John Stewart, etc.. 1 vol.	3	»
Dazur. — Le Régiment fantastique. 1 vol. in-18	3	50
De Coster. — Le Voyage de noces. 1 vol. in-18	3	50
De la Cottière (Jacob). — Le Chemin de la lune S. V. P? 1 vol. in-18	3	»
De Kock. — Beau filou, ou l'aimable voleur. 1 vol	3	»
Dérisoud. — Les Petits crimes. 1 vol. in-18	3	»
Deulin. — Contes d'un Buveur de bière. 1 vol	3	»
Dollfus. — Mardoche. — La Revanche du hasard. — La Villa. 1 vol. in-18	3	»
Doucet. — Le Diocèse de Chamboran. 1 vol. in-18	3	50
Dumas (Alex.). — Les Crimes célèbres, nouvelle édition. 4 vol. in-18	8	»
— Les Borgia. — La marquise de Ganges. — Les Cenci. 1 vol	2	»
— Marie Stuart. — Ludwigh Sand. — Murat. 1 vol. in-18	2	»
— Massacres du Midi. — Urbain Grandier. 1 vol. in-18	2	»
— La marquise de Brinvilliers. — La comtesse de Saint-Géran. — Jeanne de Naples. — Vaninka. 1 vol. in-18	2	»
Durier. — Miss Molly. 1 vol. in-18	3	»
Erckmann-Chatrian. — Maître Daniel Rock. 1 vol	3	»
— Illustre docteur Mathéus. 1 vol.	3	»
Erckmann (Jules). — Barbier sans pareil. 1 vol	3	»
— Le Père la Vendée. 1 vol	3	»
Eyma. — Légendes du Nouveau-Monde. 2 vol	7	»
Favier. — Le Clou d'or. 1 vol	3	»
Robert Franz. — Souvenirs d'une Cosaque. 1 vol	3	50
Garcin. — Léonie. 1 vol	3	»
— Charlotte. 1 vol	3	50
Gilles. — La nouvelle Jeanne. 1 vol	3	»
Gonzalès (Emm.). — La Fiancée de la mer. 1 vol	3	»

Gonzalèz y Fernandèz. — La Dame de nuit. 2 vol.... 6 »
Grandet. — Yolande. 1 vol.......................... 3 »
Goncourt (de). — Manette Salomon. 2 vol............. 6 »
— Charles Démailly. 1 vol.............. 3 »
Gagneur. — Les Forçats du mariage. 1 vol............. 3 »
Halt. — Madame Frainex. 1 vol......................... 3 »
— Une Cure du docteur Pontalais. 1 vol.......... 3 »
Habeneck. — Tador, Frissemuche et Patata. 1 vol...... 3 »
Hix. — Qu'en pensez-vous? 1 vol....................... 3 »
Hugo. — Les Misérables. 10 vol. in-18................ 35 »
— Travailleurs de la mer. 2 vol. in-18........... 7 »
Houssaye. — Roman de la duchesse. 1 vol. in-18........ 3 »
Jeanne. — Aventures de Léonie Goupil. 1 vol. in-18..... 3 »
Jollet. — L'Envers d'une campagne. 1 vol. in-18......... 3 »
— Roman de deux jeunes mariées. 1 vol......... 3 »
— L'Occupation. — La Frontière. 1 vol.......... 3 50
— Les Petits romans. 1 vol..................... 3 50
— Les Romans microscopiques. 1 vol............ 3 50
Jonchère. — Clovis Bourbon. 1 vol....................... 3 »
Lapointe. — La Comtesse Jeanne. — Les Parisiennes.... 3 »
Laroudé. — Mlle d'Espalbère, avec préface de Claretie... 3 »
Leclercq. — Petits-fils de Don Quichotte. 1 vol.......... 3 »
— Histoire de deux armurières. 1 vol........... 3 50
— Gabrielle Hauzy. 1 vol..................... 3 50
— Histoire intime d'un homme. 1 vol.......... 3 50
— Contes vraisemblables. 1 vol. avec gravures. 2 »
Lemercier de Neuville. — Paris-Pantin. — Les Pupazzi, 1 vol. in-18 avec gravures. 3 50
Léo (André). — Un Divorce. 1 vol. in-18................ 3 »
— Aline-Ali. 1 vol. in-18...................... 3 »
Longfellow. — Hypérion et Kavanagh. 2 vol............ 5 »
Mallefille. — Confession du Gaucho. 1 vol.............. 3 »
Mancel. — Paysans de Paris. 1 vol...................... 3 »
Miraglia (Biagio). — Cinq Nouvelles calabraises. 1 vol... 3 59
Montagne. — Le Manteau d'Arlequin. 1 vol. in-18....... 3 »
Murger. — Le Roman du capucin. 1 vol. in-18.......... 3 »
Nadeau. — Pourquoi je ne suis pas bachelier. 1 vol. in-18. 1 60
Parseval-Deschênes. — Atalante. 1 vol. in-18......... 3 »
Perret. — Le Savoir-faire de Mlle Saint-Ay. 1 vol....... 3 »
Pessard. — Les Gendarmes. Fantaisie. 1 vol............ 3 »
— Yo ou les principes de 1789. 1 vol............ 3 »
Picaro. — L'Homme violet. 1 vol. in-18.................. 3 »
Poiret. — Un homme à la bourse. 1 vol................. 3 50
Ponson du Terrail. — La Bohémienne du grand monde. 1re partie. 1 vol............. 3 »
— 2e partie. — Drame de Planche-Mibray. 1 vol............... 3 »
— 3e partie. — Héritage de Corinne. 1 vol....................... 3 »
— Le Page Fleur-de-Mai. 1 vol..... 3 »
— La Femme immortelle. 2 vol..... 6 »
— Diane de Lancy. 1 vol.......... 3 »

Ponson du Terrail. — La Dame au collier rouge. 1 vol..	3	»
— L'Héritage de la Maltôte. 1 vol,..	3	»
Poupin. — La Dot de madame. 1 vol....................	3	»
Rabou. — L'Allée des veuves. 1 vol....................	3	»
Rambaud. — Voyage de Martin. 1 vol.................	3	»
Rambaud (Yveling). — Les crimes impunis. 1 vol.......	3	»
Ranc. — Roman d'une conspiration. 1 vol...............	3	»
Ratazzi. — Mariages d'une créole. 2 vol..............	7	»
— La Chanteuse. 2 vol.....................	6	»
Read. — L'Argent fatal, roman anglais. 2 vol............	7	»
Richard. — Un Péché de vieillesse. 1 vol..............	3	»
— La Galère conjugale. 1 vol................	3	»
Richebourg. — Les Francs-Tireurs de Paris. 1 vol......	3	50
Rochat. — Rosina, la fille aux Myrtilles, 1 vol...........	3	»
Royer (Mme Clémence). — Les Jumeaux d'Hellas. 2 vol....	8	»
Ruelle-Pomponne. — Une Epopée au Brésil. 1 vol......	3	50
Sand (Maurice). — Le Coq aux Cheveux d'or. 1 vol........	3	»
Saunière. — Le Roi Misère. 1 vol......................	3	»
Sauvestre. — Mes Lundis. 1 vol.......................	3	50
Scholl (Aurélien). — Nouveaux Mystères de Paris. 3 vol...	9	»
Séménow. — Une Femme du monde. 1 vol..............	3	»
— Les Mauvais Maris. 1 vol.................	3	»
— Confession d'un Poète. 1 vol..............	3	»
Sue (Eugène). — Plick et Plock. 1 vol.		
— La Salamandre. 1 vol.		
— La Coucaratcha, 1 vol.		
— Les Sept Péchés capitaux. 5 vol.		
— Les Mystères de Paris. 4 vol.		
— Paula Monti. 1 vol.		
— Latréaumont, 1 vol.		
— Le Commandeur de Malte. 1 vol.		
— Thérèse Dunoyer. 1 vol.		
— Le Juif Errant. 4 vol.		
— Miss Mary. 1 vol.		
— Mathilde. 4 vol.		
— Deux Histoires. 1 vol.		
— Arthur. 2 vol.		
— La Famille Jouffroy. 3 vol.		
— Le Morne au Diable. 1 vol.		
— La Vigie de Koat-Ven. 2 vol.		
— Les Enfants de l'amour. 1 vol.		
— Mémoires d'un Mari. 2 vol.		
— Fils de famille. 2 vol.		
Soit 39 volumes, à 1 fr. 25 c. le volume.		
Sue (Eugène). — Mystères de Paris, illustrés. 4 vol........	14	»
— Mlle de Plouermel. 1 vol................	2	»
— Jeanne d'Arc. 1 vol......................	2	»
— Alouette du Casque ou Victoria. 1 vol....	2	»
— Faucille d'or. — Croix d'argent. 1 vol.....	2	»
— Clochette d'airain. — Collier de fer. 1 vol.	2	»
Trolloppe. — Petite maison d'Allington. 2 vol.............	7	»
Tony-Révillon. — Faubourg Saint-Antoine. 1 vol........	3	»

Vars (de). — Mémoires d'une Institutrice. 1 vol	3	»
Vaquez. — Raymonde. 1 vol	3	»
Verneuil. — Par contumace. 1 vol	3	»
Vernier. — Aline. 1 vol	3	»
Villemagne. — Voix du sang. 1 vol	3	»
Vincent. — Enclume ou Marteau	3	50
Waldteufel. — Fin d'une Courtisane. 1 vol	3	»
Wilkie-Collins. — Armadale. 2 vol	7	»
Zola. — Madeleine Férat. 1 vol	3	»
— Thérèse Raquin. 1 vol	3	»
— Confession de Claude. 1 vol	3	»
— La Curée. 1 vol	3	50

Romans en format in-32.

Capitaine Mayne-Reid. — La Fête des chasseurs. (Récits du bivac). 2 vol	2	50
V. de Séménow. — Un Homme de cœur. 2 vol	2	50

COLLECTION DES ÉPOPÉES NATIONALES

En format gr. in-18 jésus

à **3 fr. 50 cent.** *le volume*

Valmiki. Le Ramayana. 2 vol.
Kalidasa. OEuvres, y compris *Sakountala* 1 vol.
Les Nibelungen. 1 vol.
Les Eddas. 1 vol.
La Légende du Cid. 2 vol.
La Chanson de Roland, 1 vol
Le Roman du Renard. 1 vol.
Chants populaires d'Italie. 1 vol.
Chants nationaux de Suède. 1 v.
Chants héroïques et chansons populaires des Slaves. 1 vol.
Chants populaires de l'Inde. 1 v.
Poésies populaires de l'Inde. 1 v.
Chants populaires d'Allemagne (Histoire du Lied). 1 vol.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le Dr G. WEBER

12 volumes grand in-18 jésus.

(*Traduction de l'Allemand*).

Tome I. — Histoire ancienne	2	»
Tome II. — Histoire grecque	3	50
Tome III. — Histoire romaine	3	50
Tomes IV et V. — Histoire du moyen âge	7	»
Tomes VI à IX. — Histoire moderne	14	»
Tomes X à XII. — Histoire contemporaine	10	50

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

En format gr. in-18 jésus, de luxe

M. de Podestat. — La Comédie au Boudoir. 1 beau vol, de luxe, gr. in-18 jésus, avec sept eaux fortes et de nombreuses vignettes et gravures de Morin....... 5 »

Georges Mancel. — (Lot de la Vie parisienne). — La Vie à grandes guides. 1 beau volume de luxe, gr. in-18 jésus, avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, par Hadol......... 5 »

Ch. Yriarte. — Nouveaux Portraits parisiens. 1 beau vol. de luxe, grand in-18 jésus, avec 12 portraits gravés, de Morin, hors texte..... 5 »

Ch. Diguet. — Les Jolies Femmes de Paris. 1 beau volume de luxe, gr. in-18 jésus, avec 21 eaux-fortes de Martial..................... 5 »

Ed. Siebecker. — Les Mœurs du jour. 1 beau volume gr. in-18 jésus, de luxe, avec fleurons, culs-de-lampe, lettres ornées, vignettes et 36 dessins de Fleury.......... 5 »

Navarro de Miraglia. — Ces Messieurs et ces dames. 1 beau volume grand in-18 jésus, avec fleurons et culs-de-lampe, lettres ornées, vignettes et 26 dessins de Hadol.... 5 »

Chavette. — Les Petites Comedies du vice. 1 beau volume de luxe, gr. in-18 jésus avec 8 eaux-fortes de Benassis, 4 gravures de Fleury, vignettes, culs-de-lampe, fleurons, lettres ornées..... 5 »

2e Série.—OUVRAGES DIVERS, *en gr. in-18 jésus*

Albrespy. — Influence de la liberté et des idées religieuses et morales sur les Beaux-Arts. 1 vol........ 3 »

Alton-Shée (d'), ancien Pair de France. — Mes Mémoires 1826-1839, 1re partie. 1 vol............ 3 50

— 2e partie, 1840-1848. 1 vol........... 3 50

Ambert. — Portraits républicains. 1 vol............... 3 50

Antonio (Canini). — Vingt ans d'Exil. 1 vol............ 3 »

Arellano. — Les dernières heures d'un Empire. 1 vol. 3 »

Arrivabene. — D'Une Epoque de ma vie (1820-22). *Mes Mémoires sur la Révolution en Italie.* 1 v. 3 50

Assollant. — Vérité! Vérité! 1 vol.................... 3 50

— Pensées et Réflexions de Cadet Borniche. 1 vol. 3 50

— Un Quaker à Paris. 1 vol................. 3 50

Audiganne. — Economie de la Paix et Richesse des Peuples. 1 vol. 3

Baillet. — Force des Etats. 1 vol. 4

Belgiojoso (Christine Trivulce de). — Réflexions sur l'état actuel de l'Italie et sur son avenir. 1 vol.	3	50
Blanc (Louis). — Histoire de la Révolution de 1848. 2 vol.	7	»
— Histoire de la Révolution française. 13 v. à	3	50
— Pages d'histoire de 1848. 1 vol.	3	»
Blondel. — Recherches sur les couronnes de fleurs. 1 vol.	2	»
De Boisville. — Mélanges. 1 vol.	3	»
Bonnamy. — La Raison du Spiritisme. 1 vol.	3	»
Bouis. — Calottes et Soutanes. 1 vol.	3	»
Bouquet. — La Provence amoureuse. — Le Sire de Chantegrillet. — Chronique du XIII[e] siècle. 1 vol.	5	»
Briard. — Satires et Elégies. 1 vol.	2	»
Brissac. — Esprit nouveau dans l'humanité. 1 vol.	3	50
Bussy (DE). — Indiscrétions d'un Touriste, causeries et anecdotes sur les villes d'eaux d'Allemagne. 1 vol.	5	»
Cadoret. — Vie de Christophe Colomb. 1 vol.	3	50
Castagnary. — Les Libres Propos. 1 vol.	3	50
Castellan. — Recherches sur le Principe d'autorité. 1 vol.	3	50
Channing ET **Emerson.** — Vie et caractère de Napoléon Bonaparte. 1 vol.	1	50
Chassin. — Vie et OEuvres de Petœfi. 1 vol.	3	50
— Le Génie de la Révolution. 2 vol.	7	»
Claretie. Les derniers Montagnards. 1 vol.	3	50
— La Libre Parole. 1 vol.	3	50
Claude. — Les Psaumes. 1 vol.	3	»
Cluseret. — Armée et Démocratie. 1 vol.	3	»
Corval. — Danse des vivants. 1 vol.	2	»
— Contes en vers. 1 vol.	3	50
Curnillon. — Boutades et Propos. 1 vol.	3	»
Daminois. — Corps et Ame. 1 vol.	3	»
Déraisme. — L'Ancien devant le Nouveau. 1 vol.	2	»
Desbarolles. — Le Caractère allemand expliqué par la Physiologie. 1 vol.	3	»
Deschamps. — Eugène Cavaignac. 2 vol.	7	»
Desmazures. La Marine à l'Exposition de 1867. 1 vol.	3	50
Doéring. — Mozart, sa biographie, ses œuvres. 1 vol.	1	25
Dollfus. — Esprit français et allemand. 1 vol.	3	50
Dora d'Istria. — Des Femmes par une femme. 2 vol.	6	»
Douay. — Les Mères et les Enfants. 1 vol. in-18	3	50
Dreyfous. — Satires politiques, philosophiques et religieuses. 1 vol.	3	»
Dubosch. — La Chine contemporaine. 2 vol.	7	»
Ducondut. — Juvenilia Virilia. 1 vol.	3	»
Duprat. — Les Encyclopédistes. 1 vol.	2	»
Duvergier de Hauranne — Huit mois en Amérique. Lettres et notes de voyage 1864-1865. 2 vol.	8	»
Emerson. — Représentants de l'humanité. 1 vol. in-18	3	50
— Les Lois de la Vie. 1 vol.	3	50

Émerson — Essai sur la Nature. 1 vol..................	3	50
Fauvel. — Don Juan. 2 vol..............................	7	»
Fleury. — Le Combat de Villiers-sur-Marne. 1 vol.......	3	»
Franchi. — Le Rationalisme. 1 vol......................	3	50
Frœbel. — A travers l'Amérique. 3 vol..................	10	50
Funck-Brentano. — Pensée exacte du philosophe. 1 vol.	3	50
Gastineau. — Génies de la Liberté. 1 vol...............	2	»
— La Dévote. 1 vol..........................	3	»
— Sottises et scandales du temps présent. 1 vol.	2	»
Gaillard. — Souvenirs de Maximilien. 2 vol.............	7	»
Gastyne. — Mémoires du Comité central. 1 vol..........	3	»
Gérard. — Étude zootechnique. 1 vol. in-18............	2	50
Godimus. — Dieu, Science et Liberté. — Esprit de famille. — Étude morale. 1 vol...........	3	»
Gœthe. — Faust, tragédie. 1 vol.......................	3	»
Gotthelf. — L'Ame et l'Argent. 1 vol. in-18............	3	»
Gouraud. — Société française et Démocratie. 1 vol......	3	50
— L'École de la République. 1 vol...........	3	50
— Les Destinées. 1 vol......................	3	50
Hamel. — Histoire de Saint-Just. 2 vol. in-18.....	7	»
Hédouin. — Gœthe, sa vie, ses œuvres. 1 vol............	3	50
Héricourt (Mme d'). — La Femme affranchie. 2 vol......	7	»
Hervé. — La Question religieuse. 1 vol................	3	50
Hix. — Qu'en pensez-vous? 1 vol.......................	3	»
Hugo (Victor). — William Shakespeare. 1 vol...........	3	50
— Chansons des rues et des bois. 1 vol....	3	50
Hugo (Mme V.). — Raconté par un témoin de sa vie. 2 vol.	7	»
Humboldt. — Correspondance avec Varnhagen. 1 vol....	5	»
Huss. — Annuaire intellectuel 1870. Beaux-Arts, sciences, belles-lettres, industrie, invention, découvertes, agriculture, marine, etc. 1 vol.......	1	»
Ignotus. — Petit Traité de la Machine humaine. 1 vol...	3	50
Jacquemont. — Récits espagnols. — La Vie de Cid. 1 vol.	5	»
Janus. — Le Pape et Concile. 1 vol....................	3	50
Jacobus (Dom.). — L'Église et la Morale. 2 vol.........	7	»
— Le Livre de la nationalité belge 1 vol.	2	50
Ch. Joliet. — Huit jours en Danemarck. 1 vol...........	3	»
Juste. — Frontières de la Belgique. 1 vol..............	2	»
— Histoire du Congrès national de Belgique. 2 vol.	7	»
— Les Pays-Bas sous Charles-Quint. 1 vol.........	3	50
— Le comte de Mercy-Argenteau. 1 vol............	3	50
Justice. — Ame et Nature. 1 vol.......................	2	»
— Les Etrennes de Louise. 1 vol................	2	»
— Il était une fois. 1 vol......................	4	»
— Muses du Macadam. 1 vol.....................	4	»
Kératry (Cte de). — La Contre-Guerilla au Mexique. 1 vol.	3	50
Klenke. — Vie d'Alexandre de Humboldt. 1 vol..........	3	50
Kinglake. — Invasion de la Crimée. — 6 vol............	21	»
Labbé. — La Conscience. 1 vol.........................	3	50
Lacoste. — Rénovation de la Femme. 1 vol..............	3	50
Laden. — République et Socialisme. 1 vol...............	3	50
Lafagette. — Chants d'un montaguard. 1 vol.............	3	50

Larroque. — Examen critique des doctrines chrétiennes. 2 vol.	7	»
— Rénovation religieuse. 1 vol.	3	50
— La Guerre et les Armées permanentes, 1 vol.	3	50
— L'Esclavage chez les nations chrétiennes. 1 vol.	2	»
Lasalle.—Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour. 1 vol.	3	»
Lan. — Chemins de fer français. 1 vol.	3	»
Laudace. — Christianisme et Rome. 1 vol.	3	50
Laurent. — L'Eglise et l'Etat. 2 vol.	7	»
— Van Espen. — Etudes sur l'Eglise et l'Etat. 1 vol.	3	50
	3	50
— Lettres sur les Jésuites. 1 vol.	3	50
— Lettres sur les Cimetières. 2 vol.	5	»
Laveleye. — Questions contemporaines. 1 vol.	3	50
— Essai sur l'Economie rurale en Belgique. 1 v.	3	50
— La Néerlande. 1 vol.	3	50
— La Lombardie et la Suisse. 1 vol.	3	50
— Les Nibelungen. 1 vol.	3	50
— Les Eddas. — La Saga des Nibelungen. 1 vol.	3	50
Lavigne — La Politique de la paix	2	»
— Les Échos de Paris. 1 vol.	3	»
Lazare. — La Légende des rues. 1 vol.	3	»
Léautaud. — Traité de la Prononciation, 1 vol.	1	50
Lefaure. — Le Socialisme pendant la Révolution. 1 vol.	3	»
Le Hardy de Beaulieu. — Education de la Femme. 1 v.	2	»
— Traité d'Economie politique. 1 vol.	4	»
— Le Catéchisme de la mère. 1 vol.	2	50
— Causeries agricoles. 1 vol.	3	50
— Le Salaire. 1 vol.	2	50
Leroy-Beaulieu. — Recherches économiques, historiques sur les guerres contemporaines (1853-1866). 1 vol.	3	50
Lessing. — Théâtre complet. 3 vol.	10	50
Levallois. — Année d'un Ermite. 1 vol.	3	50
Ligne (Prince de). — OEuvres. 4 vol.	14	»
— Mémoires. 1 vol.	3	50
Logé. — Dictionnaire de Morale. 1 vol.	3	»
Lucas. — Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français, depuis son origine jusqu'à nos jours. 3 vol.	10	50
Ludvigh. — La Hongrie politique et religieuse. 1 vol.	3	50
Magnier. — Salmigondis. 1 vol.	3	50
Marini. — Trente Visites à l'Exposition de 1867. 1 vol.	3	50
Martine. — Législation anglaise. 1 vol.	3	»
Michelet. — La Sorcière. 1 vol.	3	50
— La Montagne. 1 vol.	3	50
— Nos Fils. 1 vol.	3	50
Modelon. — Sur le chemin de la fortune. 1 vol.	2	»

Mollin (Tony). — Traité de magnétisme avec 47 figures intercalées dans le texte. 1 vol.	3	50
De Molinari. — Lettres sur la Russie. 1 vol.	4	»
— Napoléon III publiciste. 1 vol.	2	»
Moreau. — L'Évangile et la Démocratie. 1 vol.	3	50
Morin. — Histoire critique de la Commune de Paris. 1 vol.	3	»
Napoléon III. — Souvenirs et notes intimes. 1 vol.	2	»
Ollivier. — Le 19 janvier. 1 vol.	3	»
Olivieri. — La science et la foi devant la philosophie. 1 vol.	2	»
Pessard et Duvernois. — Année parlementaire 1863-1865. 1 vol.	3	50
Poulenc. — Rimes, traduites en vers, de Pétrarque. 4 vol.	12	»
Pontécoulant. — Phénomènes de la musique. 1 vol.	2	»
Potvin. — Le roman du renard. 1 vol.	3	50
Poulin. — Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? 1 vol.	3	50
— Religion et socialisme. 1 vol.	3	50
Prat. — Destinée de l'Homme sur la terre, 1 vol.	3	50
Quinet (Mme). — Mémoires d'exil (Belgique, Suisse, Oberland). 1 vol.	3	50
Edgar Quinet. — La Révolution. 2 vol.	7	»
— OEuvres politiques. 2 vol.	7	»
Rambaud. — L'Age de bronze. 1 vol.	3	»
Ratazzi. — La Chanteuse. 2 vol.	7	»
Raymond. — Derniers jours d'un empire. 1 vol.	3	»
Regis (Marc). — Christianisme et Papauté. 1 vol.	2	»
Rey. — Genève et les rives du Léman. 1 vol.	3	50
Richer. — Lettres d'un Libre penseur. 2e partie. 1 vol.	3	»
Robidou. — La République de Platon. 1 vol.	3	50
Salles (Eusèbe). — Déceptions dans les deux mondes. 1 vol.	3	50
Saint-Alespol. — Vingt et un mois de Vie monastique. 1 vol.	1	50
Saint-Lannes. — Théorie de l'Amour artificiel. 1 vol.	3	50
Sauvestre. — Mes Lundis. 1 vol.	3	50
Say. — Catéchisme d'Économie politique. 1 vol.	3	50
Schlegel. — Cours de Littérature dramatique. 2 vol.	7	»
Seinguerlet. — Organisation du Crédit populaire. — Banques du peuple en Allemagne. 1 vol.	3	50
Silvestre. — Isthme de Suez (1854-1869) avec plans. 1 vol.	3	»
Stap. — Immaculée Conception. 1 vol.	3	50
— Etudes historiques sur les origines du christianisme. 1 vol.	3	50
Sorin (Elie). — Martyrs du siége de Paris. 1 vol.	2	50
Sugler. — L'Enfant de la Cabane, 1 vol.	3	»
Talbot. — L'Europe aux Européens. 1 vol.	3	»
Tampucci. — A. E. I. O. U., Dictionnaire des Rimes françaises. 1 vol.	3	»
Van Bruyssel. — Histoire politique de l'Escaut. 1 vol.	2	50
Virmaître. — La Commune à Paris. 1 vol.	3	»
Vitu. — Opinion sur la Question des banques. 1 vol.	2	»
Weber. — Histoire de la Littérature allemande. 1 vol.	3	50
Yovanowicz. — Les Serbes et la Serbie. 1 vol.	3	»
Allan Kardek. — La Genèse. — Les Miracles. 1 vol.	3	50

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PRINCIPAUX ROMANS

Format grand in-18 jésus (Charpentier)

I. — PRINCIPAUX AUTEURS FRANÇAIS

Victor Hugo. — Les Misérables. 10 vol.	35 fr. »
— Les Travailleurs de la mer. 2 vol.	7 fr. »
L'Abbé *** — Le Maudit. 3 vol.	9 fr. »
— La Religieuse. 2 vol.	6 fr. »
— Le Moine. 1 vol.	3 fr. »
— Le Curé de campagne. 2 vol.	6 fr. »
— Le Jésuite. 2 vol.	6 fr. »
— Le Confesseur. 2 vol.	6 fr. »
Robert Halt. — La Cure du docteur Pontalais. 1 vol.	3 fr. »
— Madame Frainex. 1 vol.	3 fr. »
Ponson du Terrail. — La Bohémienne du grand monde. 3 vol.	9 fr. »
— La Dame au Collier rouge. 1 vol.	3 fr. »
— La Femme immortelle. 2 vol.	6 fr. »
— Diane de Lancy. 1 vol.	3 fr. »
— Le Page Fleur-de-Mai. 1 vol.	3 fr. »
— L'Héritage de la Maltôte. 1 vol.	3 fr. »
De Goncourt. — Manette Salomon. 2 vol.	6 fr. »
— Charles Demailly. 1 vol.	3 fr. »
Aurélien Scholl. — Les Nouveaux mystères de Paris. 3 vol.	9 fr. »
André Léo. — Le Divorce. 1 vol.	3 fr. »
— Aline-Ali. 1 vol.	3 fr. »
Gagneur. — Les Forçats du mariage. 1 vol.	3 fr. »
Ranc. — Le Roman d'une conspiration. 1 vol.	3 fr. »
Emile Zola. — La Confession de Claude. 1 vol.	3 fr. »
— Thérèse Raquin. 1 vol.	3 fr. »
— Madeleine Férat. 1 vol.	3 fr. »
Malleflile. — La Confession du Gaucho. 1 vol.	3 fr. »
Eugène Sue. — OEuvres anciennes. 39 volumes à 1 fr. 25 ci.	48 fr. 75
— OEuvres posthumes. 5 volumes à 2 fr. ci.	10 fr. »
Mme Ratazzi. — Les Mariages de la créole. 2 vol.	7 fr. »
— La Chanteuse. 2 vol.	7 fr. »
Alexandre Dumas. — Les Crimes célèbres. 4 vol.	8 fr. »
Barbara. — Anne-Marie. 1 vol.	3 fr. »
— Mademoiselle de Sainte-Luce. 1 vol.	3 fr. »
Champfleury. — La Belle Paule. 1 vol.	3 fr. »
D'Alton Shée. — Mémoires du vicomte d'Aulnis. 1 vol.	3 fr. »
Erkmann-Chatrian. — Maître Daniel Rock. 1 vol.	3 fr. »
— L'illustre docteur Mathéus. 1 vol.	3 fr. »
Arsène Houssaye. — Le Roman d'une duchesse. 1 vol.	3 fr. »
Daudet. — La Succession Chavanet. 2 vol.	6 fr. »
Alf. Assolant. — La Confession de l'abbé Passereau. 1 vol.	3 fr. »
Ch. Joliet. — L'Occupation. — La Frontière. (Romans patriotiques). 1 v.	3 fr. 50
— Romans microscopiques. 1 vol.	3 fr. 50
— Le Roman de deux jeunes mariés. 1 vol.	3 fr. »

II. — PRINCIPAUX AUTEURS ÉTRANGERS (Traductions).

Auerbach. — Au village et à la cour. 2 vol.

Longfellow. — Hypérion. — Kavanagh. 2 vol.

Miss Trollope. — La Petite maison d'Allington. 2 vol.

Wilkie Collins. — Armadale. 2 vol.

Ch. Read. — Fatal argent. 2 vol.

Gonzalez y Fernandez. — La Dame de nuit. 2 vol.

Biagio Miraglia. — Cinq nouvelles calabraises. 1 vol.

Alarcon. — Le Finale de Norma. 1 vol.

Mayne Reid. — La Fête des chasseurs (scènes du bivac). 2 vol. in-32.

VRES COMPLÈTES DE P.-J. PROUDHON
32 VOLUMES
En format grand in-18 jésus.

ŒUVRES ANCIENNES. — TOME I. Qu'est-ce que la propriété? 1er Mémoire. Recherches sur le principe du droit et du gouvernement. — 2e Mémoire. Lettre à M. Blanqui sur la propriété. 3 50

TOME II. 1° Avertissement aux propriétaires; 2° Plaidoyer de l'auteur devant la cour d'assises de Besançon; 3° Célébration du dimanche; 4° De la concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables; 5° Le Miserere. 3 50

TOME III. De la création de l'ordre dans l'humanité, ou principes d'organisation politique. 3 50

TOMES IV et V. Système des Contradictions économiques ou philosophie de la misère. 7 »

TOME VI. Solution du problème social. Organisation du crédit et de la circulation. Banque d'échange. Banque du peuple. 3 50

TOME VII. La Révolution sociale. — Le droit au travail et le droit de propriété. — L'impôt sur le revenu. 3 50

TOME VIII. Du Principe fédératif. — Si les traités de 1815 ont cessé d'exister. 3 50

TOME IX. Les Confessions d'un révolutionnaire, pour servir à l'histoire de la Révolution de Février. 3 50

TOME X. Idée générale de la révolution au XIXe siècle. (Choix d'études sur la pratique révolutionnaire et industrielle.) 3 50

TOME XI. Manuel du spéculateur à la Bourse. 3 50

TOME XII. Des Réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer. 3 50

TOMES XIII et XIV. La Guerre et la Paix; recherches sur le principe et la constitution du droit des gens. 7 »

TOME XV. Théorie de l'impôt. 3 50

TOME XVI. 1° Majorats littéraires; 2° Fédération et Unité en Italie; 3° Nouvelles Observations sur l'Unité italienne; 4° Les Démocrates assermentés. 3 50

TOMES XVII, XVIII, XIX. Brochures et articles de journaux, lettres, etc., depuis février 1848 jusqu'à 1852 (réunis pour la première fois). — Articles du *Représentant du Peuple*, du *Peuple*, de *la Voix du Peuple*, du *Peuple* de 1850. 10 50

TOME XX. Philosophie du progrès. — La Justice poursuivie par l'Eglise. 3 50

TOMES XXI à XXVI. De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise (avec les deux premiers volumes inédits) 21 »

ŒUVRES POSTHUMES. — Théorie de la propriété, suivie d'un plan d'Exposition universelle. 1 vol.......... 3 50
De la capacité politique des classes ouvrières. 1 vol.... 3 50
France et Rhin. 1 vol.............................. 2 50
Théorie du mouvement constitutionnel. 1 vol.......... 3 50
La Bible annotée. — Les Evangiles. 1 vol .... 4 »
— Les Apôtres. 1 vol........................ 5 »

ŒUVRES POSTHUMES & INÉDITES
DE
P.-J. PROUDHON

(Voir page 33 la Collection des Œuvres complètes anciennes)

CORRESPONDANCE
DE
P.-J. Proudhon
10 beaux vol. in-8°, à **5** fr. le vol.

LA PORNOCRATIE
OU
Les Femmes
1 vol. gr. in-18 Jésus **2** fr. **50** c.

LUTTE
DU
CHRISTIANISME & DU CÉSARISME
2 vol. gr. in-18 jésus : **7** fr.

HISTOIRE
de
POLOGNE
2 vol. gr. in-18 : **7** f.

VIE
de
JÉSUS
Mélanges divers, fragments d'histoire universelle
1 v. gr. in-18 : 3 f. 50

HISTOIRE
de
JÉHOVAH
La Genèse de la Création
(Suite de la *Bible* annotée)
1 v. gr. in-18 : 3 f. 50

CAHIERS ET CARNETS
MÉMOIRES DE P.-J. PROUDHON
Faisant suite à la *Correspondance* et la complétant
4 beaux volumes in-8° : ***20*** *fr.*

Le Principe de l'art. 1 vol. gr. in-18 Jésus............ 3 50
La Bible annotée. — *Les Evangiles.* 1 fort vol. gr in-18 Jésus.. 4 »
— *Les Apôtres. — Les Epitres.* 1 ort vol. gr in-18 Jésus.................................. 5 »
France et Rhin. 1 vol. gr. in-18 Jésus................. 2 50
La capacité politique des classes ouvrières. 1 vol. gr. in-18 Jésus.. 3 50
Contradictions politiques. Théorie du mouvement constitutionnel. 1 vol. gr. in-18 Jésus................. 3 50